ELEMENS DE POLITESSE ET DE BIENSEANCE, OU LA CIVILITÉ QUI SE PRATIQUE PARMI...

Prévost



Eeuyria

ELEMENS
DE
POLITESSE
ET DE
BIENSEANCE,
OU LA
CIVILITÉ,
QUI SE PRATIQUE PARMI
LES HONNETES GENS.

Avec un nouveau Traité
fur
L'Art de plaire dans la
Converfation
par MR. PREVOST.



à STRASBOURG

Chez AMAND KÖNIG, Libraire,
M DCC LXVI.
Avec Permiffion des Superieurs.



Preface.

IL n'eſt point de perſonnes douées d'une ſaine raiſon qui ne tendent continuellement à ſe procurer tous les moyens de ſe rendre dans cette vie, auſſi heureux que la fragilité humaine le comporte. Le premier & en même temps le plus efficace de tous ces moyens, c'eſt la forme de liaiſon que nous prenons dans la Societé à l'egard de nos ſemblables, c'eſt d'elle que découle abſolument la facilité & les difficultés dans les moyens de nous procurer les choſes neceſſaires pour ſatisfaire nos beſoins. La Nature en nous formant, nous a liés les uns aux autres, & nous a

assujettis à une si mutuelle dependance, que ceux qui l'ignorent ou ceux qui veulent s'en ecarter, se jettent dans un labirinte de trouble, de confusion, & dans une suite de malheurs qui ne finit qu'avec la vie. Pour se convaincre de cette verité, il suffit de jetter un regard attentif sur les hommes possedés par des grands vices, & successivement sur ceux qui en ont de moindres, puis sur les petits vertueux, & finir par ceux dont les grandes vertus sont l'appanage. Que verra-t'on dans les premiers? des hommes que tout le monde abhorre, & que chacun fuit, parcequ'avec eux on est toujours en danger de perdre sa vie, son bien ou son honneur, & que dans leur compagnie on ne goute aucun agrement, leurs discours étant pour l'ordinaire pleins de paroles sales, & de mots insultans. Les Seconds, qui sont des petits vicieux, sont bien quelquefois des gens agréables, des hommes fins, qui

qui favent cacher fous des déhors agréables le venin de leur cœur, mais qui malgré eux fe montre dans l'occafion, & fe fait fortement fentir à ceux qui vivent avec eux, foit en liaifon etroite, foit par des entretiens frequens quoique paffagers, de forte que tôt ou tard on a lieu de fe repentir de les avoir connus, ou de s'etre liés avec eux par quelqu'un des liens de la Societé, qu'on ne peut diffoudre que difficilement. Les petits vertueux forment le grand nombre des hommes, leur caractere effeminé fe prête facilement au bien & au mal fuivant les circonftances, ils ont le cœur lache, l'efprit timide, & l'amour propre exceffif, leur interêt perfonel eft leur unique but, tout ce qui ne tend pas à le flatter, ou à le fatisfaire, n'eft point de leur gout, & ne fauroit leur plaire, auffi ne frequentent-ils que ceux qui ont les mêmes defauts & les mêmes vertus: Un yvrogne aime les yvrognes, le joueur

les joueurs &c. parcequ'ils font entre eux à l'abri de la honte, qui marche à la fuite de leurs déreglemens.

Venons maintenant à l'homme vraiment vertueux par principe, fon but essentiel est de faire toujours usage de ses facultés, pour remplir les desseins que la Sagesse divine veut qu'il execute. Il ne doute nullement que les sentimens de fon cœur ne lui ont été donnés, qu'afin qu'il ait une bienveillance generale pour tous ses semblables, & une affection toute particuliere pour tous ceux qui l'environnent, ou qui vivent avec lui, il employe sur tout à l'egard de ces derniers toutes ses facultés; pour qu'ils jouissent de tout le bonheur qu'il peut leur procurer, soit par ses bienfaits, ses manieres affables & prevenantes; ses entretiens sages & instructifs, & enfin par ses services secrets, lorsque l'occasion lui procure le moyen d'en rendre, même à ceux qui sont ses plus cruels ennemis, qui

qui ne peuvent être que les grands vicieux. L'ignorance eſt pour lui le plus grand des maux, & les connoiſſances certaines & utiles le plus grand de tous les biens, auſſi s'applique-t'il continuellement à acquerir celles qui lui manquent, ſoit pour ſon utilité propre, ou pour pouvoir ſe rendre utile à ſon prochain; Son humeur egale & agreable, ſa bonté conſtante à pardonner les fautes, que l'on commet à ſon egard, font ſentir tout le prix de la Société, & tout le bonheur qu'il y a de lui reſſembler. Sa converſation plait dès la premiere fois, & charme les ſuivantes, parceque c'eſt par ſon moyen que les ames ſe font connoitre, & qu'elles deployent toutes leurs bonnes qualités, de même que leurs connoiſſances acquiſes & naturelles, dont le total fait connoitre la forme de ſon exiſtence, & le degré de bonheur dont elle jouit.

Par

Par ces raiſons la converſation eſt le principe qui fait connoitre les hommes, & le moyen par le quel ils plaiſent ou deplaiſent dans la Societé, le moyen par le quel ils reuſſiſſent ou echouent dans leurs entrepriſes. Il eſt donc de la derniere importance pour les jeunes gens, qui veulent paroitre dans le monde; & reuſſir dans les projets qu'ils formeront, de tacher de ſuivre en toute occaſion les Regles de la Politeſſe & de Bienſeance, & ſur tout l'Art de plaire dans la Converſation; C'eſt de l'homme vertueux que ces Regles ſont formées & c'eſt ce qui fait le ſujet de ces *Elemens de Politeſſe*, que nous donnons aujourd'hui au Public, afin que ceux qui voudront s'inſtruire de ce qu'une Perſonne bien née ne doit pas ignorer; puiſſent trouver tout ce qui regarde cette matiere, reuni dans ce Livre peu volumineux.

REGLES



REGLES DE LA BIENSÉANCE,

ou

La Civilité, qui ſe pratique parmi les honnêtes gens.

TRAITÉ DE LA CIVILITÉ.

Diſcours préliminaire.



Ous étant propoſé de donner ici les regles de la civilité, il convient avant toutes choſes d'en donner une juſte idée & de dire en peu de mots, en quoi elle conſiſte.

Par le mot de *Civilité* nous n'entendons pas ici ce talent particulier, qu'ont certaines perſonnes de

A plaire

plaire en tout ce qu'elles font ou disent, & de ne déplaire jamais, quoi qu'elles fassent. Cet heureux talent, qui tient souvent lieu de mérite, quoiqu'il ne regarde que l'extérieur, est un pur don de la nature, que personne ne peut se donner, au lieu que la vraie civilité, dont il s'agit ici, est une qualité de l'ame & de l'esprit, que tout le monde peut acquérir par l'étude des regles de la bienséance; & cela est si vrai, que l'homme le plus disgracié de la nature à l'égard de l'extérieur du corps, pourvû qu'il ait l'ame belle, peut avoir dans ses discours & dans ses actions autant d'agrément, que la personne du monde la mieux faite & la mieux partagée des dons de la nature.

La vraie civilité n'est autre chose que *la pratique des regles de la bienséance*, ou si l'on veut, elle est *la Science de bien régler ses discours & ses actions dans la vie civile*. Cette science n'est pas une vertu de hazard, ni un simple don de la nature, mais elle est une *science acquise*, & selon la définition des anciens, *une Science qui enseigne à placer en son véritable lieu ce que nous avons à faire ou à dire*; d'où il s'ensuit, que la civilité consiste dans *une conduite modeste*, *sage & prudente à l'égard d'un chacun*; c'est une maniere honnête de vivre les uns avec les autres, & de *rendre avec agrément à un chacun ce qui lui est dû selon son âge*, *son rang & son mérite*, *suivant l'exigence des tems & des lieux où l'on se rencontre*. En un mot la civilité est un précis de toutes les vertus morales, un assemblage de la modestie, de l'honnêteté, de la discrétion, de la complaisance, de la prudence, de la circonspection & de la décence, que chacun doit garder dans ses paroles & dans ses actions.

Ce

Ce qui doit porter les jeunes gens, pour l'inftruction defquels nous avons compofé cet ouvrage, à s'appliquer férieufement à l'étude & à la pratique des regles de la civilité, c'eft, qu'elle eft devenue fi néceffaire dans le fiecle, où nous vivons, qu'on ne fauroit en manquer fans fe rendre indigne de la fociété, & fans s'attirer le mépris de toutes les honnêtes gens. Mais ce qui la rend encore infiniment plus précieufe & plus recommandable, c'eft, que bien loin d'être contraire à l'efprit du Chriftianisme, elle y eft entiérement conforme, & c'eft ce que l'on reconnoîtra facilement, fi l'on veut bien confidérer, quel eft le véritable fondement de la civilité.

Elle fe fonde en effet fur deux des principales vertus chrétiennes, je veux dire fur l'humilité & fur la charité. Je dis *premiérement* fur l'humilité: car quoiqu'il y ait quantité de perfonnes, qui paffent dans le monde pour fort civiles & fort honnêtes fans être humbles, il eft cependant toûjours vrai, que, fi ces gens-là n'ont point d'humilité, ils font femblant d'en avoir, & cela fait affez voir que l'on ne peut être véritablement civil fi l'on ne poffède l'humilité, qui doit être le fondement de toutes nos actions.

Je dis *en fecond lieu*, que la civilité fe fonde fur la charité; car celle-ci eft la fource de l'humilité, dont nous venons de parler, & nous porte à regarder les autres comme nous-mêmes, c'eft-à-dire à leur faire & à leur vouloir du bien, & à ne faire ni ne vouloir du mal à perfonne. Il s'enfuit donc delà, que *la civilité eft cet air charitable & honnête, qui exhale pour ainfi dire de l'humilité fondée fur la charité chrétienne.*

Avant que d'entrer dans le détail des regles de la bienféance, il ne fera pas hors de propos de donner ici quelques préceptes généraux, qui ferviront de bafe & d'introduction à tout l'ouvrage.

Nous avons dit plus haut, que la civilité eft *une Science, qui enfeigne à placer en fon véritable lieu ce que nous avons à faire ou à dire :* il faut ajouter ici que cette fcience ne fauroit être mife en pratique fans obferver exactement les quatre circonftances fuivantes

1) *De fe conduire chacun felon fon âge & fa condition.*

2) *De prendre garde à la qualité de la perfonne, avec laquelle on traite.*

3) *De bien obferver le tems & le lieu, où l'on fe trouve.*

4) *De favoir faire le difcernement de ce qui eft honnête & convenable d'avec ce qui ne l'eft pas.*

Ces quatre circonftances font autant de regles qui nous apprennent à nous connoitre nous-mêmes, à connoitre les autres, & à faire toutes les autres diftinctions néceffaires. L'obfervation de ces regles eft une chofe fi effentielle, que fi l'on vient à manquer à une feule, toutes nos actions paroitront ridicules & déplacées, de quelque bonne intention qu'elles partent. Examinons chacune de ces regles en particulier le plus fuccinctement qu'il nous fera poffible.

I) La premiere de ces quatre regles eft peut-être la plus difficile à pratiquer, parcequ'elle fuppofe la connoiffance de foi-même, & cette connoiffance eft ordinairement celle, à la quelle on parvient plus tard, l'amour propre nous portant toûjours à nous croire

croire plus, que nous ne ſommes en effet. Mais comme il feroit ridicule, qu'un jeune homme voulût à l'âge de quinze ans faire le Caton, ou un vieux Barbon le petit-maitre, on ſe feroit également ſiffler, ſi pour paroître plus ſavant ou plus poli, on vouloit s'élever au deſſus de ſa condition & trancher de l'homme d'importance. Qu'on ſe ſouvienne, que *le ſeul vrai eſt aimable.* Qu'on ſe tienne dans les bornes de la modeſtie & de l'humilité; mais qu'on prenne cependant garde, que cette humilité ne dégenere pas en une baſſeſſe rampante. Ce feroit un autre excès, par le quel on ſe rendroit vil & mépriſable. Avec un peu de prudence il ne ſera pas difficile de tenir un juſte milieu.

II) La ſeconde regle s'explique d'elle-même, parcequ'elle n'eſt qu'une conſéquence néceſſaire de la premiere. Pour peu qu'on ait de jugement, on n'aura pas de peine à comprendre, à quoi elle oblige. En tout cas on ſe ſouviendra, *qu'en fait de politeſſe il vaut mieux en faire trop, que d'en faire trop peu.*

III) L'Obſervation de la troiſieme regle dépend de la ſeule prudence, & ſuppoſe qu'on ait le diſcernement néceſſaire; & comme cela entre dans la quatrieme regle, nous nous contentons d'y renvoyer ſans en dire davantage.

IV) Cette quatrieme regle preſcrit *de ſavoir faire le diſcernement de ce qui eſt honnête & convenable d'avec ce qui ne l'eſt pas;* En effet un homme, qui eſt aſſez ſtupide ou aſſez capricieux pour ne point faire ce diſcernement, n'eſt gueres propre à vivre parmi les honnêtes gens; il confondra les tems & les lieux; il s'égarera & prendra le change ſur tout; d'une choſe frivole il fera une mer-

merveille, & paffera légérement fur une autre de la plus grande importance ; fes civilités même & fes refpects feront déplacés, & il aura un air gauche dans tout ce qu'il fera.

Mais pour bien faire ce difcernement, trois chofes font abfolument néceffaires. Prémierement *il faut avoir bon fens & bon jugement pour connoître les qualités différentes de chaque chofe.* Ceux qui manquent abfolument de fens & de jugement, qui font deux biens, qui nous viennent de la nature fans le fecours de l'art, font à plaindre, & nous n'avons point de précepte à leur donner. Tout ce qu'on peut faire en faveur de ceux qui n'en font pas tout-à fait incapables, c'eft de fuppléer en quelque façon au défaut de la nature par une bonne éducation, & de leur recommander une étude & une application extraordinaires fur eux-mêmes.

En fecond lieu *il faut prendre garde à ce que l'ufage a établi parmi nous, comme honnête & bienféant, & ce qu'il a condamné comme indécent & déshonnête.* Il faut diftinguer ici *l'ufage naturel* & *l'ufage de convention.* L'ufage naturel eft celui, que la nature nous dicte elle-même à l'égard de plufieurs chofes ; en effet c'eft elle, qui nous a donné les premieres regles de la bienféance, & on doit fe la propofer comme un guide fûr & fidele, pour la fuivre dans les chofes, qu'elle même nous fuggére comme bonnes & honnêtes, & pour imiter fa retenue dans celles, qu'elle juge indécentes. Elle nous a par exemple tellement obligés à nous conduire felon les talens, qu'elle nous a donnés, que fi nous paffons fes bornes en nous contrefaifant dans la parole ou dans l'action, comme il arrive à plufieurs, qui affectent une voix languif-

fante

fante, un graffeyement, ou une certaine démarche & des geftes, qu'ils n'ont point naturellement, la contrainte & l'irrégularité paroiffent auffitôt, & l'amour, que l'on a pour la fimplicité, y fait trouver une indécence, qui rebute & qui choque. Qu'on fe fouvienne donc, *que la belle nature n'a pas béfoin de fard, & qu'on n'eft jamais auffi ridicule par les qualités, qu'ou a, que par celles qu'on affecte d'avoir.*

Quant à *l'ufage de convention*, il n'eft autre chofe qu'une certaine coûtume reçue du confentement général de toutes les honnêtes gens; il nous enfeigne à régler fuivant les loix de la bienféance celles de nos actions, fur lesquelles la nature ne nous a point prefcrit de règle certaine; *par exemple*, manger, boire, cracher, touffer, éternuer &c. font des actions naturellement indifpenfables; mais comme elles nous font communes avec les animaux, & que par un principe naturel l'homme, pour répondre à la dignité de fon être, doit fe diftinguer des bêtes pour tendre à une plus grande perfection, la raifon & l'ufage reçu demandent, qu'on faffe ces actions le plus honnêtement qu'il eft poffible, c'eft à-dire d'une maniere, qui s'éloigne davantage de celle des animaux.

Il en eft de même de certaines chofes, qui ne dépendent point de la nature, mais que le même ufage de convention a établies parmi nous, comme de fe découvrir la tête, de faluer & de rendre le falut, de donner le pas à une porte, le haut bout dans une chambre ou à table, la main droite ou le haut du pavé dans une rue &c. La connoiffance de ces différentes coûtumes eft bien néceffaire, parcequ'elles font fi uniformes chez la plû-

plûpart des nations policées, que ce n'eſt pas la peine de parler ici des différences, qu'il y a d'une nation à une autre par raport aux mœurs & uſages; quoique nous n'ignorions pas, qu'il arrive quelquefois que ce qui eſt honnête & bienſéant dans un pays, eſt offenſant & ſcandaleux dans un autre, de même que ce qui eſt à propos en un tems, deplaît ſouvent en un autre; mais comme cela n'entre pas dans notre plan, il eſt inutile d'en faire mention dans ce Diſcours préliminaire.

Pour le troiſieme, *on doit bien prendre garde de ne pas confondre la familiarité avec la bienſéance.* Il eſt d'autant plus néceſſaire de faire cette diſtinction, qu'en certaines rencontres la familiarité eſt permiſe & bienſéante, au lieu qu'en d'autres elle feroit extrémement incivile & choquante.

La familiarité eſt une liberté honnête dans la converſation, qui par une certaine convention tacite & reciproque entre les gens, qui s'en ſervent, leur fait prendre en bonne part ce qui les choqueroit, étant pris à la rigueur. On voit bien par-là qu'on ne peut pas s'en ſervir indifféremment avec tout le monde; il faut donc examiner

1) Si la perſonne, avec laquelle nous traitons, eſt notre *égal*, notre *ſupérieur*, ou notre *inférieur*?

2) Il faut diſtinguer, ſi nous avons une longue habitude avec cette perſonne, ou ſi nous en avons peu ou point du tout?

D'Egal

D'Egal à égal; Si on ſe connoit beaucoup, la familiarité eſt bienſéante & ſuppoſe de l'amitié & de la confiance; Si on ſe connoit peu, elle eſt une incivilité; Et ſi on ne ſe connoit point du tout, elle ne ſauroit être qu'imprudence & legéreté d'eſprit.

D'Inférieur à ſupérieur; Qu'on ſe connoiſſe peu ou beaucoup, la familiarité eſt une effronterie, à moins d'un commandement exprès de la part du ſupérieur, & encore y faut-il garder de grandes meſures; mais ſi on ne ſe connoiſſoit point du tout, elle ſeroit une groſſiéreté très-impertinente.

De Supérieur à inférieur, la familiarité eſt toûjours dans la bienſéance, & elle eſt même obligeante pour l'inférieur, qui la reçoit, parce que les marques de bienveillance, qui nous viennent de la part d'un homme de plus haute volée que nous, flattent notre amour propre d'une maniere bien ſenſible. Voilà donc en peu de mots ce que nous avons jugé de plus néceſſaire & de plus eſſentiel à dire ſur les regles de la bienſéance en général. Les principes, que nous venons d'établir ſuffiroient à un homme, qui ſauroit les appliquer bien à propos; mais comme cela n'eſt gueres poſſible aux jeunes gens, qui manquent d'expérience, il faut les expliquer en détail; c'eſt ce que nous avons fait dans cet ouvrage, que nous avons diviſé en chapitres ſelon l'ordre des matieres, pour en mieux faciliter l'uſage. Nous ſuppoſons toûjours dans les regles & préceptes, que nous donnons, que notre éleve ſoit un inférieur, qui traite

avec un ſupérieur, & qu'ils ſe connoiſſent peu l'un & l'autre; mais pour peu qu'on s'imprime dans l'eſprit les regles générales, que nous venons de donner, il ſera facile avec un peu de diſcernement de faire les modifications neceſſaires, pour les étendre & appliquer à toutes ſortes de cas & à l'égard de toutes ſortes de perſonnes.



CHAPITRE PREMIER.

De l'honnête Compoſition du Corps, des Habits & de la Propreté.

1.

TEnez le corps droit, ſoit debout, ſoit aſſis, ſoit à genoux, ſans pancher la tête ni de côté ni d'autre; ne la remuez pas legérement, mais quand il eſt néceſſaire, tournez-la avec gravité & bienſéance.

Lever la tête avec effort donne un air guindé & ſuffiſant, qui tient du pédant; la baiſſer entre les deux épaules ſent ſon pareſſeux; la laiſſer prendre d'un côté ou de l'autre, eſt la maniere des hypocrites: & la tourner ça & là ſans neceſſité fait connoitre la legereté de l'eſprit.

2.

Ne ridez point le front, & beaucoup moins le nez. Lorsque vous ne parlez pas, ne tenez pas la bouche ouverte, ni les levres trop fermées; & pour l'air du viſage, prenez garde qu'il ne ſoit triſte, ſévere ou étonné, ni trop gai & trop ouvert; mais gravement joyeux, debonnaire & tranquille.

Rider

Rider le front eſt une marque de colere ou de vieilleſſe, & cela déplait à tout le monde ; rider le nez eſt un air moqueur, qu'il faut éviter ; tenir la bouche entre-ouverte, & trop ſerrer les levres, ou les mordre, ſent le niais : un air gai & doux ſans affectation ſied toujours bien ; mais on ne doit point faire paroitre trop de gaieté dans les affaires ſérieuſes, ni trop de gravité dans les choſes familieres & communes.

3.

Ne laiſſez point égarer vos yeux ça & là, mais tenez-les ordinairement un peu baiſſés ; ne regardez perſonne de travers ; ni avec des yeux dédaigneux & ſuperbes ; & quand vous parlez à quelqu'un, n'arrêtez pas la vûe ſur ſon viſage, mais un peu au deſſous & vers l'eſtomac, ſurtout ſi c'eſt une perſonne, à laquelle on doit le reſpêt ou d'un ſexe différent.

Regarder quelqu'un de travers ou d'un air dédaigneux & ſuperbe, c'eſt lui marquer du mépris ; regarder quelqu'un en face, c'eſt lui manquer de reſpêt, particuliérement en traitant d'inférieur à ſupérieur.

4.

Lorsque les mains ne ſont pas occupées, tenez les en repos devant vous & jamais derriere le dos, ni dans les poches, & évitez ſoigneuſement les agitations des épaules, des bras & des jambes.

Il y a des gens, qui contractent inſenſiblement de pareilles habitudes, dont ils ont enſuite mille peines à ſe défaire ; & quoiqu'on ne puiſſe pas dire abſolument, que cela ſoit incivil, il n'eſt cependant

pendant pas non plus de la bienſéance, & on ne ſauroit trop prendre ſur ſoi pour s'en déſacoûtumer.

5.

Tant que vous pourrez, ne frottez point les mains, ne maniez ni les cheveux, ni le viſage ſans néceſſité, & ne portez la main en préſence de perſonne aux autres parties du corps, qui ne ſont pas expoſées en vûe.

C'eſt auſſi une impoliteſſe que de faire des grands geſtes des mains, quand on parle à quelqu'un; cela ſent ces diſeurs de rien, qui ne ſont pathétiques qu'en mouvement & en contorſions de corps.

6.

Ne tenez pas les ongles trop longs, ni pleins d'ordure; ne les rongez jamais avec les dents, & ne les coupez pas devant les autres.

Le premier de ces défauts ſent ſon joueur de harpe, le ſecond eſt le propre d'un rêveur, & le troiſiéme eſt de la dernière impoliteſſe à l'égard d'un chacun.

7.

Etant aſſis tenez les pieds également poſés à terre, ne croiſez point les jambes, ne les écartez pas trop, ni ne les étendez loin de votre ſiége, & lorſque vous êtes debout ſans marcher, n'avancez pas un pied devant l'autre.

Il y a de jeunes gens, qui étant aſſis jouent du tambour avec les pieds, qui les branlent ou les remuent

muent en badinant, ou qui les tiennent en quelque autre mauvaise posture. Ce sont autant de défauts, qu'il faut soigneusement éviter.

8.

Ne faites pas grand bruit en vous mouchant; servez-vous toujours du mouchoir pour cela, aussi bien que pour toucher au dedans du nez, quand il est nécessaire; & après vous être mouché, ne regardez jamais ce que vous avez tiré. On doit cracher dans un mouchoir, quand on est à table, ou quand on est dans une chambre propre.

Il faut aussi observer la même politesse lorsqu'on veut cracher ou éternuer; il ne faut pas s'empêcher d'éternuer, ni s'efforcer de le faire plus haut, que de coûtume, car cela sent l'insolent; mais il faut tâcher d'éternuer doucement, faire ensuite la révérence & remercier ceux qui font des voeux pour nous.

9.

Evitez aussi, tant que vous pourrez, de tousser avec un son fort & pénétrant, & de faire aucun soûpir, ni aucun bruit de la bouche en respirant, qui soit entendu des autres.

On doit s'abstenir de tousser, autant qu'on le peut, principalement à table & à l'Eglise.

10.

Prenez garde, sur-tout lorsque vous parlez ou écoutez les autres, de faire aucun mouvement du corps, qui ne soit bien composé; ne remuez pas la tête pour exprimer vos pensées, faisant des signes à cha-

à chaque parole que vous dites, ou que vous entendez : N'appuyez pas non plus la tête ſur une de vos mains contre la bienſéance.

Ces mouvemens de tête, pour exprimer nos penſées ſur ce qu'on nous dit, ſont encore tellement en vogue parmi des gens, qui ſe flatent de ſavoir vivre, que cette regle eſt devenue pour eux d'une néceſſité abſolue.

11.

Abſtenez-vous ſoigneuſement de tout petit geſte de mains ; ne maniez rien ſans néceſſité de ce que vous portez ſur vous : ne faites pas craquer vos doigts en les tirant, & ne vous en ſervez pas, non plus que des pieds, pour imiter ceux qui battent du tambour. Enfin étant debout, faites attention à demeurer ferme ſur vos pieds.

Voilà une des regles, que l'on préſcrit ordinairement aux enfans : mais il y a bien des gens plus avancés en âge, qui en ont encore bon beſoin. Ce ſont des choſes qu'ils font encore par contenance, ou dans leurs écarts d'eſprit.

12.

Gardez une honnête propreté & netteté dans vos habits, ſans aucune affectation, ni marque de vanité. Ne jettez pas ſouvent les yeux deſſus, & ne les ajuſtez pas ſans néceſſité.

La propreté fait une grande partie de la bienſéance & ſert autant que toute autre choſe à faire connoitre la vertu & l'eſprit d'une perſonne ; car il eſt impoſſible, que voyant ſur elle des habits ridicules, on ne conçoive incontinent l'opinion

pinion qu'elle eſt ridicule elle-même. Or la propreté eſt un certain rapport des habits à la perſonne, comme la bienſéance aux autres choſes eſt la convenance des actions & des paroles à l'égard des autres & de nous-mêmes. Mais la netteté eſt la ſeconde partie de la propreté ; & elle eſt d'autant plus néceſſaire, qu'elle ſupplée à l'autre, quand elle manque. Si les habits ſont nets, & ſur-tout ſi on a du linge blanc, il n'importe pas que l'on ſoit richement vêtu, on ſentira toujours ſon bien, même dans la pauvreté.

13.

Si vous voulez être propre, conformez vos habits à votre taille, à votre condition & à votre âge ; & évitez la diſproportion, qui eſt le contraire de la propreté, & qui conſiſte dans l'excès ou du trop de propreté, qui eſt le vice, dans lequel tombent les perſonnes, qui s'aiment trop ; ou du trop de négligence, qui eſt celui des perſonnes pareſſeuſes, molles, naturellement ſales & mal-propres.

C'eſt une choſe eſſentielle à la propreté que de proportionner les habits à ſa taille ; il ſe fait ſans cela une diſproportion inſupportable. C'eſt pourquoi il faut obſerver, que ſi la mode fait toutes les choſes grandes, elles ne doivent être que médiocres pour un petit homme ; autrement s'il porte un chapeau à grand bord, parce que c'eſt la mode, ce ne ſera qu'un chapeau, que l'on verra marcher, & ainſi du reſte. Il n'eſt pas moins important de proportionner ſes habits à ſa condition & à ſon âge. Car ſi, par exemple, un homme d'Egliſe s'habille à peu-près comme un homme du monde,

&

& un vieillard comme un garçon de vingt ans, on peut dire que l'un & l'autre ne font pas en leur bon fens.

14.

Conformez-vous à la mode, en évitant fes deux extrémités vicieufes, qui font l'affectation & la négligence ; ne la fuivez pas des premiers, & ne la quittez pas le dernier : retranchez-en le luxe & la reduifez à la modeftie, qui doit être la régle de la conduite d'un Chrêtien.

La mode eft une loi, que l'on doit indifpenfablement obferver pour la propreté ; c'eft fous cette maitreffe abfolue qu'il faut faire ployer la raifon, en fuivant, pour nos habits, ce qu'il lui plait d'ordonner, fans raifonner davantage, à moins de vouloir fortir de la vie civile. Mais il ne faut jamais la porter à l'excès ni dans l'affectation, ni dans la négligence, à moins de vouloir fe rendre ridicule. Si, par exemple, un homme vouloit fe roidir contre la mode & porter un chapeau pointu, à préfent qu'ils fe portent bas de forme, c'en feroit affez pour fe faire montrer au doigt. Pour éviter donc cette bizarrerie, il faut fuivre la plus faine partie.

15.

Ayez foin de vous tenir la tête nette, de même que les yeux & les dents, dont la négligence gâte la bouche & infecte ceux à qui nous parlons ; obfervez la même chofe des mains & même des pieds, particuliérement l'Eté, pour ne pas faire mal au cœur à ceux, avec qui vous converfez.

Cette partie de la propreté n'eſt pas moins néceſſaire, que celle qu'on doit obſerver à l'égard du linge & des habits ; car ceux qui ſe négligent ſur ce point là, péchent contre la bienſéance, & paſſeront toujours pour impolis.



CHAPITRE II.

De la maniere de ſaluer & de rendre le ſalut.

CE n'eſt pas dans un livre qu'on peut apprendre à ſaluer de bonne grace, non plus qu'à danſer ou à monter à cheval ; Auſſi notre intention n'eſt pas de donner des préceptes là-deſſus, mais ſeulement de faire quelques obſervations ſur des fautes aſſez groſſiéres, que font pluſieurs gens en s'acquittant de ce devoir de civilité.

1) Il y a des perſonnes, qui par ignorance ou par négligence ont l'air ſi gauche en ſaluant qu'on ne peut s'empêcher d'en rire, ou d'en être choqué, comme par exemple ceux, qui commencent par faire la reverence avant de tirer leur chapeau, ou qui font l'un & l'autre en un même tems, tenant le chapeau devant le viſage, comme s'ils vouloient ſe cacher, ou le tendant à bras raccourci devant eux, comme pour demander l'aumô-

ne

ne, ce qui cauſe une meſſéance inſupportable; au lieu qu'un homme bien élevé, qui veut ſaluer de bonne grace, avant de faire quelque mouvement du corps ou de la tête, commence par porter ſon chapeau le bras allongé juſqu'au genoû, & fait alors ſa reverence plus ou moins profonde ſelon la qualité de la perſonne, qu'il ſalue.

Ceux qui font les ſuſdites fautes par pareſſe ou par négligence, ne ſont pas excuſables, parce qu'ils ſavent mieux faire, & qu'ils ne s'en mettent pas en peine; mais ceux qui péchent par ignorance, doivent chercher à s'inſtruire; & nous leur conſeillons de fréquenter pendant quelque tems la ſalle d'un bon maître à danſer, ou ce qui vaut encore mieux, de ſe former, s'ils en ont l'occaſion, ſur l'exemple des gens, qui ont de l'éducation, ou que l'uſage du monde a polis Il faut ſurtout éviter une timidité ridicule, comme auſſi l'affectation & les airs guindés de ceux, qui croyant marquer beaucoup de reſpect à la perſonne, qu'ils ſaluent, prennent un grand ſérieux, & ne ſavent pas allier un air libre & ouvert avec cette noble décence, qui ſied ſi bien à tout le monde. Il eſt vrai que l'éducation donne là-deſſus comme en tout le reſte de grands avantages, & qu'un homme de condition bien élevé s'annonce d'abord pour ce qu'il eſt, par une certaine aiſance & bonne grace, qui lui ſemblent naturelles dans toutes ſes actions; mais comme la naiſſance & l'éducation ne dépendent pas de nous, il faut au moins tâcher de les égaler par l'uſage du monde, & il ne s'agit que d'avoir aſſez de diſcernement pour choiſir un bon modéle qu'on puiſſe imiter.

2) Il y a auſſi des gens, qui en ſaluant ne font que donner un petit coup de chapeau comme par

maniére d'acquit, ou qui fans ôter le chapeau, fe contentent de faire une petite inclination de la tête, d'autres enfin, qui en tirant le chapeau ne l'accompagnent d'aucun mouvement ni de la tête ni du corps. Toutes ces maniéres de faluer, furtout les deux premiéres, font très-impolies & ne fe pardonnent que de fupérieur à inférieur, ou tout au plus entre égaux, qui vivent familiérement enfemble.

3) La mode d'aujourd'hui de porter le chapeau fous le bras donne une grande facilité en faluant; mais on ne fait pas toûjours attention, qu'elle donne auffi lieu à une grande inadvertance; car quoique cet ufage n'ait rien de choquant entre perfonnes de rang égal, ou de fupérieur à inférieur, il n'en eft pas de même, quand on falue une perfonne, à la quelle on doit le refpect; Et quelque profonde que foit d'ailleurs la reverence, qu'on lui fait, cette maniére de faluer, le chapeau fous le bras, eft un peu trop cavaliére, & marque une certaine legéreté d'efprit, qui ne convient pas; il eft plus refpectueux de prendre le chapeau en main, furtout en pleine ruë, quand on falue en paffant.

4) Comme il eft du bel ufage, pour faluër & rendre le falut en voiture, d'en baiffer la glace, ou du moins d'en faire femblant, quand la voiture paffe trop vite, le même ufage demande, quand on fe trouve dans un appartement derriére à une fenêtre & que quelque paffant nous faluë, qu'on lui rende fon falut, non à travers les vitres, mais en ouvrant le battant de la fenêtre, furtout quand on eft debout; Si au contraire l'on étoit affis, il faudroit fe lever, fi on en a le tems, ou au moins

en

en faire semblant, principalement si la personne qui vient à passer, est en droit de prétendre à nos respects.

5) Il arrive souvent, qu'on se trouve à une fenêtre ouverte, les bras croisés, & le corps appuyé dessus; c'est l'occupation ordinaire des gens désoeuvrés qui n'ont autre chose à faire qu'à regarder les passans; il faut bien leur laisser cet amusement; mais nous leur conseillons, si quelqu'un les salué, de ne lui pas rendre son salut avec un air de protection & par un simple mouvement de tête, mais de se déranger un peu de leur posture indécente, pour se mettre debout sur leurs jambes. La politesse veut même, que pour mieux répondre à la civilité, qu'on vient de recevoir, on se retire d'un pas en arriére, & on aura plus de facilité de faire sa reverence.

6) On remarquera encore, que lorsqu'il s'agit de tirer son chapeau, on doit le faire de la main droite & jamais de la gauche, à moins que la droite ne soit embarrassée par quelque chose qu'on y porte. Cette remarque est peu de chose, mais on trouvera qu'elle est fondée.

7) Nous ne dirons rien ici des embrassades qu'on donne en saluant, & de la circonspection, dont il faut user à cet égard; Tout ce que nous venons de dire dans ce chapitre de la maniére de saluër, ne regarde que les civilités, qu'on se fait en passant en pleine ruë, ou dans des endroits publics où l'on ne se parle pas. Le reste appartient à la conversation, & il en sera parlé dans un autre chapitre.

CHAPITRE III.

De quelle maniére on doit marcher, & de la civilité qu'on doit observer envers ceux, que l'on rencontre, & avec qui l'on se promene.

1.

NE marchez pas d'un pas trop hâté ou trop pesant, ni avec artifice ou legereté, mais avec mesure & gravité bienséante.

Marcher d'un pas trop empressé, ne convient qu'à des gens de service; marcher d'un pas trop pesant, ressent sa nonchalance; marcher avec artifice, est une affectation, qui sied toujours mal. Il n'y a que le naturel, qui plaise.

2.

En marchant ne panchez, ni ne branlez le corps; ne tenez ni les mains, ni les bras pendans; ne leur donnez pas un mouvement, comme pour vous aider à marcher, mais tenez-les en arrêt à la hauteur du coude; ne frappez pas fortement la terre avec les pieds; ne les trainez pas en marchant; & dans les escaliers ne montez jamais plus d'un degré à la fois.

Il y a des gens, qui en marchant donnent à leurs bras un certain mouvement reglé, comme s'ils avoient besoin

besoin de ramer pour avancer chemin, ou de battre des ailes pour fendre l'air ; c'est une habitude ridicule en elle-même, & qu'il est bon d'éviter.

3.

Si vous rencontrez dans les rues une personne de qualité, prenez le bas du pavé ; si c'est dans un chemin, où il n'y a ni de bas, ni de haut, passez sous sa main gauche, pour lui laisser la main droite libre : observez la même chose dans la rencontre des carosses. S'il s'agit de la saluer, il faut le faire en se courbant humblement : Mais ne vous relevez pas avec précipitation, de peur que la personne que vous saluez s'inclinant aussi pour vous embrasser, vous ne vous donniez quelque coup de tête.

4.

Quand vous rencontrez une Dame de haute qualité, & qu'il s'agit de la saluer, respectez sa qualité & ne la baisez pas, si elle-même par honnêteté ne vous tend la joue : & alors même faites seulement semblant de la baiser en approchant le visage de ses coëffes : Mais de quelque façon que vous la saluez, soit que vous la baisiez ou non, faites toutes vos reverences avec de profondes inclinations. La politesse ne permet d'embrasser que les femmes, avec les quelles on vit familiérement.

Il faut ici remarquer, que si en la compagnie de cette Dame il s'en trouve quelques autres, qui soient d'égale condition, ou qui ne dépendent pas d'elle, il les faut saluer de même : Mais si elles lui sont inferieures, ou dépendantes, ce seroit une incivilité de les saluer de la même manière : car ce se-

roit faire injure à la perſonne ſuperieure que de les traiter d'égales.

5.

Si vous vous promenez avec quelque perſonne de reſpêt, ne vous arrêtez que quand il s'arrête; ne le dévancez point en marchant; ne vous tournez pas le premier, quand vous êtes au bout d'une allée, mais en même tems que lui; & pour lors ne lui tournez pas les épaules, mais le viſage.

6.

C'eſt manquer contre la bienſéance, que de marcher d'un pas égal avec une perſonne de haute condition; il le faut ſuivre étant un peu retiré de lui, comme d'un demi-pied, en ſorte pourtant que vous puiſſiez être entendu commodément.

Ce qu'il faut obſerver à cet égard, eſt de ne pas ſe tenir directement côte à côte, mais un peu en arriére, ſi ce n'eſt quand la perſonne de haute condition nous parle, & qu'il faut répondre; & alors il faut avoir la tête nuë.

7.

Lorſqu'une perſonne ſuperieure, que vous accompagnez, parle à un autre en particulier, il faut vous retirer un peu, pour ne pas entendre ce qu'il dit ſi ce n'eſt qu'il vous faſſe approcher. Si vous entrez avec lui dans une ſale ou chambre, vous ne devez pas vous avancer auprès de ceux, à qui il parle; mais vous tenir éloigné du côté de la porte. Que s'il vous invite à vous avancer, il ne faut pas vous mettre au même rang, mais vous retirer un peu à côté & au deſſous: & pour lors ſi vous êtes obligé de parler, il le faut faire d'une maniére très-reſpe-

ctueuſe

ctueuſe, vous découvrant ordinairement, quand on vous interroge de quelque choſe; parlant peu & avec circonſpection, & ne contrediſant jamais celui que vous accompagnez.

8.

La bienſéance requiert, que celui, qui va avec des perſonnes plus conſiderables que lui, leur céde toujours la place la plus honorable, c'eſt à ſavoir celle, qui eſt à la droite, quand deux marchent enſemble; & celle du milieu, quand on eſt plus de deux; mais dans les rues & le long des murailles, le lieu le plus honorable eſt toujours le haut du pavé & le plus proche du mur ſuivant l'uſage de France; & dans une chambre ou ſale, c'eſt ordinairement la place, où eſt le lit, ou la plus éloignée de la porte.

9.

Il faut toujours obſerver, que ſi on eſt trois à ſe promener, le milieu eſt le lieu d'honneur, & ainſi celui de la perſonne qualifiée; la droite eſt le ſecond; & la gauche eſt le troiſiéme. De là vient que le haut bout dans un jardin & ailleurs, où l'uſage n'a rien déterminé, eſt la droite de la perſonne qualifiée.

Que ſi, par exemple, deux grands Seigneurs faiſoient mettre un inferieur au milieu d'eux, pour pouvoir mieux écouter quelque récit, qu'il auroit à leur faire, il faut qu'à chaque tour d'allée l'inferieur ſe tourne du côté du plus qualifié de ces Seigneurs; que s'ils ſont tous deux égaux, il ſe tournera à un bout d'allée du côté de l'un, & à l'autre bout du

côté de l'autre, & il quittera le milieu, quand il aura achevé ſon récit.

10.

Lorsque vous vous promenez avec quelqu'un qui eſt beaucoup élevé au deſſus de vous, & qu'il vient à s'aſſeoir, il faut vous tenir debout auprès de lui, juſqu'à ce qu'il vous invite à vous aſſeoir, & pour lors vous le ferez d'une maniére reſpectueuſe, vous découvrant, & vous mettant au deſſous de lui.

Si l'on ſe trouvoit avec d'autres gens, ce ſeroit une grande incivilité de ſe promener en la preſence & à la vue d'une perſonne qualifiée, pour laquelle on doit avoir du reſpêt, comme auſſi de ſe tenir aſſis devant elle, ſi elle ſe promenoit.

11.

En vous promenant dans le jardin d'une perſonne, à qui vous devez du reſpêt, ne riez, ni ne parlez jamais ſeul, & ne cueillez ni fruits, ni fleurs le long des allées, où vous vous trouverez.

C'eſt une grande incivilité d'en cueillir ; Si on en préſente, on peut les accepter; ſi non, il ne faut toucher à rien que des yeux.

12.

Si vous vous promenez au milieu de deux égaux en dignité, deſquels vous ſoyez ſuperieur, tournez-vous tantôt vers l'un, & tantôt vers l'autre : S'ils ſont inégaux, tournez-vous plus ordinairement vers le plus qualifié.

Ceux

Ceux qui font aux côtés de celui, qui eft au milieu, doivent toujours fe tourner vers lui & avec lui, & non pas devant, ni après.

13.

Ceux qui ont droit de fouffrir qu'on leur céde toujours le haut du pavé, doivent avoir un peu de confidération pour ceux, qui leur rendent cet honneur, & fe difpenfer le plus qu'ils peuvent de paffer & repaffer le ruiffeau, pour ne pas les incommoder, en les obligeant de faire une efpèce de manége autour d'eux pour leur laiffer la place d'honneur.

On ne veut rien préfcrire ici aux perfonnes d'un certain rang: mais il feroit pourtant de leur honnêteté d'obferver cette régle.

14.

Avec un égal marchez également auprès de lui, ne vous tournez pas toujours le premier, & ne vous arrêtez pas fouvent au milieu, fi quelque néceffité n'y oblige.

15.

Lorsque plufieurs égaux fe promenent enfemble, il eft de la bienféance, que ceux, qui ont été au milieu pendant un tour d'allée ou de chambre, fe retirent à côté, quand ils font arrivés au bout, & cédent le milieu à ceux, qui en étoient les plus éloignés, ce que ceux-ci doivent pareillement obferver, après qu'ils ont achevé leur tour, & toujours de même confécutivement.

On obferve la même chofe entre trois; mais c'eft un manége, qui n'eft pas du goût d'un chacun, & qui ne s'obferve pas toujours à la rigueur.

16. En

16.

En général, quand on ſe promene deux à deux, il faut obſerver, qu'au bout de chaque longueur de promenade, on doit tourner en dedans du coté de la perſonne avec laquelle on ſe promene, & non en dehors, de peur de lui tourner le dos.



CHAPITRE IV.

De quelques actions, qui regardent la converſation, & de la converſation en compagnie.

1.

FAites quelque inclination aux perſonnes ſupérieures, quand vous les abordez, & quand vous vous ſeparez d'elles, & que cette inclination ſoit d'autant plus grande, que les perſonnes ſont plus élevées en dignité audeſſus de vous.

2.

Allez au devant des perſonnes de qualité, même égales, lorſqu'elles vous viennent viſiter, dès que vous êtes averti, qu'elles ſont arrivées, puis conduiſez-les au lieu, où l'on a coûtume d'entretenir les perſonnes de cette ſorte, & leur preſentez auſſitôt des ſieges pour s'aſſeoir; car ce ſeroit

feroit un défaut de refpêt de les laiffer debout, ou de les faire promener en leur parlant, fi ce n'eft qu'ils témoignaffent ouvertement le defirer ainfi. Quand ils s'en vont, la civilité demande, que vous les reconduifiez jufqu'au dehors de la porte de la maifon, & que vous les voiez marcher, avant que de rentrer.

Si ceux, qui viennent vous vifiter, font venus en caroffe, en chaife, ou à cheval, attendez qu'ils foient montés pour leur faire encore une fois la reverence, & ne vous retirez qu'après qu'ils font partis.

3.

Ne montez pas à cheval, ni en caroffe, en prefence d'une perfonne plus confiderable que vous, à qui vous venez de rendre vifite, & marchez plutôt quelque tems à pied dans la ruë.

4.

Levez-vous de votre fiege, lorsque quelqu'un s'approche pour vous parler, s'il a quelque qualité par deffus vous, & même fi c'eft un égal avec lequel vous ne foyez pas familier.

Quand c'eft un égal avec qui l'on eft familier, on eft difpenfé de cette formalité.

5.

N'entrez pas la tête couverte dans la chambre d'une perfonne fuperieure, quand elle y eft, & en quelque lieu que ce foit, découvrez-vous toujours avant que d'aborder une perfonne plus qualifiée que vous, ou lorsqu'elle paffe devant vous.

En

En ces fortes de cas, il faut fe découvrir dans une diftance d'autant plus grande, que la perfonne eft plus élevée audeffus de vous.

6.

N'invitez en aucune façon un plus grand que vous à fe couvrir, & ne vous couvrez qu'après qu'il vous y a invité, & qu'il s'eft couvert lui-même : ne refufez pas importunément de vous couvrir, étant averti de le faire une ou deux fois ; fi ce n'eft que dans une premiére ou feconde vifite, que vous rendez à une perfonne de grande autorité, vous jugiez à propos d'attendre qu'on vous le dife pour la troifiéme fois.

7.

Entre égaux après s'être falués & invités l'un l'autre avec refpêt à fe couvrir, il eft permis de le faire à même tems.

C'eft manquer à la bienféance, que de prendre la place la plus honorable, même entre égaux, ou de la refufer opiniatrement, quand elle eft prefentée, & dans fa maifon chacun la doit ceder à fon égal.

8.

Si vous n'êtes pas notablement elevé audeffus d'un autre, vous ne le devez pas laiffer longtems découvert en votre prefence fans l'inviter à fe couvrir.

En pareil cas, vous ne devez pas non plus déferer plus d'une ou deux fois la préfeance à une per-

perſonne inférieure, par la raiſon qu'elle ne peut l'accepter ſans manquer à ſon devoir.

9.

Lorſqu'une perſonne ſupérieure paſſe devant vous, il faut vous arrêter un peu, & même vous retirer, principalement à l'entrée des portes ou des lieux étroits, pour lui faire place, & dans un eſcalier lui ceder le côté de la muraille, ou le plus commode pour paſſer, ſurtout ſur un eſcalier tournant.

10.

Si une perſonne, qui eſt audeſſus de vous, vient parler à quelqu'un, avec qui vous converſez, mettez-vous en devoir de vous retirer, s'il ne vous dit de demeurer.

Il en faut uſer de même, lorſqu'entrant dans la chambre de quelqu'un à qui vous deſirez parler, vous le trouvez en la compagnie d'un autre, bien qu'égal; & beaucoup plus, s'il eſt ſuperieur; comme auſſi lorſqu'entrant dans un lieu particulier vous y rencontrez quelque perſonne de reſpêt, à qui vous n'avez pas deſſein de parler.

11.

Quand une perſonne ſupérieure ou de reſpêt entre dans un lieu, où vous êtes, tenez-vous debout & découvert, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſis & ouvert: gardez la même poſture, & lui rendez le même témoignage de reſpêt, lorſqu'il ſort du lieu, où vous êtes, juſqu'à ce qu'il ſoit dehors, & n'oubliez pas, que pendant ce tems-là il faut interrompre l'action, ou l'entretien que vous avez commencé.

12. Frap-

12.

Frappez doucement aux portes des chambres, & laiſſez aſſez d'intervalle avant que de frapper une ſeconde fois, & ainſi de la ſeconde à la troiſiéme, s'il eſt beſoin; ce qu'on doit faire plus ou moins ſelon la qualité des perſonnes.

A la porte des chambres ou du cabinet, c'eſt ne ſavoir pas le monde en France que de heurter; il faut grater.

13.

N'ouvrez pas trop rudement & avec bruit les portes des chambres, où vous entrez, ſur-tout s'il y a dedans des perſonnes de reſpêt, & évitez la même choſe, quand vous les fermez en ſortant.

14.

Quand un grand vous fait aſſeoir auprès de lui, vous devez par reſpêt prendre un ſiege moindre que celui où il eſt aſſis, s'il y en a quelqu'un aſſez proche; néanmoins ce ſeroit choſe méſéante & importune de refuſer opiniatrement celui qui vous eſt preſenté.

En ces ſortes de cas, il vaut mieux être incivil qu'importun. Il en eſt de même, lorſque pour ne point paſſer par devant une perſonne de qualité, on l'oblige à ſe ſerrer ou à ſe lever pour paſſer derriére elle.

15.

Parlant à des perſonnes de reſpêt, ne vous appuyez point, & ne vous approchez pas trop près d'elles; mais laiſſez environ un pas de diſtance.

16. Ne

16.

Ne demandez point à une perfonne, qui eft beaucoup au deffus de vous, comment elle fe porte, fi ce n'eft qu'elle foit malade.

En ufer autrement, c'eft entrer dans une efpéce de familiarité, dont une perfonne de qualité pourroit fe trouver offenfée.

17.

Baifez la main en donnant, ou en recevant quelque chofe, ou en rendant ce qu'on vous auroit donné, même entre des perfonnes égales.

Quand nous parlons ici de la main, nous entendons que ce doit toujours être la main droite.

18.

C'eft une incivilité d'avancer la main par devant une perfonne qualifiée, pour donner à quelqu'un, ou pour prendre foi-même quelque chofe; il faut la donner ou prendre par derriére.

19.

C'eft auffi une très grande incivilité de tirer par le manteau, par la robe, ou par la manche, une perfonne qualifiée à qui vous voulez parler.

Il ne faut ni la tirer, ni l'appeller de loin, foit par paroles, foit par fignes, mais l'aller trouver où elle eft, ou attendre qu'elle vous voye. Que fi vous aviez quelque chofe de très-preffé à lui dire, & particuliérement pour fes interêts, fi la perfonne qualifiée parle en particulier à quelqu'un, il faut tour-

ner par où elle peut vous voir, vous approcher avec respêt à votre tour, & lui dire ce que vous avez à dire.

20.

Ne regardez, ni ne maniez curieusement les écrits, ou les livres, ou autres choses semblables d'un autre, sans son consentement, & ne jettez point la vûe sur ce qu'un autre lit ou écrit en particulier.

Ce seroit encore une plus grande incivilité de regarder les livres d'une personne que l'on doit respecter, à moins que ce ne fût dans une Bibliothéque, où elle prendroit cela à honneur; comme aussi de jetter curieusement la vûe ou la main sur des papiers, qui seroient sur une table; de s'approcher trop près de ceux qui comptent de l'argent, ou d'un coffre-fort ouvert, ou bien d'un cabinet dans lequel on cherche des bijoux. Ce sont des curiosités pleines d'indiscretion, même entre égaux, & beaucoup plus d'Inférieurs à Superieurs.

21.

Abstenez-vous tant que vous pourrez de sommeiller, pendant que les autres parlent, de vous asseoir lorsqu'ils se tiennent droits, & de vous promener lorsqu'ils sont arrêtés; & ne tuez ni puce, ni autre vermine en presence de personne.

22.

Devant les personnes même égales, ne tournez point le dos au feu, ne le remuez pas sans necessité, ne vous en approchez pas plus près que les autres, & faites volontiers place à ceux qui arrivent.

Les

Les loix de la bienféance ne permettent pas de quitter les fouliers, ni les pantouffles pour chauffer les pieds en prefence des perfonnes fuperieures ou de refpêt.

23.

N'éternuez, ni ne crachez devant les autres, mais tournez-vous à côté; ne pouffez pas votre crachat trop loin de vous, ni contre les murailles, ni d'une fenêtre en la rue; & fi ce que vous avez craché eft un peu épais, mettez le pied deffus. Prenez garde de jetter quelque goute de votre falive fur celui à qui vous parlez, & pour cet effet tenez-vous toujours dans une jufte diftance de lui.

24.

Ne baillez point, fi vous pouvez, furtout dans la converfation; & lorsque vous ne pouvez vous en abftenir, faites le fans bruit & fans parler, couvrant la bouche avec la main ou avec le mouchoir, & détournez un peu le vifage de la vûe des affiftans.

Bailler & s'allonger, quand les autres parlent, eft une chofe très déshonnête, parceque c'eft un témoignage que l'on s'ennuye, ce qui eft défobligeant; & cela eft encore plus incivil, fi on fait des grandes exclamations en baillant: Il faut éviter, fi l'on s'ennuye, que la compagnie s'en apperçoive, & ne pas tomber dans l'abfurdité de ceux qui tirent leur montre, ou qui demandent: quelle heure eft-il ?

25.

Quand vous êtes en compagnie de plufieurs, & que vous voulez aller d'un côté à un autre, ne paffez pas par devant ceux, à qui vous devez le refpêt, fi ce

 n'eft

n'eſt que vous y ſoyez obligé par neceſſité, & que vous en ayez obtenu d'eux la permiſſion.

26.

Abſtenez-vous des ceremonies affectées & importunes de ceux, qui refuſent à tous momens l'honneur qui leur eſt dû, & qui entremêlent dans leurs diſcours de frequentes excuſes & d'ennuyeux préambules d'une fauſſe modeſtie.

27.

Evitez avec un pareil ſoin les lâches complaiſances des flateurs, qui pour leur interêt approuvent indifféremment toutes les inclinations & toutes les actions, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes de ceux, à qui ils deſirent plaire.

28.

Pour les ceremonies néceſſaires, & qui ſe font par devoir, ſuivez l'uſage reçû parmi les ſages, conformément au pays, au tems, à l'âge & à la condition des perſonnes, fuyant également en cela l'excès & le défaut.

29.

Etudiez-vous ſoigneuſement à rendre votre converſation modeſte & retenue, ſans auſterité, ni crainte; libre & joyeuſe, ſans legereté, ni diſſolution; douce & gracieuſe, ſans affectation, ni flaterie; ouverte & cordiale, avec prudence & diſcretion; enfin proportionnée, utile & agréable à ceux, avec leſquels vous traiterez.

30. Par-

30.

Parlez d'une voix modeſte, ni trop lente, ni trop vite; ni rude, ni effeminée, ni élevée plus qu'il n'eſt neceſſaire, ni ſi baſſe que vous ne puiſſiez être aiſement entendu de ceux, à qui vous parlez.

31.

Abſtenez-vous des façons de parler de la lie du peuple & plus encore des paroles trop libres & é-quivoques, qui font alluſion à quelque choſe de moins honnête.

32.

Gardez toujours la bienſéance & la moderation convenable dans les mots de gayeté que vous direz pour recréer l'eſprit, de peur de vous laiſſer aller au deréglement de ceux, qui n'ont pour l'ordinaire rien de ſérieux dans leur converſation, qui tournent toutes choſes en riſées, & qui divertiſſent la compagnie, comme les bouffons, par des niaiſeries & des diſcours impertinens, ou par des actions ridicules & méſéantes; ou qui pis eſt, par des railleries des choſes ſaintes, ou des défauts du prochain.

33.

N'uſez point de longues periodes, ni de pointes étudiées dans les diſcours familiers; & n'affectez jamais de paroitre dans la converſation, non plus qu'ailleurs.

34.

Ne traitez perſonne de paroles piquantes, hautaines ou mépriſantes; mais au contraire témoignez

toujours par votre maniére de parler humble & refpectueufe, que vous déferez l'honneur à ceux avec qui vous converfez.

L'obfervation de toutes ces regles, & principalement de la derniére, eft abfolument néceffaire dans la converfation, lorsque vous converfez avec des perfonnes confiderables & élevées audeffus de vous: Et même en leur prefence vous devez par refpêt vous abftenir de toutes paroles ou actions de colere, à l'égard de ceux, fur qui vous avez autorité. Ce dernier point s'obferve même de Superieur à Inferieur, & tout ce que j'ai connu de perfonnes de qualité, qui favoient bien leur monde, l'ont exactement obfervé pour ne point troubler le plaifir de la converfation par un emportement hors de faifon.

35.

Quand vous parlez à une perfonne de confideration de l'un ou de l'autre fexe, & que vous devez lui répondre, *oui* ou *non*, ufez ordinairement des titres honorables, qui lui conviennent felon fa qualité, tels que font: *Monfieur*, *Madame*, *Monfeigneur*, *Mademoifelle &c.* & gardez-vous bien de vous fervir de certaines façons de parler, dont on ne peut faire ufage qu'à l'égard des perfonnes inferieures, & qui reffentent un peu le commandement.

C'eft une chofe que l'on dit tous les jours aux Enfans, que quand on doit répondre *oui* ou *non*, il faut toujours y ajouter, *Monfieur*, *Madame*, *Monfeigneur* &c; en difant: *Oui*, *Monfieur*, *oui*, *Madame* &c; & que lorsqu'on doit répondre *non*, pour contredire quelque perfonne de qualité, il ne le faut jamais faire crûment, mais par circonlocution, en difant, par exemple: *Vous me pardonnerez*, *Mon-*

Monsieur ; je vous demande pardon , *Madame* &c. Pour ce qui est des paroles, qui ressentent un peu le commandement, comme quand on dit : *Il vous plaira de dire ; Vous aurez pour agréable de faire ; Vous irez , s'il vous plait ; Vous agréerez que je fasse ; Vous vous souviendrez* &c. *Allez* , *venez* , *faites ceci* , *dites cela* &c : elles conviennent si peu à des personnes de qualité, qu'on ne doit pas même s'en servir à l'égard de ses inferieurs. Il faut donc dire en ces sortes de cas : *Je vous supplie très-humblement* , *Monsieur* , *de me faire la grace de dire* ; *Trouverez-vous bon ?* ou *aurez-vous pour agréable ? Voudrez-vous bien* , *Monsieur* , *me faire la grace ; Si vous jugiez à propos ; si vous aviez pour agréable ;* ou bien , *vous jugerez* , *Monsieur* , *s'il est à propos ; Votre prudence reglera ce qu'il faudra faire ; Vous feriez bien d'aller ; Ne trouveriez-vous pas à propos de venir ? Il faudroit* , *ce me semble* , *faire cela :* Circonlocutions , qui disent la même chose, & qui le disent honnêtement.

36.

Gardez-vous bien de joindre le *Monsieur* ou le *Madame* à quelque mot qui puisse faire équivoque.

Ce feroit une rusticité que de dire, par exemple : *Ce livre est relié en peau de cochon* , *Monsieur* : *Voilà une belle cavale* , *Madame : il étoit monté sur un âne*, *Monsieur*.

37.

Ne joignez pas non plus après le *Monsieur* , ou le *Madame* , le surnom ou la qualité de la personne, à qui vous parlez.

C'eſt une incivilité que de dire, par exemple. *Oui, Monſieur Deſcartes; oui, Monſieur le Baron*, en parlant lui-même, il faut ſeulement dire: *Oui, Monſieur;* ſans y rien ajouter.

38.

Ne faites jamais ſervir de comparaiſon la perſonne, à qui vous parlez, pour marquer quelque imperfection, ou quelque diſgrace en une autre perſonne.

Il ſeroit, par exemple, très-malhonnête de dire à quelqu'un: *Je connois cet homme-là; j'y étois, quand il fit cette action, dont tout le monde le blâme: il a un peu de votre air, Monſieur, il eſt preſque de votre taille* &c. ou de dire à une Dame: *Je connois cette fille-là; elle n'a pas trop bonne reputation, mais elle a la phiſionomie belle, les yeux bleux & les cheveux noirs, comme vous, Madame.*

39.

Ne parlez jamais déſavantageuſement d'une perſonne, qui a quelques défauts naturels, devant une autre, qui auroit les mêmes défauts.

Vous feriez, par exemple, une grande incivilité, d'aller dire devant une camuſe; *Cette Dame a bien mauvaiſe grace de faire la belle, étant camuſe, comme elle eſt:* ou devant une boiteuſe: *Cela eſt plaiſant qu'une boiteuſe veuille trouver à redire à ce paſſage de Sarabande.* En un mot, il ne faut jamais, ni d'une façon ni d'autre, parler déſavantageuſement, ou médire de qui que ce ſoit; car la médiſance n'eſt pas ſeulement une action contre l'honnêteté, mais elle eſt avec cela la marque d'une ame baſſe.

40. Quand

40.

Quand une perſonne vous dit quelque choſe d'obligeant, ou qu'elle repugne à votre civilité; gardez-vous bien de lui dire, comme cela ſe fait aſſez ordinairement: *Vous vous moquez, Monſieur;* car c'eſt lui manquer de reſpêt; il faut donc tourner la phraſe autrement & dire: *Vous me donnez de la confuſion, Monſieur; je ne fais que mon devoir; je m'oublierois trop moi-même, Monſieur, ſi je ne le faiſois*, &c.

41.

Il eſt tout à fait de la bienſéance de parler rarement de ſoi, & de ce qui peut tourner à ſa louange; & lorsqu'on eſt obligé d'en dire quelque choſe, on doit le faire en peu de mots, avec humilité & modeſtie, ſans abaiſſer les autres, ni s'élever au deſſus d'eux.

42.

C'eſt une grande impertinence de propoſer dans la converſation des choſes peu convenables au tems & aux perſonnes: comme des choſes triſtes dans les recréations, des choſes baſſes & legéres dans la compagnie des perſonnes ſages & ſavantes, & des choſes ſubtiles & relevées devant les ſimples & les ignorans. Mais ſurtout n'abuſez jamais de l'attention de ceux, qui vous écoutent, par des recits de choſes controuvées, ou même de vos ſonges.

Les diſcours, que l'on tient en compagnie, doivent toujours être accommodés au tems, au lieu, aux perſonnes & aux circonſtances preſentes. C'eſt donc

pecher contre la bienféance, que de tenir, par exemple, des difcours divertiffans, dans une affemblée de deuil ; de dire des chofes qui bleffent la pudeur devant des Dames ; de parler de la diffection d'un cadavre au milieu d'un repas, &c.

43.

Exprimez en peu de mots ce que vous avez à dire, particuliérement lorsque vous parlez à des perfonnes de grande confideration, ou qui font fort éclairées : Et parlant d'affaires avec qui que ce foit, ne faites point de longue entrée de difcours, ni de grandes excufes, mais entrez d'abord en matiére, fi vous le pouvez commodément, & évitez dans la fuite les digreffions frequentes & les redites.

44.

C'eft une fimplicité à un homme, qui veut paffer pour favoir fon monde, de parler de fa femme, de fes enfans & de fes proches pour les louer devant une compagnie, où il y a des perfonnes de qualité.

On peut bien en parler, fi cela vient à propos, mais fans rien exagérer : il en faut même parler honnêtement, fi on y eft obligé ; de peur que de s'en taire tout à fait, on ne donnât fujet d'être foupçonné de jaloufie, ou de peu d'amitié.

45.

Un mari ne doit pas trop applaudir aux louanges que l'on donne à fa femme, à fes enfans, ou à fes proches ; il ne doit pas non plus nommer fa femme, par le nom & par la qualité qu'il a, mais en

en parlant d'elle, il doit dire ſimplement *ma femme*, particulièrement devant des perſonnes de qualité.

46.

Une femme, parlant de ſon mari, peut l'appeller par le nom qu'il a, devant des gens de mediocre qualité, en y ajoutant, *Monſieur*, s'il n'eſt pas lui-même de baſſe condition; mais devant des perſonnes éminentes, elle doit dire ſimplement, *mon mari*.

Un mari ſe rend ridicule, lorsqu'il careſſe ſa femme devant le monde; & une femme fait une lourde faute, quand elle dit tout court, *Monſieur*, en parlant de ſon mari; faute pourtant qui eſt aſſez ordinaire, & ſurtout parmi les bourgeoiſes.

47.

En parlant de ſon pere & de ſa mere, il ne faut jamais dire, *Monſieur mon pere*, *Madame ma mere*; mais il faut dire ſimplement, *mon pere*, *ma mere*; termes qui ſont bien plus propres, & qui conviennent mieux que tous les autres au reſpêt & à la piété naturelle.

Il n'appartient qu'aux Princes & aux Princeſſes de dire, *Monſieur mon pere*, *Madame ma mere*; tout autre, qui s'en ſert, ſe rend ridicule.

48.

De grands enfans n'ont point de grace à dire, *mon papa*, *ma mama*.

Ces

Ces noms ſont aujourd'hui entiérement bannis parmi les gens de condition; mais les enfans de haute qualité peuvent dire, *Monſieur le Duc*, *Monſieur le Comte*.

49.

Ne racontez point vos affaires particuliéres & domeſtiques, ſinon à vos amis intimes, ou à ceux, de qui vous eſperez recevoir conſeil ou aſſiſtance. En toute ſorte de recits, ſoit d'affaires, ſoit d'hiſtoires, prenez garde d'être trop long, particuliérement quand le ſujet eſt peu conſiderable, ou que vous vous appercevez, qu'il n'agrée pas à la compagnie.

Il faut ici remarquer, que quand on raconte quelque choſe, il ne faut pas demander l'approbation des aſſiſtans, en diſant: *N'ai-je pas dit vrai?* Il convient beaucoup moins de les pouſſer par le coude, pour l'obtenir, & encore moins de nommer celui, de qui l'on a appris les choſes que l'on raconte, à moins d'être aſſuré qu'il n'en ſera pas marri.

50.

Ne montrez jamais avec le doigt la perſonne, dont on parle, ou dont on entend parler, ſi elle eſt préſente; car cela eſt offenſant.

51.

Ne faites jamais des recommandations ou baiſemains à une perſonne par une autre, qui eſt audeſſus d'elle, & à qui elle doit du reſpêt, car c'eſt pecher contre la civilité.

52. Ne

52.

Ne vous mêlez point dans une converſation, qu'une perſonne, qui eſt votre ſuperieure, auroit avec d'autres.

Ce ſeroit manquer au reſpêt, que de s'y mêler; il n'eſt pas même permis alors de parler, ſi on ne nous interroge, ou ſi cette perſonne ne nous engage d'entrer dans ce qu'elle dit, quand, par exemple, elle nous prend à témoin, ou qu'elle nous veut laiſſer dire quelque choſe, qui eſt à ſon avantage, & qu'elle auroit confuſion de dire elle-même.

53.

Dans la converſation, ne coupez jamais le diſcours à une perſonne, que vous voulez reſpecter, quand elle heſite, en parlant, à trouver ce qu'elle veut dire, ſous prétexte de lui ſoulager la memoire, car c'eſt une incivilité.

Si, par exemple, quelqu'un diſoit: *Céſar défit Pompée à la bataille de. de. de.* & que l'on ajoute, *de Pharſale;* C'eſt lui faire une incivilité. Il vaut mieux lui laiſſer le tems de s'aviſer, ou attendre que cette perſonne-là nous le demande.

54.

Ne redreſſez jamais une perſonne, à qui vous devez du reſpêt, quand même elle s'abuſeroit en parlant, car c'eſt une eſpece de démenti.

Si,

Si, par exemple, cette perfonne difoit, prenant Alexandre pour Darius: *C'eft une marque du bon naturel de Darius, d'avoir pleuré en voyant Alexandre mort;* il faut lui laiffer le tems de fe reprendre, ou attendre qu'elle nous donne l'occafion d'en parler, & de la détromper fans aucune affectation.

55.

Dans la converfation même entre égaux, parlez modérément & à propos fur le fujet qu'on traite: ne foyez ni taciturne avec excès, ni auffi babillard & fujet à un flux de paroles, qu'on ne peut arrêter.

56.

N'interrompez point ceux, qui ont commencé à parler, quoique vous fachiez déja ce qu'ils veulent dire; mais donnez leur le loifir d'achever leur difcours.

C'eft une marque de vanité, qui eft choquante, d'interrompre quelqu'un qui parle, pour dire les chofes mieux que lui; & cela ne peut fe fouffrir, que dans des cas, où il s'agit d'un fait, que chacun a befoin de prouver & d'éclaircir pour l'intérêt de quelqu'un.

57.

Si vous n'êtes pas le fuperieur des autres, ne vous divertiffez pas à lire dans une compagnie, pendant que quelqu'un parle, ou à faire autre chofe pour vous amufer, fans en avoir demandé permiffion à la compagnie.

58.

Dans une aſſemblée de pluſieurs, ne dites point votre avis ſur les ſujets, qu'on y propoſe, avant qu'on vous le demande, ſi vous n'êtes le plus qualifié de tous, ou ſi vous n'y voyez quelque neceſſité, & quand vous dites votre ſentiment, ne faites pas de longs diſcours, mais venez bientôt au point de la queſtion propoſée.

59.

Ne contrediſez pas facilement au ſentiment des autres, & ne défendez pas opiniatrement vos penſées; & dans les choſes, où la diverſité d'opinions eſt permiſe, ne condamnez pas ceux, qui ſont d'avis contraire au vôtre.

60.

Ne dites aucune choſe, que vous n'y ayez auparavant penſé: ne répondez pas à un autre avant qu'il ait achevé de parler: & ne ſuggerez point les mots à celui qui s'énonce lentement & avec peine, ſi ce n'eſt qu'il le déſire, ou que vous parliez en particulier avec un perſonne familiére.

61.

Si, quand vous arrivez dans une compagnie, on vous fait civilité, & que l'on ſe leve pour l'amour de vous; gardez-vous bien de prendre la place de perſonne; mais mettez-vous à une autre place & même à la dernière.

62. En

62.

En arrivant dans une compagnie, ne demandez point de quoi l'on parle, ſi vous n'avez point d'autorité ſur les autres: Que ſi l'on avoit ceſſé le diſcours à votre conſideration, priez civilement qu'on le continue; mais celui, qui a commencé à parler, doit reſumer en peu de mots ce qu'il a déja dit, ſi la perſonne, qui eſt ſurvenue, mérite un reſpêt particulier.

63.

Quand vous entrez en converſation, gardez-vous bien de parler à quelqu'un de la compagnie en une langue, que le reſte de la compagnie n'entend pas: ne parlez pas non plus à l'oreille de quelqu'un, & ne riez point après avoir parlé, de peur que quelqu'un ne s'en offenſe; car c'eſt une grande incivilité.

64.

Ne vous informez pas curieuſement des affaires des autres, qui ne vous regardent point; & ne rapportez pas legerement les bruits, qui courent parmi le monde: ne vous entretenez pas des choſes futures & incertaines, que vous ne pouvez ſavoir que par conjecture; & ne parlez jamais de celles qui demandent le ſecret.

65.

Ne faites point paroitre que vous reſſentez de la peine des défauts naturels des autres, & ne les regardez pas curieuſement, ni n'en parlez ſans neceſſité: mais beaucoup moins eſt-il permis de les contrefaire par raillerie, ou de les leur reprocher.

66. Re-

66.

Recevez toujours de bonne grace & avec reconnoiſſance les avertiſſemens qu'on vous donne ; & diſſimulez prudemment les défauts de reſpêt, & les autres manquemens, que l'on commet contre vous. Mais ne vous ingérez point de donner des avis, ou de faire des reprimandes à ceux, qui ne dépendent point de vous.

67.

Ne blamez point celui, qui fait ce qu'il peut dans l'affaire qu'on lui a commiſe, quoiqu'elle ne réuſſiſſe pas, comme vous le ſouhaiteriez. Ne reprenez jamais perſonne avec colere, ni avec contention de voix paſſionnée; mais avec moderation, douceur & diſcretion.

68.

Abſtenez-vous en compagnie de jouer des mains en donnant des coups, & folatrant avec l'un & avec l'autre.

Le trop d'enjouement ſent ſon écolier; il en peut même arriver à la fin quelque affaire, ſi le monde ne ſe plait pas à ces ſortes de jeux.

69.

Si vous vous trouvez en compagnie de Dames, gardez-vous bien de badiner, & de porter la main tantôt à un endroit, tantôt à un autre, de baiſer par ſurpriſe, d'ôter la coëffe, le mouchoir, ou quelque bracelet, ou de prendre quelque ruban, pour vous en faire une faveur; de vous l'attacher pour faire le galant, le paſſionné; d'emporter des let-

tres d'une Dame, de regarder dans ses tablettes, &c. Il faut être extrémement familier pour en user de la sorte.

A moins que de cela, ce sont des actions tout à fait indécentes & injurieuses, & qui rendent odieuse la personne, qui les fait.

70.

Il est aussi fort indécent dans une compagnie de Dames, & même en toute compagnie serieuse, d'ôter sa peruque ou son juste-au-corps, de se couper les ongles, de se les rogner avec les dents, ou de se les nettoyer, de se grater quelque part, de raccommoder une jarretiére, un soulier qui blesse, & de prendre sa robe de chambre & ses pantoufles, pour se mettre, comme on dit, à son aise. Ce sont des impolitesses, qu'il faut soigneusement éviter.

71.

Souvenez-vous toujours étant en compagnie, particulierement avec des Dames, qu'il n'y a rien de plus ennuyeux & de plus déplaisant, que d'entendre toujours une personne se plaindre de quelque mal, ou de quelque indisposition.

On attribue cela à un manque d'esprit, ou à quelque feinte, ou à trop d'amour-propre, croyant que c'est, ou pour couvrir le peu de talent, que l'on a pour fournir à la conversation, ou pour avoir lieu de prendre impunément ses aises, aux dépens des autres.

72. Quand

72.

Quand une Dame, chez qui vous vous rencontrez, montre à la compagnie quelque bijou, ou autre chose de prix, ne mettez pas d'abord la main dessus pour le regarder des premiers; mais moderez votre curiosité, & attendez qu'il fasse le tour jusqu'à vous pour le voir, que, si par hazard on le renferme, avant qu'il soit parvenu jusqu'à vous, n'en témoignez point d'empressement, mais supprimez tout d'un coup l'envie que vous auriez de le voir, vous en consolant par la pensée, qu'il est incivil à la personne, qui le montre à quelques uns, de ne le pas faire voir au reste de la compagnie.

En ces sortes de cas, il n'est pas bienséant de faire de grandes admirations, ni de s'épuiser en louanges, comme font quelques uns, qui témoignent par ce grand étonnement une vile complaisance, ou de n'avoir jamais rien vû, & de ne s'entendre point à la valeur des choses. D'autre côté aussi il ne faut pas être indifferent, ni froid à estimer ce qui est estimable; car c'est une sotte gloire, ou une marque d'envie malséante à tout le monde, & sur-tout à une personne bien née: mais il faut être en cela modeste & équitable.

73.

Dans une conversation de plusieurs, ne parlez à personne en secret; ou s'il est nécessaire, tirez un peu à l'écart celui, à qui vous desirez parler, après en avoir demandé permission à la compagnie.

74.

Gardez-vous bien de vous aller mêler avec des gens, qui feroient dans un entretien particulier, quand même ils feroient de votre connoiſſance, ou que vous auriez habitude avec eux.

Cela ſe reconnoit, ou parce qu'ils ſe retirent à part; ou parce qu'ils parlent tout bas; ou bien parce qu'ils changent de diſcours, quand on s'en approche; ce qu'ayant remarqué, il faut doucement ſe retirer, de peur de les interrompre.

75.

En général, à l'égard de toutes ſortes de perſonnes, la civilité concernant la préſéance, ſe doit meſurer ſur ce que l'on eſt ſoi-même, & enſuite, ſur ce que ſont les autres.

Communément il eſt de la civilité de ceder aux Eccleſiaſtiques, à cauſe de leur caractere. On doit auſſi du reſpêt aux Magiſtrats, aux perſonnes, qui repreſentent celle du Prince, ou qui ont des dignités publiques, à ceux qui ſont de qualité par leur naiſſance, aux Dames, aux perſonnes avancées en âge, & à ceux qui ont quelque talent extraordinaire, qui les diſtingue & les rend celebres.



CHA-

CHAPITRE V.

Des Visites.

1.

S'Il arrive qu'une personne qualifiée vous fasse visite, & que vous en soyez averti, vous devez pour lui témoigner votre respêt lui faire dire, que vous étes prêt à lui aller rendre vos devoirs: Si malgré cela elle ne laisse pas de venir chez vous, vous devez l'aller recevoir au carosse, ou le plus loin que vous pourrez, & faire entrer le carosse dans la Cour, si vous étes logé commodement pour cela.

Si on est d'épée, il faut avoir alors son épée au côté, étant indécent de paroitre autrement.

2.

Quand vous aurez reçu la personne qualifiée, qui vous rend visite, introduisez-la dans le lieu le plus honorable de votre maison, & lui présentez un fauteuil pour s'asseoir.

Ne vous asseyez, qu'après que la personne qualifiée vous l'aura commandé, & mettez-vous alors sur le moindre des siéges.

3.

Si la personne qualifiée vous surprend dans votre chambre, sans que vous en soyez averti, si vous

êtes assis, levez-vous promptement, & quittez tout pour lui faire honneur, vous abstenant de toute action, jusqu'à ce qu'elle soit sortie.

Si vous êtes au lit, quand la personne qualifiée arrive, il faut y demeurer, n'étant pas de la bienséance de se lever & de s'habiller en sa presence.

4.

Si dans les honneurs, que vous tâchez de rendre à une personne de qualité, elle veut bien retrancher elle-même de vos déferences; le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est d'obéïr à tout ce qu'il lui plaira de commander; ne pouvant mieux lui témoigner qu'elle a tout pouvoir dans votre logis, qu'en faisant tout ce qu'elle ordonne.

Il est de notre devoir d'accueillir de notre mieux les personnes, à qui nous devons du respêt; mais quand elles veulent bien nous en dispenser, nous ne devons pas nous y obstiner, ni faire les façonniers; car ce seroit le moyen de leur déplaire.

5.

Quand la personne qualifiée sort de votre maison, ne manquez pas de la reconduire jusques à son carosse; si c'est une Dame, à qui vous vouliez faire cet honneur, présentez-lui la main, s'il n'y a point de personne plus qualifiée, qui la lui donne: Les ayant vû monter en carosse, & même leur ayant aidé à monter, (quand ce sont des Dames,) attendez sur le pas de la porte, que le carosse soit parti.

6. Si

6.

Si la perſonne qualifiée vous eſt venu voir à pied, reconduiſez-la jusques dans la rue, & ne rentrez point, que vous ne l'ayez vû marcher. Si c'eſt une Dame, il eſt de l'honnêteté de la reconduire chez elle, particuliérement quand c'eſt une jeune perſonne, ſur-tout s'il eſt nuit, ou qu'il y ait loin jusqu'en ſon logis.

J'ai remarqué, qu'en Allemagne c'eſt une coûtume preſque généralement établie, que ceux qui donnent la conduite à ceux, qui leur ont rendu viſite, ſont obligés de ſe tenir ſur le pas de la porte, jusqu'à ce que la perſonne, qui ſort de chez eux, s'eſt retournée une fois pour leur faire encore la reverence. C'eſt un peu pouſſer la civilité trop loin; outre que dans de certaines ſaiſons cela eſt trop genant de part & d'autre: Auſſi les perſonnes bien ſenſées ſe diſpenſent-elles fort bien de ces céremonies ſuperflues & entièrement déplacées.

7.

Ce n'eſt pas ſeulement aux perſonnes de haute qualité, à qui vous devez rendre honneur dans votre maiſon, mais auſſi à toute autre perſonne, qui peut paſſer chez vous pour étrangere, je veux dire, à tous ceux, qui ne ſont pas vos domeſtiques, ni vos inferieurs, quand ils n'auroient que l'âge par deſſus de vous.

Si vous voulez paſſer pour civil, vous êtes obligé de les aller recevoir, de les introduire, de les faire aſſeoir dans votre plus bel appartement, de leur donner par-tout le pas, le haut bout à table & ailleurs,

leur déferant du plus ou moins presque tous les mêmes honneurs, qu'aux perſonnes les plus qualifiées.

8.

Quand quelqu'un, à qui vous devez cette civilité, vous vient voir, ne le faites pas longtems attendre, à moins que vous ne ſoyez engagé avec des perſonnes de plus haute qualité, ou occupé à des affaires publiques.

Si pour l'une ou l'autre de ces raiſons vous êtes obligé de le faire attendre, il eſt du moins de la civilité de lui envoyer quelqu'un d'une condition honnête pour l'entretenir en attendant.

9.

Si quelqu'un vous vient voir pour ſes propres affaires, & que vous ſoyez vous-même une perſonne publique, & actuellement occupé à vos affaires, vous pouvez vous diſpenſer de lui donner la conduite.

Suppoſé que ce fût une perſonne ſuperieure, qui vînt vous rendre viſite pour ſes propres affaires, il eſt de ſa diſcretion de vous prier, ou même de vous commander, de ne point ſortir de votre cabinet.

10.

S'il y a pluſieurs perſonnes, qui vous ſoient venu voir, & que l'une s'en aille & les autres demeurent; ſi la perſonne, qui s'en va, eſt plus qualifiée, que celles qui reſtent, vous la reconduirez; ſi elle leur eſt inferieure, vous la laiſſerez aller, & demeurerez avec les autres, en lui faiſant excuſe.

Quand

Quand toutes les perſonnes, qui vous rendent viſite, ſont d'égale qualité, il eſt à propos de voir ce que celle qui s'en va, & celles qui demeurent, ſont à vôtre égard, & reconduire ou tenir compagnie à ceux qui vous ſont ſuperieurs, ou pour qui vous devez avoir plus de conſideration.

11.

N'employez pas tout votre tems à faire des viſites, comme les fainéans, & penſez qu'à cet égard, on doit un jour en rendre compte à Dieu, & qu'il y a une certaine bienſéance à garder.

12.

Quand vous voulez vous ménager la faveur d'un grand, ne manquez pas de lui rendre viſite de tems en tems, pour ſavoir l'état de ſa ſanté & vous renouveller dans ſes bonnes graces; particuliérement quand vous êtes perſuadé, qu'il le prendra en bonne part.

13.

Obſervez la même regle à l'égard des perſonnes, auxquelles vous voulez témoigner de l'amitié; car l'amitié veut être cultivée avec ſoin.

Il y a des occaſions, où ce ſeroit bleſſer la civilité, que de manquer à rendre ce devoir aux perſonnes, à qui l'on veut témoigner du reſpêt ou de l'amitié; & l'on ne peut guêres s'en diſpenſer dans les cas, où l'on doit prendre part à leur joie ou à leur triſteſſe, pour ce qu'il leur eſt ſurvenu de bien ou de mal.

14.

Ne foyez pas long dans les vifites, que vous rendez, fur tout aux malades, ou à ceux, dont le tems eft précieux. Abregez en leur parlant, autant que vous pourrez, les ceremonies ordinaires, & témoignez-leur votre refpêt plutôt par quelques fignes exterieurs, que par des complimens.

15.

Lorsque quelqu'un de vos amis nouvellement arrivé de la campagne, ou d'un voyage, vous fait favoir fon arrivée, il eft de votre devoir de le vifiter le premier; ou fi vous ne le pouvez fur le champ, vous êtes obligé de lui envoyer quelqu'un pour le feliciter de fon arrivée, & lui faire vos excufes, en attendant que vous l'alliez voir en perfonne.

C'eft une regle généralement reçue, qu'on doit rendre la premiere vifite à la perfonne nouvellement arrivée, quand elle nous le fait favoir; mais cette regle générale n'a lieu qu'entre perfonnes égales & d'homme à homme, & point autrement. Il feroit, par exemple, ridicule à un inferieur, qui arriveroit de la campagne, d'envoyer avertir un grand Seigneur, ou une Dame, de fon arrivée, pour en être vifité le premier; Car cette régle n'eft point de mife d'Inferieur à Superieur, ni d'homme à femme: mais il doit les aller voir, & leur apprendre lui-même, qu'il eft arrivé: De même celui, qui eft nouvellement arrivé, eft de fon côté obligé de faire favoir fon arrivée aux autres, parce qu'on n'eft pas obligé de la deviner. Car, quoiqu'une perfonne fuperieure, ou bien une Dame arrivaffent de la campagne,

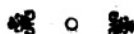
&

& qu'elles fuſſent en droit d'être viſitées les premiéres, celui qui doit cette viſite ne peut pourtant pas être accuſé d'incivilité, ſi on ne lui fait ſavoir que l'on eſt arrivé : Mais dès que la perſonne nouvellement arrivée nous le fait ſavoir, nous ne pouvons honnêtement nous diſpenſer, entre égaux, à lui rendre la premiere viſite.

J'arrive, par exemple, de la campagne, & j'envoye dire à une perſonne, qui eſt d'egale qualité que moi, & avec laquelle je ſuis en liaiſon, *que je ſuis arrivé, que je lui baiſe très-humblement les mains, & que dans l'impatience, où j'étois, d'apprendre de ſes nouvelles, je n'avois pas voulu differer de m'en informer, me diſpoſant d'aller moi-même l'aſſurer de mon ſervice, quand il lui aura plû me marquer l'heure de ſa commodité.* Si cette perſonne prend le compliment au pied de la lettre, elle ne fait pas ſon monde; car elle doit me rendre la premiére viſite, à moins qu'elle ne ſoit indiſpoſée ou indiſpenſablement occupée; auquel cas elle doit cependant ſe faire excuſer ſur le champ.

16.

De la regle précedente il en reſulte donc une autre, qui eſt également indiſpenſable; c'eſt que quand vous êtes nouvellement arrivé, & que vous prétendez l'honneur de la premiére viſite, vous ne devez pas manquer d'avertir vos amis de votre arrivée, ſans quoi ils ſont en droit de l'expliquer comme un manque d'attention à leur égard.



CHA-

CHAPITRE VI.

De l'Entrée dans la maiſon d'un Grand, & de ce qui ſe doit obſerver à ſon égard en toutes ſortes d'occaſions.

1.

QUand vous voulez entrer dans la maiſon d'un grand Seigneur, pour lui rendre vos devoirs, & vous inſinuer de plus en plus dans ſes bonnes graces, obſervez exactement toutes les regles, que nous avons donné de la Bienſéance d'Inferieur à Superieur au commencement du troiſiéme Chapitre, en parlant de quelques actions, qui regardent la converſation.

2.

N'entrez pas dans la Cour en caroſſe, à cheval, ou en chaiſe, car ce ſeroit une incivilité, & vous devez mettre pied à terre, à moins que par ordre du maitre de la maiſon, on n'obligeât de faire entrer votre caroſſe ou votre chaiſe.

3.

Si vous êtes tout-à fait étranger dans la maiſon, n'entrez pas de vous-même ſans être introduit; car ce ſeroit une effronterie; mais s'il n'y a perſonne pour vous introduire, & que l'on s'en rapporte à vous pour entrer, voyez doucement, ſi la porte eſt fermée

fermée par derriére ; Si elle l'eſt, ne la pouſſez pas, mais attendez patiemment, qu'on ouvre, ou gratez doucement : Et ſi perſonne ne vient, éloignez-vous en, de peur d'être trouvé comme faiſant l'eſpion, ce qui choque extrémement les gens, qui ſavent vivre.

Si vous êtes obligé d'attendre dans quelque ſale, ou dans une Antichambre, qu'on vienne vous introduire, il eſt de la civilité d'y avoir la tête nue, & de ſaluer le premier ceux qui y ſont.

4.

C'eſt une incivilité aux Dames, d'entrer dans la chambre d'une perſonne, à qui elles doivent du reſpêt, la robe trouſſée, le maſque au viſage, & les coëffes ſur la tête, ſi ce n'eſt une coëffe claire ; car outre la reverence, qu'elles font pour ſaluer, il y a ces trois choſes, avec quoi elles peuvent témoigner leur reſpêt.

5.

Si l'huiſſier vous demande votre nom pour vous faire annoncer, il faut le dire, & jamais ne vous qualifier de Monſieur ou de Madame.

6.

Marchez doucement, lorſque vous entrez dans la chambre ou dans le cabinet d'un grand, & faites une profonde reverence, s'il eſt preſent : Si par hazard il ne paroiſſoit perſonne, ne furetez point ça & là, mais ſortez ſur le champ, & attendez dans l'antichambre.

7. Si

7.

Si ce Seigneur eſt malade & au lit, abſtenez vous de le voir, à moins qu'il ne le demande; en ce cas-là faites votre viſite courte, parlez bas, & ne l'obligez que le moins qu'il ſe peut à parler.

8.

Si ce Seigneur eſt occupé à écrire, à lire, ou à étudier, ne l'en détournez pas, mais attendez qu'il ait achevé, ou qu'il ſe détourne lui-même, afin que vous puiſſiez lui parler.

9.

Si cette perſonne vous ordonne de vous aſſeoir, obéïſſez, & vous mettez au bas bout, qui eſt toujours du côté de la porte, par laquelle vous êtes entré, prenant un ſiége moins conſiderable que le ſien, s'il y en a.

10.

Ne vous preſentez jamais devant des perſonnes au deſſus de vous, & particuliérement devant des Dames, montrant la peau à travers la chemiſe & la veſte, ou laiſſant entr'ouvert ce qui doit être clos par honnêteté.

11.

Quand vous vous aſſeyez, ne vous mettez pas côte à côte de la perſonne qualifiée; mais vis-à-vis, afin qu'elle voye, que vous êtes tout prêt à l'écouter.

La

La bienséance veut, que l'on tourne le corps un peu de côté & de profil, parceque cette posture est plus respectueuse, que de se tenir de front.

12.

Ne vous couvrez point, si la personne qualifiée ne vous le commande; tenez-vous tranquille sur votre siége, ne croisez point les genoux; & ne badinez point avec vos gants ou avec votre chapeau.

13.

N'entamez pas le discours, mais laissez lui le tems de le commencer, quand elle ne diroit qu'un mot, qui vous donnât lieu de parler.

Si vous ne voyez cette personne-là qu'en passant, pour l'informer promptement d'une affaire, ou pour la faire ressouvenir d'une chose, qu'elle sait déja, vous pouvez lui dire d'abord ce que vous avez à lui dire.

14.

Quand vous riez en sa presence, ne faites pas de grands éclats de rire, & gardez-vous bien de rire de tout & sans sujet.

15.

Si par hazard cette personne laisse tomber quelque chose, ramassez le promptement, & ne souffrez pas qu'elle ramasse rien de ce qui vous seroit tombé, mais ramassez-le vitement vous-même.

16.

Si elle venoit à éternuer, ne lui dites pas tout haut, *Dieu vous assiste*, mais découvrez-vous seulement,

ment, ſi vous êtes couvert, & faites une profonde reverence, faiſant ce ſouhait intérieurement.

Que ſi la neceſſité vous oblige vous même d'éternuer, tâchez de le faire le plus doucement que vous pourrez.

17.

S'il arrivoit, que ce Seigneur voulût appeller quelqu'un, ſortez vous-même pour l'aller appeller, afin de lui en épargner la peine.

Gardez-vous bien d'appeller tout haut la perſonne qu'il demande, ſoit ſur le degré, ſoit par la fenêtre, mais envoyez quelqu'un pour la faire venir; autrement c'eſt pécher contre le reſpêt.

18.

Soyez fort attentif à ce qu'il vous dit, pour ne lui pas donner la peine de repeter la même choſe; ne l'interrompez pas non plus, mais attendez qu'il ait achevé de parler, pour lui répondre. Gardez-vous bien de le contredire; & ſi la neceſſité vous y oblige, pour l'informer de la verité, faites-lui vos excuſes à ce ſujet: & s'il s'obſtine, ne lui reſiſtez plus, mais attendez une autre occaſion de le détromper.

19.

S'il y a dans la converſation d'autres gens plus habiles, taiſez-vous, écoutez-les & laiſſez-les parler: Que ſi vous êtes preſſé de dire votre ſentiment, faites-le en peu de paroles, & gardez-vous bien d'imiter l'indiſcretion de ceux, qui ſe piquent d'occuper toujours le barreau dans les compagnies.

20.

Si vous êtes obligé de faire quelques complimens, faites-les courts, & répondez plutôt par des reverences, que par de longs discours.

21.

Si le Seigneur, à qui vous rendez visite, vous a fait couvrir, il sera de la bienséance de vous découvrir, quand dans le discours on parlera de lui, ou de quelqu'un qui le touche, à moins qu'il ne vous le défende, parceque cela l'importune.

22.

En tous vos discours abstenez-vous de jurer; car de jurer devant une personne de qualité, & sur-tout devant les Dames, c'est leur perdre le respêt.

C'est un vice, où plusieurs tombent par une méchante habitude, pensant par-là donner plus de créance à ce qu'ils disent. Quand on défend de jurer, on entend même exclure ces juremens, qui ne signifient rien, comme *têtenon*, *pardi*, *morbleu*, *jarni*, étant certain, que ni les uns ni les autres ne sont nullement de personnes bien élevées.

23.

Que votre discours soit toujours simple, & qu'il marque en toutes choses la retenue & le respêt, dont vous voulez persuader la personne, à qui vous parlez.

24.

N'interrogez & ne questionnez jamais la personne que vous voulez honorer, ni même quelque personne que ce soit, si ce ne sont gens, qui dépendent de vous, ou que vous êtes obligé de faire parler.

En ce cas même il en faut user avec beaucoup de civilité & de circonspection, parceque l'on prend ordinairement les gens curieux pour des espions, & que l'on craint & fuit naturellement ces sortes de gens-là. C'est pourquoi si vous êtes intéressé à pressentir quelque chose de la personne que vous devez respecter, parlez-lui en telle sorte, que vous l'obligiez civilement à vous répondre, sans pourtant l'interroger: Je suppose, par exemple, que vous vouliez savoir, si ce Seigneur favorisera les desseins d'une personne, pour laquelle vous vous intéressez; il seroit choquant de lui dire, *favorisez-vous, Monsieur, les desseins d'un tel?* parceque cette demande est trop familiére: au lieu que si vous lui dites: *apparemment, Monsieur, que vous ne serez pas contraire aux desseins d'un tel;* cela n'a rien d'offensant que la curiosité, que l'on excuse, quand elle est respectueuse.

25.

Tant que vous serez en présence d'une personne, que vous devez respecter, ou en compagnie avec des Dames, abstenez-vous de toute parole sale ou libre, & même de l'équivoque, qui choque la civilité, aussi bien que l'honnêteté: & lorsqu'il se rencontre quelque licentieux dans une compagnie, qui sort de ces régles, & qui profere quelque parole libre, gardez-vous bien d'en rire, & faites semblant de ne l'avoir point ouïe.

C'est

C'eſt manquer de reſpêt, que de proférer même de ces mots à double entente, qui laiſſent toujours quelque idée de déshonnêteté; car la nature nous a donné des regles pour la pudeur, & elles doivent particuliérement ſervir à regler nos diſcours: Et comme les jurements & les paroles libres bleſſent la civilité, il en eſt demême de la contention, de l'emportement, des grandes hyperboles, des fanfaronades & des menteries, de la médiſance & de ſon contraire, qui eſt de ſe louer ſans ceſſe par comparaiſons, entaſſant une infinité de ces façons de parler: *Pour moi je n'en uſe point ainſi: pour moi je fais ceci, je fais cela: un Gentilhomme comme moi: un homme de ma qualité &c.* diſcours auſſi importuns & indiſcrets que ridicules.

26.

Pour ne point vous rendre inſociable & incommode dans la converſation, évitez les maniéres de ceux, qui parlent longtems, & ne diſent que des bagatelles, qui ne ſauroient parler de rien, ſans auparavant faire un prélude; qui conteſtent ſur tout ce qu'on leur peut dire, quand ce ne ſeroit que des choſes très indifferentes; qui font les oracles, & aſſurent hardiment comme veritable tout ce qu'ils diſent, quoiqu'eux mêmes ne ſachent pas, ſi cela eſt vrai ou faux; qui ne parlent jamais ſans s'échauffer & ſans ſe mettre en colere, quoique perſonne ne leur en donne ſujet, ſeulement pour contredire & pour obliger tout le monde à ſuivre leur avis; & principalement de ceux, qui ne ſauroient parler ſans élever le ton de la voix, jusqu'à donner la migraine à ceux qui les écoutent; car il n'y a rien de plus incommode dans la converſation.

Un homme, qui veut obſerver les regles de la bienſéance, doit éviter ſoigneuſement toutes ces imper-

fections : & pour ce qui eſt de la derniére , il doit prendre garde au ton de voix qu'il a naturellement, & le hauſſer ou baiſſer , ſuivant la diſtance du lieu, où eſt la perſonne à qui il parle : car cette diſtance doit être en cela notre regle unique.

27.

Ne parlez point aux gens bouche à bouche, comme font ceux, qui ne croient pas qu'on les entende, s'ils ne le font, & qui, en parlant ainſi, crachent au nez des gens, & les infectent ſouvent de leur haleine : mais ſi vous avez quelque choſe à dire à quelque perſonne qualifiée, parlez lui à l'oreille, comme il eſt de la civilité.

28.

Ayez grand ſoin de ne pas faire votre viſite trop longue, ſelon la regle que nous en avons déja donnée dans le chapitre précedent; & en cas que la perſonne qualifiée ne vous congédiât pas elle-même, prenez le tems pour ſortir, lorſqu'elle demeure dans le ſilence, ou qu'elle appelle quelqu'un, ou qu'elle donne quelque autre indice, qu'elle a affaire ailleurs. Retirez-vous alors ſans grand appareil, & même ſans rien dire, s'il arrive quelque tiers, qui prenne votre place, ou ſi la perſonne s'applique à autre choſe.

Quand vous vous retirez de cette maniére, ou votre retraite eſt apperçue, ou elle ne l'eſt pas. Dans ce dernier cas, vous n'avez qu'à pourſuivre votre chemin & vous en aller. En cas qu'elle ſoit apperçue, & que ce grand Seigneur voulût vous faire quelque civilité au ſortir de ſa chambre, il ne faut

faut pas l'en empêcher, car il pourroit arriver que vous vous défendriez d'une chose, que l'on ne feroit pas à votre sujet: mais vous pouvez bien témoigner par quelque petite action, que vous ne vous attribuez pas cet honneur : c'est ce que vous pouvez faire, ou en poursuivant votre chemin sans regarder derriére vous, ou en vous arrêtant, comme pour le laisser passer. Que si vous ne pouvez éviter, que la civilité ne se manifeste, & que ce Seigneur sorte de sa chambre, vous devez vous arrêter tout court, vous tirer à côté, & ne point sortir de cette place, qu'après qu'il sera rentré dans sa chambre.

29.

S'il arrive que ce Seigneur ait à aller quelque part, & que vous vous trouviez devant, tirez-vous à côté, arrêtez-vous tout court, saluez-le & le laissez passer.

30.

Si ce Seigneur vous menoit à une fenêtre, & qu'il y eût quelque spectacle à voir de là, gardez-vous bien de prendre place & de vous approcher de cette fenêtre, qui vous seroit commune avec lui, pour regarder; car ce seroit lui manquer de respêt.

31.

Si ce Seigneur vous reconduisoit jusqu'à la porte de la rue, ne montez ni à cheval, ni en chaise, ni en carosse en sa presence, comme nous l'avons déja remarqué, mais priez-le de rentrer dans sa maison, avant que d'y monter : s'il s'obstinoit, allez-vous-en à pied & laissez suivre votre voiture, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus.

32.

S'il s'agit d'accompagner un grand Seigneur dans les rues, ou à la promenade, observez à cet égard les regles, que nous en avons données dans le troisiéme chapitre; & s'il vous fait l'honneur de vous rendre visite, reglez vous sur ce qui en est dit dans le quatriéme & cinquieme chapitre. Que si vous êtes obligé de l'accompagner dans sa maison ou dans la vôtre; si cela se peut faire, passez devant pour ouvrir les portes, & pour relever les tapisseries, s'il y en a: Et si c'est un homme, qui ait de mauvaises jambes, & qui marche avec peine, donnez lui la main pour l'aider à marcher; car cela est de la civilité.

33.

Si en presence de ce Seigneur, il en arrivoit un autre, qui fût votre superieur, mais inferieur à celui-là, ne le quittez pas dans le tems, que vous lui faites la cour, pour aller au nouveau venu; mais faites simplement à ce dernier quelque signe de civilité muette: mais si ce dernier venu étoit superieur à celui, à qui vous rendez visite, comme celui ci se rangera vrai-semblablement à son devoir, vous vous y rangerez de même, & vous quitterez le premier, pour honorer le dernier.

34.

Si le Seigneur, à qui vous faites votre cour, parloit à une autre personne, ne profitez pas de ce tems là, pour faire conversation à part avec quelqu'un qui seroit près de vous; car cette familiarité n'est pas de la bienséance, & c'est mal faire sa cour.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Bienſéance, qui ſe doit obſerver de Superieur à Inférieur, & entre perſonnes égales.

1.

OUtre ce que nous en avons déja remarqué dans les chapitres précédens, on pourroit dire ici quelque choſe de plus précis de la Bienſéance qu'un Superieur doit garder à l'égard des inférieurs; mais nous ne voulons pas préſcrire des loix à ceux qui les font, & nous nous contenterons de repreſenter aux jeunes Seigneurs les raiſons, qui doivent les porter à obſerver cette bienſéance.

2.

Cette bienſéance ne conſiſte dans les perſonnes de qualité qu'à être civils envers leurs inférieurs, qu'à les obliger d'une maniére gracieuſe dans les occaſions, qui s'en preſentent, qu'à leur témoigner de l'eſtime lorsqu'ils s'acquitent bien de leur devoir, qu'à être un peu familiers & careſſans avec eux, dans la conſideration, que cette familiarité eſt à leur égard tout ce qu'il y peut avoir de plus obligeant. Un grand Seigneur, qui obſerve ces bienſéances à l'égard de ſes inférieurs, paſſera toujours pour fort honnête & fort civil, & gagnera par-là leur affection.

3.

Si ces égards, qu'on voudroit leur inſpirer envers leurs inférieurs étoient d'une nature à pouvoir les incommoder, encore pourroit-on excuſer le peu d'attention qu'ils auroient pour eux; mais cela leur coûte ſi peu, & ils peuvent être civils à ſi bon marché, qu'il eſt étonnant, qu'ils puiſſent s'y refuſer.

4.

Il y en a cependant, & le nombre n'en eſt pas petit, qui ont ſi peu d'égard pour eux, qu'on diroit, qu'ils ſont dans la perſuaſion, que Dieu les a pêtri d'un autre limon que le reſte des hommes, & qu'ils ignorent, que leurs inferieurs ont été créés à l'image de Dieu, & qu'ils ont été rachetés par le ſang de Jesus-Christ, tout auſſi bien qu'eux; conſiderations qui devroient les porter à avoir pour leurs inférieurs plus de menagement.

5.

Que ſi toutes ces raiſons ne les touchent point, ils devroient du moins pour leur propre interêt être bons à leurs domeſtiques, & civils & honnêtes à l'égard de ceux, qui ne ſont point dans leur dépendance; car c'eſt par-là qu'ils gagnent les cœurs, & qu'ils peuvent ſe faire aimer d'un chacun.

6.

En effet, pour peu qu'un grand Seigneur témoigne à ſes inférieurs de la bonté & de la civilité, il eſt aimé & conſideré d'un chacun, tout le monde ſe fait un plaiſir de l'honorer & de le ſervir; au lieu qu'un

qu'un grand Seigneur, qui n'a point de civilité, eſt un monſtre, que tout le monde fuit, & auquel on ne rend honneur que par maniére d'acquit, & pour ſatisfaire à l'uſage.

7.

L'honnêteté eſt partout aimable; mais la preuve la plus ſenſible d'une bonne éducation eſt la conduite que l'on tient envers ſes égaux; & c'eſt à cet égard que le ſeul naturel rend un homme civil.

8.

Pour être civil envers ſes égaux, avec lesquels on eſt accoutumé de vivre, il ne s'agit pas d'obſerver les mêmes déferences & les mêmes circonſpections, qu'avec des perſonnes ſuperieures, devant lesquelles il faut témoigner ſa ſoûmiſſion par des obſervations étudiées.

De ſemblables déferences géneroient trop l'amitié entre des perſonnes égales, qui doit être le lien le plus fort de leur ſocieté.

9.

Quand vous êtes avec vos égaux, vous pouvez abreger ce que l'on appelle cérémonie, & faire ſuccéder la familiarité aux formalités exterieures.

10.

Cette familiarité, qui doit faire l'agrément de la converſation entre des perſonnes d'égale condition, ne conſiſte pas à ne ſe cacher de rien, non pas

même de ce qui eſt déshonnête; car c'eſt la familiarité, dont uſent les perſonnes, qui ont perdu tout ſentiment pour l'honneur, & que vous devez par conſéquent ſoigneuſement éviter.

C'eſt une pernicieuſe erreur que de croire, que l'amitié ouvre la porte à une licence effrénée; car la nature n'a établi parmi nous les loix de l'amitié que pour encourager la vertu, & non pas pour autoriſer le vice.

11.

Ayez donc ſoin, lorſque vous converſerez avec vos égaux, de ne jamais rien dire, ni rien faire, qui ne porte le caractere d'un eſprit bien fait, & qui ſent ſon bien, quand même vous en auriez la liberté.

12.

Il y a une autre eſpece de familiarité, que vous devez également éviter; c'eſt celle qui ſert de prétexte à de certaines gens d'un caractere incivil & groſſier pour prendre partout impunément leurs commodités, en abuſant de la bonté & de l'honnêteté des autres. Cette eſpece de familiarité eſt une liberté choquante, & tout à fait indigne d'une ame bien née.

13.

La familiarité, dont doivent uſer les égaux entre honnêtes gens eſt le vrai ſymbole de l'amitié; ce qui fait voir, qu'ils doivent abſolument regler leur conduite à leur égard ſur un principe d'amitié, & obſerver entr'eux l'égalité.

14. Il

14.

Il s'enſuit de-là, que pour bien vivre avec vos égaux, vous devez éviter en toutes choſes de vous choquer & de vous fâcher les uns les autres; vous devez chercher toutes les occaſions de vous plaire reciproquement; vous devez même vous porter de l'honneur les uns aux autres; non un honneur de ceremonie, mais d'amitié, fondé ſur une veritable eſtime, comme font entr'eux les véritables amis.

Car comme pour vivre dans la bienſéance avec les perſonnes ſuperieures, l'unique regle eſt de les conſiderer partout plus que ſoi-même; l'unique regle auſſi pour vivre dans la bienſéance avec des perſonnes égales, eſt de les conſiderer partout comme ſoi-même.

15.

Gardez-vous donc bien en vivant avec vos égaux de vouloir vous faire conſiderer par deſſus les autres: de vous faire attendre: de regler tout le monde à vos heures: de faire dépendre de votre goût celui des autres: de vous attribuer les meilleures choſes: de vous ériger en maitre & en controlleur; car c'eſt une incivilité trés-incommode à une compagnie de perſonnes égales.

16.

Cette eſpece de familiarité vous diſpenſe des actions de ceremonies & des paroles, qui marquent la ſoûmiſſion & la déference, & c'eſt ce qui rend la converſation entre égaux plus libre & plus gaye, que celle entre perſonnes, où il y a de l'inégalité: mais comme ces converſations, toutes gayes qu'el-

qu'elles ſoient, doivent être honnêtes, il eſt bon d'obſerver ici quelques regles d'honnêteté.

17.

Comme on cherche toujours à égayer la converſation, il n'y a rien, qui d'ordinaire ait plus de part dans la converſation des perſonnes égales, que la raillerie, qui n'eſt autre choſe qu'un diſcours enjoué & ſpirituel, qui exprime quelque choſe d'agréable, ſans offenſer perſonne, & ſans bleſſer l'honnêteté.

On voit clairement par cette définition, que par cette raillerie, qui doit faire l'agrément de la converſation, nous n'entendons pas celle, dont la plûpart du monde ſe ſert pour exprimer la dériſion ſubtile & ingenieuſe de quelque vice, ou de quelque défaut, en quelque ſujet qu'ils ſe rencontrent, ſoit en s'en moquant ouvertement, ſoit en les contrefaiſant par geſtes. C'eſt le fait de certains effrontés, qui font un métier de faire rire les gens à quelque prix que ce ſoit, ſans avoir aucun égard ni au tems, ni au lieu, ni aux perſonnes. Il n'y a pas beaucoup de difference entre railler de cette maniére & dire des injures; & cette eſpece de raillerie eſt tout-à fait indigne des perſonnes bien élevées, d'autant qu'elle bleſſe l'honnêteté, & choque le prochain. Celle dont il s'agit ici eſt une raillerie toute innocente, qui peut entrer dans la converſation des honnêtes gens; mais ce n'eſt pas le fait d'un chacun; car non ſeulement il faut avoir du feu pour imaginer heureuſement ce que l'on appelle *les bons mots*; mais il faut avoir l'eſprit juſte & net, pour leur donner un tour juſte. Encore avec tout cela y a-t-il bien des meſures à garder; car il y a des gens, qui ont l'eſprit tellement de travers, qu'ils donnent toujours un ſens oblique à ce que l'on peut dire de plus droit. Ce

Ce ſont gens aſſurément très-incommodes; mais comme le monde en eſt preſque rempli, & qu'il faut vivre dans le monde, il vaut mieux s'accommoder à cette foibleſſe, que d'imiter l'inconſideration de ceux, qui aiment mieux perdre un ami qu'un bon mot, quoique le ſens commun ſeul nous apprenne aſſez, que tous les bons mots enſemble ne valent pas un ami. Voici donc les regles qu'il faut ſe propoſer, pour n'offenſer perſonne.

18.

Abſtenez-vous en général de toute raillerie perſonnelle, ſoit qu'elle attaque des perſonnes encore vivantes, ou des perſonnes mortes ſi récemment, qu'elles vivent encore dans ceux qui les repreſentent.

C'eſt une choſe que l'on ne fait gueres impunément; & il en arrive ſouvent de très-grands inconveniens, auxquels on ſouhaiteroit de ne pas avoir donné lieu.

19.

Dans la perſonne, diſtinguez toujours les défauts volontaires de ceux qui ſont involontaires.

C'eſt une préſomption, qui marque un grand défaut de bon ſens, que de ſe glorifier de ce que l'on eſt bienfait, puiſqu'on n'y a rien contribué, & c'eſt une très-méchante raillerie, que de ſe moquer d'une perſonne, par exemple, à cauſe qu'elle ſera borgne, boiteuſe, ſourde ou boſſue, ou qu'elle aura quelque défaut naturel.

20. Di-

20.

Diſtinguez auſſi dans la perſonne l'extérieur d'avec l'intérieur, car l'extérieur n'eſt pas ſi ſenſible que l'interieur, & faire de celui-ci l'objet de ſa raillerie, c'eſt choquer ſenſiblement le prochain.

Un homme, par exemple, ne ſe fâchera pas qu'on diſe de lui, qu'il n'a pas grande mine; mais il ſe fâcheroit bien fort, ſi on diſoit, qu'il n'a point d'eſprit. Une femme ne ſera pas mortifiée, ſi on dit qu'elle eſt paſſablement bienfaite; mais on l'outrageroit, ſi on diſoit, qu'elle eſt extravagante.

21.

Dans l'intérieur même, diſtinguez ce qui fait le mérite réellement d'avec ce que l'imagination ou la foibleſſe des hommes a ſubſtitué à la place du mérite, & rendu le plus ſenſible, comme ce que l'on appelle *point d'honneur* devant le monde.

Un homme, par exemple, ne ſe fâchera pas tant, ſi on dit, qu'il n'a point de vertu, que ſi on diſoit, qu'il n'a point de cœur; & une femme ne s'offenſera pas tant, que l'on diſe qu'elle n'a point de pieté, que ſi on diſoit, qu'elle eſt libertine.

22.

Dans la perſonne, diſtinguez auſſi les actions; car celles qui partent de principes délicats, touchent bien plus ſenſiblement que les autres.

Vous

Vous aurez, par exemple, devant vous un homme d'épée, qui aura lâché le pied dans une occasion; si vous le raillez sur sa fuite, cela l'offensera bien plus que si vous le raillez sur ce qu'il aura fait un mauvais compliment. De même, si vous raillez une Dame sur son ajustement, disant qu'elle s'est ajustée & fardée pour un mauvais dessein, cela l'offensera bien plus, que si vous dites, qu'elle s'est ajustée & fardée pour quêter dans une Eglise. La raison de tout cela est, que le monde est ainsi fait, parcequ'il fait servir ses actions de regle à la vertu, au lieu que la vertu devroit être la regle de ses actions; & parce qu'il se figure, qu'il y a du mépris où il n'y en a pas, & qu'il se fait un mérite de ce qui ne l'est qu'en imagination. C'est l'aveuglement de la nature corrompue; & puisqu'on est obligé de vivre au milieu de toutes ces foiblesses, que l'on ne peut pas corriger, il faut y conformer sa conduite, & éviter d'offenser personne, dans les choses, où l'on a établi ce prétendu mépris: Et c'est se conformer à la regle capitale, que nous avons marquée, qui est de considerer nos égaux comme nous-mêmes. Car, si selon le monde, il n'y a rien de si sensible que le mépris, & encore le mépris qui vient de personnes, qui n'ont aucune autorité sur nous; il est certain, que comme nous ne serions pas bien-aises, que l'on nous méprisât nous mêmes, nous serions non seulement malhonnêtes, mais injustes de mépriser les autres. On voit donc combien la raillerie doit être touchée délicatement, pour être dans les regles de l'honnêteté, & combien peu de matiére il reste pour railler, si l'on veut éviter les pas dangereux, que nous avons marqués. En effet, il ne reste d'autre étoffe pour railler, que les choses, c'est à dire, ce qui est hors de l'homme, ou qui ne vient point de l'homme: & il y a même encore en cela un temperament à garder, qui nous oblige à donner encore les regles suivantes.

23.

En premier lieu, ne raillez jamais des chofes, pour lesquelles nous devons naturellement avoir du refpêt, comme pour celles de la Religion, quelque délicate que foit la raillerie; car c'eft la marque d'un libertin, & d'un homme qui n'a point de religion.

24.

En fecond lieu, n'exercez jamais votre raillerie fur les chofes, pour lesquelles on doit avoir naturellement de la pudeur, quelque couverte que foit la raillerie; car cela eft entiérement contre l'honnêteté.

25.

En troifiéme lieu, gardez vous bien de railler fur les disgraces & les infortunes de qui que ce foit; car une ame bien née ne doit jamais infulter au malheur d'autrui; C'eft une lâcheté, felon le monde, & un peché contre la charité, felon Dieu. Il n'y a rien de fi impertinent & en même tems de moins chrétien. C'eft pourquoi il faut très-foigneufement s'abftenir de toutes fortes de railleries qui bleffent la Religion, l'honnêteté & la charité, & qui par confequent marquent un grand déréglement d'efprit.

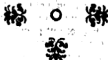
En obfervant ces regles, on peut pour le refte, en toute liberté, mais fans fortir des regles de la modeftie, qui doit toujours accompagner toutes nos paroles & toutes nos actions, on peut, dis-je, en toute confiance donner carriére à fon imagination, fi l'on a cet admirable & rare talent de rire de bien des chofes. Car bien loin que l'on s'offenfe de voir que l'on s'égaye fpirituellement fur des fujets, où perfonne n'a aucun

cun interêt, chacun en eſt charmé, parceque cette gayeté innocente, étant la marque d'un bel eſprit & d'un bon naturel, elle fait aimer les perſonnes qui excellent, & rend leur converſation très-agréable.

Voilà les regles, que l'on doit obſerver pour railler à propos, & d'une maniére qui n'offenſe perſonne; mais comme il ne dépend pas de nous, de nous garantir de la raillerie des autres, quand ils trouvent bon de ſe divertir à nos dépens, il ne feroit pas hors de propos de voir ici; *juſqu'à quel point l'on doit entendre raillerie.*

26.

Il y a de certaines rencontres, où il faut avoir de la complaiſance & entendre raillerie, à moins de vouloir paſſer pour bizarre & pour ridicule. Ce n'eſt pas ſavoir vivre, ni même entendre ſes intérêts, que de s'offenſer pour des choſes, que l'on dit légerement & ſans intention d'offenſer perſonne. Si la plaiſanterie eſt innocente, c'eſt être brutal que d'y répondre par des paroles offenſantes. La plus ſûre vengeance eſt une repartie prompte & délicate, qui punit le plaiſant, & le défait avec ſes propres armes. Mais ſi la plaiſanterie eſt outrée, vous pouvez prendre un air ſérieux, qui faſſe ſentir qu'elle ne vous eſt pas agréable, & que vous avez droit de vous en offenſer.



CHAPITRE VIII.

De ce qu'il faut obſerver à table.

I.

S'Il arrive qu'une perſonne de qualité vous retienne à manger, ne demandez point à laver, ſi on ne vous preſente le baſſin, & ne lavez point avec elle, ſans un commandement exprès, car c'eſt une incivilité

Ce n'eſt plus la coutume chez les perſonnes de qualité de preſenter à laver, & ceux, qui croient en avoir beſoin, doivent ſortir & ſe laver hors de l'appartement.

2.

Tenez-vous découvert & debout, quand on dit la priére avant le repas; priez Dieu vous-mêmes avec attention, comme il eſt de la bienſéance & du reſpêt que vous devez à Dieu.

Il y a bien des gens, qui pendant qu'on dit la priére avant le repas, ne penſent à rien moins qu'à prier Dieu, qui devorent déja des yeux les viandes, qui ſont ſur la table, & ont pour ainſi dire l'eſprit au plat: il y en a même, qui croiroient faire une baſſeſſe que de joindre les mains pour marquer leur dévotion, & qui ne ſachant quelle contenance tenir, les laiſſent pendre juſqu'aux genoux, les mettent dans leurs poches, ou les tiennent dans le ſein. Ce ſont tout autant

tant de mauvaiſes habitudes, qu'un jeune homme doit ſoigneuſement éviter, s'il ne veut pas bleſſer la bienſéance.

3.

La prière étant dite, attendez que l'on vous place, ou ſi on vous en laiſſe le choix, placez-vous au bas bout ſelon le précepte de l'Evangile ; en vous plaçant ayez la tête nue.

La plûpart de ceux, qui ont traité de la civilité, diſent: qu'il ne faut point quitter ſon épée à la table des Grands, parcequ'il eſt de la bienſéance de la garder. Sur-tout en de certains tems, où l'état, dont on fait profeſſion, le demande abſolument, ou qu'il ne ſoit de l'étiquette dans de certaines cérémonies de la garder ou de la quitter.

4.

Etant aſſis à table, tenez vous le corps droit ſur votre ſiége, ſans vous appuyer, ni vous étendre d'une manière lâche & négligente; ne mettez jamais les bras, ni les mains deſſus, & ne pouſſez point du coude ceux qui ſont proches; ne vous gratez point; ne remuez pas les pieds; & ne tournez pas la tête de coté & d'autre ſans neceſſité.

5.

Il n'y a rien de plus déſagréable & de plus dégoutant, que de touſſer, de cracher & de ſe moucher à table. Si vous ne pouvez vous en abſtenir, vous devez mettre la ſerviette devant le viſage, ſurtout, quand vous vous mouchez, & faire le moins

de bruit, que vous pourrez, durant le repas, & en ſortant de table.

6.

Ne dépliez point la ſerviette, & ne mettez point la main aux plats avant que celui qui eſt le plus conſiderable ait commencé, car c'eſt une faute notable contre la civilité.

Il peut arriver que l'on vous ordonne de ſervir les autres, & alors il vous eſt bien permis de mettre le premier la main au plat pour les ſervir, après quoi vous pouvez vous ſervir vous-même.

7.

Ne témoignez par aucun geſte, que vous avez faim, & ne regardez pas les viandes avec une eſpece d'avidité, comme ſi vous deviez tout dévorer.

C'eſt la marque d'un homme gourmand & mal-appris de tourner curieuſement les yeux de côté & d'autre, ou de les tenir arrêtés ſur les perſonnes, ou ſur les viandes qui ſont devant elles.

8.

Si on vous ordonne de ſervir, préſentez toujours les meilleurs morceaux aux autres, & gardez le moindre, obſervant de ne rien toucher que de la fourchette: mais ne vous ingerez pas de couper les viandes, & de les ſervir aux autres, ſi vous n'avez point d'autorité dans la maiſon, ou ſi le Maitre ne vous en prie, ou ſi ce n'eſt entre perſonnes fort familiéres.

Si

Si vous ſervez, & que quelque perſonne qualifiée vous demande de quelque choſe qui ſoit devant vous il faut que vous ſachiez couper les viandes proprement & avec methode, & en connoitre les meilleurs morceaux, afin de les pouvoir ſervir avec bienſéance. Mais il eſt bon d'obſerver, que c'eſt une incivilité de s'ingerer de couper & de ſervir à la table d'une perſonne ſuperieure, quelque habile que l'on ſoit, ſi elle ne le commande; & ſi on ne le ſait pas, on fait bien de s'en excuſer, & de s'en remettre à un autre, puisqu'il n'y a point de honte à ne pas ſavoir couper. Car c'eſt au Maitre ou à la Maitreſſe de la maiſon de couper & de ſervir, ou à ceux de la table, qu'ils prient, ou auxquels ils commandent de le faire, qui après avoir coupé font paſſer le plat devant le Maitre ou la Maitreſſe, afin qu'ils le diſtribuent à leur volonté.

9.

Si vous traitez, ne preſſez perſonne de manger & de boire, que civilement & de loin à loin, & n'ayez pas toujours l'œil ſur les conviés, de peur qu'ils ne croient qu'on les obſerve; car la table eſt un lieu, où il faut donner une entiére liberté: animez-les plutôt par le bon viſage, & par une certaine gayeté, qui les perſuade que c'eſt de bon cœur que vous les traitez.

10.

Qui que ce ſoit qui diſtribue les viandes coupées, ne tendez pas précipitamment votre aſſiette pour être ſervi des premiers, mais attendez que celui qui ſert vous en preſente à votre tour.

Si celui qui sert passoit quelqu'un qui fût plus qualifié que vous, vous devez vous excuser de prendre ce qu'il vous presente, ou enfin le prendre, s'il le faut, mais le presenter incontinent vous même aux personnes que vous voulez honorer, à moins que ce ne fût le Maitre ou la Maitresse de la maison, qui vous presentât elle.même la viande, auquel cas il faut garder ce qu'ils vous donnent Au reste, vous devez accepter tout ce que l'on vous donne, & le prendre avec respêt, quand c'est une personne superieure qui vous l'offre.

II.

Ne demandez jamais vous-même de quelque chose qui est sur la table, particuliérement, si c'est quelque friandise; car cela est incivil. C'est en effet le propre d'un homme friand & fort sujet à sa bouche, de témoigner une inclination particuliére pour les mets delicats; soit par action, choisissant curieusement les meilleurs, ou étendant la main aux plats qui sont éloignés; soit par paroles, s'entretenant sur ce sujet sans necessité, ou se montrant difficile à contenter au fait du boire & du manger.

C'est aussi une foiblesse très mal-séante, de dire ses appetits & ses dégoûts particuliers, comme, par exemple, de dire tout haut; *Je ne mange point de ceci, je ne saurois sentir cela, je ne mange jamais de rôti, je ne mange jamais de lapin, je ne saurois rien manger, où il y entre du poivre, de la muscade, de l'oignon, de la canelle, cela me fait soulever le cœur &c.* Comme ce ne sont que des aversions imaginaires, que l'on pouvoit corriger facilement dans sa jeunesse, & que l'on peut encore vaincre tous les jours, si on veut souffrir un peu la faim, & n'aimer pas tant sa personne & ses appetits, il ne faut jamais que de telles

les repugnances soient connues. Ainsi il faut prendre civilement tout ce que l'on vous presente ; & si le dégout en est naturellement invincible, comme il s'en rencontre en effet, il faut, sans faire semblant de rien, laisser le morceau sur l'assiette, & manger d'autre chose ; & quand on n'y prend pas garde, se faire desservir ce que l'on a aversion de manger.

12.

Si chacun prend au plat, gardez-vous bien d'y mettre la main, que les plus qualifiées ne l'y ayent mise les premiers, ni de prendre ailleurs qu'à l'endroit du plat qui est vis à vis de vous ; moins encore devez-vous prendre les meilleurs morceaux, quand même vous seriez le dernier à prendre, ni étendre le bras par dessus le plat que vous avez devant vous, pour atteindre à quelque autre.

Il faut prendre en une fois ce que l'on a à prendre, c'est une incivilité de mettre deux fois la main au plat, & plus encore de l'y mettre pour prendre morceau à morceau.

13.

Essuyez toujours votre cuilliére, quand après vous en être servi vous voulez prendre quelque chose dans un autre plat, y ayant des gens si délicats, qu'ils ne voudroient pas manger de potage, où vous l'auriez mise, après l'avoir portée à la bouche.

Quand on est à table de gens propres, il ne suffit pas d'essuyer sa cuilliére ; il ne faut plus s'en servir, mais en demander une autre.

 14. Quel-

14.

Quelque faim que vous ayez, ne mangez pas vite, ni goulument, mais posément, de peur de vous engouer; ne mettez pas un morceau à la bouche avant que d'avoir avalé l'autre, & n'en prenez point de si gros qu'il la rempliffe avec indécence.

15.

Ne panchez pas le corps fur les viandes, mais baiffez vous feulement tant foit peu, lorsque vous portez les chofes liquides à la bouche, & vous relevez auffitôt, prenant garde de rien répandre fur vous, ni fur la nappe.

16.

Joignez les levres en mangeant pour ne pas lapper comme les bêtes, & ne faites point de bruit en vous fervant; car c'eft un cliquetis d'armes, qui découvre comme par un fignal votre gourmandife à ceux, qui fans cela n'y prendroient peut être pas garde. Ne faites point non plus de bruit en machant les viandes, & ne caffez point les os, ni les noyaux, avec les dents.

17.

Ne mangez pas le potage au plat, mais mettez-en proprement fur votre affiette; & s'il eft trop chaud, fouvenez-vous qu'il eft indécent de fouffler à chaque cuillérée, & attendez qu'il foit refroidi.

Que fi par malheur vous vous brûlez, fouffrez-le patiemment fi vous pouvez, & fans le faire paroitre; mais fi vous ne pouvez pas le fupporter, prenez prom-

promptement votre aſſiétte d'une main, & la portant contre la bouche, couvrez vous de l'autre main & remettez ſur l'aſſiette ce que vous avez dans la bouche, que vous donnerez d'abord par derriére à un laquai : car la civilité veut bien que l'on ait de la politeſſe, mais elle ne prétend pas que l'on ſoit homicide de ſoi-même.

18.

Ne mordez pas dans votre pain, mais coupez-en ce que vous voulez porter à la bouche, & gardez-vous bien de retenir le couteau à la main.

La bienſéance demande auſſi qu'on porte la viande à la bouche d'une ſeule main, & pour l'ordinaire de la droite, avec la fourchette; mais ce ſeroit choſe indécente & incivile d'y porter auſſi le couteau.

19.

Ne ſucez point les os pour en tirer la moelle, & ne les portez point à la bouche pour en ronger la chair, mais coupez-en la viande ſur votre aſſiette, & portez-la enſuite à la bouche avec la fourchette.

Je dis avec la fourchette; car il eſt très-indécent de toucher à quelque choſe de gras, à quelque ſauce, à quelque ſyrop &c, avec les doigts; outre que cela vous oblige à deux ou trois autres indécences; l'une d'eſſuyer fréquemment vos mains à votre ſerviette, & de la ſalir comme un torchon de cuiſine; l'autre de les eſſuyer à votre pain, ce qui eſt encore très mal propre, & la troiſiéme de vous lécher les doigts, ce qui eſt le comble de l'impropreté.

F 5 20. Gar-

20.

Gardez-vous bien de tremper votre pain ou votre viande dans le plat, ou de tremper vos morceaux dans la saliére à mesure que vous les mangez; mais prenez du sel avec la pointe du couteau, & de la sauce avec une cuilliére. Ne mêlez point plusieurs mets ensemble, & ne presentez pas aux autres ce que vous avez gouté.

21.

Tenez pour régle generale, que tout ce qui aura été une fois sur l'assiette ne doit point être remis au plat; qu'il n'y a rien de plus mal appris, que de lécher ses doigts, son couteau, sa cuilliére ou sa fourchette, ni rien de plus vilain, que de nettoyer & essuyer avec les doigts son assiette & le fond de quelque plat; qu'enfin quand on a ses doigts gras, ou son couteau, ou sa fourchette, il faut les essuyer à sa serviette, & jamais à la nappe, ni à son pain.

22.

Mettez sur le bord de l'assiette les os, les arêtes de poisson & les écorces de fruits, comme aussi les noyaux, qu'il faut auparavant recevoir de la bouche avec la main.

23.

S'il arrive par quelque accident extraordinaire, que vous ayez quelque chose dans la bouche, que vous soyez obligé de rejetter, il seroit fort incivil de le laisser tomber du haut en bas sur son assiette; il faut

faut donc le prendre dans la main, le remettre doucement ſur ſon aſſiette, & la donner auſſitôt pour la faire emporter, obſervant de ne jamais rien jetter à terre, à moins que ce ne ſoit quelque choſe de liquide ; encore eſt-ce mieux fait de le mettre ſur l'aſſiette.

24.

Ne verſez jamais le bouillon, la ſauce ou le ſirop des plats ou des aſſiettes dans la cuilliére pour en tirer juſqu'à la derniére goute, car cela eſt fort contraire à la bienſéance, mais de les eſſuyer avec du pain eſt la marque d'une grande avidité à manger ; il faut donc ordinairement y laiſſer quelque choſe de reſte.

25.

Ne mettez point du beurre ſur votre pain entier, ni ſur la moitié, mais ſur des morceaux médiocres : N'appuyez point votre pain ſur l'aſſiette ou ſur la nappe pour le couper, car cela eſt de mauvaiſe grace ; & ne mangez pas la croute ſéparément, d'avec la mie, car cela n'eſt pas convenable à un homme bien élevé.

26.

Pendant le repas, ne critiquez pas ſur les viandes, ni ſur les ſauces, & ne parlez pas ſans ceſſe de mangeailles, car c'eſt la marque évidente d'une ame ſenſuelle, & d'une éducation baſſe.

27.

Tandis que vous êtes à table, ne faites pas la petite bouche, mais mangez honnêtement & ſelon votre beſoin ; & pour ne pas paroitre inſatiable, ceſſez

fez le premier de manger, à moins que la personne qualifiée, qui par honnêteté ne doit point faire desservir, que chacun n'ait achevé de manger, ne vous convie de continuer; encore ne faut-il jamais prendre plus d'alimens, qu'on ne peut en supporter.

28.

Comme il ne faut point manger à la dérobée, aussi ne faut-il point boire en cachette; mais il faut en bûvant observer soigneusement les regles, qui suivent.

29.

Ne demandez point à boire le premier, & avant que les personnes les plus qualifiées ayent bû, car c'est une grande incivilité. Ne demandez pas non plus à boire tout haut, car c'est manquer au respêt, & il faut en demander tout bas, ou bien faire signe.

30.

Quand on vous presente à boire, recevez le toujours du côté du moins digne, si vous êtes entre deux personnes inégales en dignité.

31.

Ne bûvez jamais à la santé d'une personne de condition en vous adressant à elle-même, car c'est être fort grossier.

Que si quelqu'un commence sa santé par galanterie il est du devoir de la boire; mais il faut que cela se fasse sans appeller la personne qualifiée à témoin, ce qui se peut faire de la sorte: *c'est*, *Monsieur*, parlant

lant à celui à qui on la porte, *à la santé de Monseigneur*, & non pas, *Monseigneur, c'est à votre santé, & je la porte à Monsieur.*

32.

Avant que de boire & après avoir bû, il faut toujours s'essuyer la bouche, & il ne faut pas trop laisser remplir son verre, de peur d'en répandre en le portant à la bouche.

33.

Ne goûtez point le vin, & ne bûvez point votre verre à deux ou trois reprises, car cela tient trop du familier; mais bûvez le d'une haleine & posément, regardant dedans, pendant que vous bûvez, & observant de ne pas boire, quand vous avez la bouche pleine.

Je dis posément, de peur de s'engouer, ce qui feroit un accident fort mal-féant & fort importun à la table d'une personne de condition, outre que de boire tout d'un coup, comme si on entonnoit, c'est une action de goinfre, laquelle n'est pas de l'honnêteté. Il faut aussi prendre garde en bûvant de ne pas faire du bruit avec le gosier pour marquer toutes les gorgées que l'on avale, ensorte qu'un autre les pourroit compter. Il est plus civil de boire tout ce qu'il y a dans son verre, que d'en laisser, particuliérement quand l'usage ne vous permet pas de le garder devant vous.

34.

Ne vous faites jamais donner à boire par devant la personne honorée, mais prenez le verre d'un autre côté, & ne soyez pas si incivil que de presenter un verre

verre de vin à une perſonne, ſi vous en avez déja goûté.

35.

Si une perſonne de qualité vous porte la ſanté de quelqu'un, ou ſi elle boit à la votre, tenez-vous découvert, vous inclinant un peu ſur la table jusqu'à ce qu'elle ait bû; mais gardez-vous bien de lui faire raiſon, ſi elle ne l'ordonne préciſément.

Ceci ne doit s'entendre que des perſonnes de la plus haute qualité; car pour celles qui ne ſont pas ſi éminentes, & entre leſquelles & l'inférieur il y a peu ou point de difference, il ne faut pas violer la maxime de la table, qui eſt de ne ſe point découvrir, l'uſage l'ayant tellement établi, que l'on paſſeroit pour un nouveau venu dans le monde d'en uſer autrement.

36.

Dans les lieux où l'on a coûtume de s'entretenir durant le repas, évitez ſoigneuſement de parler jamais ayant la bouche pleine, & faites une particuliére attention à parler peu, & fort diſcrétement; mais ſur-tout prenez garde de faire paroitre aucun mouvement de colere contre perſonne, même contre vos domeſtiques, en preſence des conviés.

37.

Si la perſonne de qualité, qui vous a retenu à manger, vous adreſſe la parole, il faut vous découvrir pour lui répondre; vous obſerverez la même civilité toutes les fois qu'elle vous parlera, jusqu'à ce qu'elle vous l'ait défendu, après quoi vous pourrez demeurer couvert, de peur de la fatiguer par trop de cérémonie.

S'il

S'il arrivoit, que vous duſſiez répondre à la perſonne qualifiée, & que dans ce moment elle portât le verre à la bouche, vous devez vous taire, & attendre qu'elle ait bû, pour continuer votre diſcours.

38.

Il eſt incivil de ſe nettoyer les dents devant le monde, & encore plus de ſe les nettoyer durant & après le repas avec un couteau ou avec une fourchette; car c'eſt une choſe tout à fait mal-honnête & dégoutante.

Il eſt auſſi de l'incivilité de ſe rincer la bouche après le repas devant des perſonnes, que nous devons reſpecter. Il n'y a que des gens groſſiers & très impolis, qui puiſſent s'oublier jusqu'à ſe rincer la bouche à table; & à rejetter enſuite l'eau ſur leur aſſiette: Ce ſeroit une impertinence de faire quelque choſe de ſemblable devant des perſonnes à qui on doit du reſpêt, & il eſt même mal-honnête d'en uſer ainſi entre égaux: quand on ſe veut donc laver la bouche, il faut aller au buffet, & faire en ſorte de n'être pas remarqué par les perſonnes qu'on fait profeſſion d'honorer.

39.

Si la perſonne qualifiée ſe tenoit encore à table à la fin du repas, & que vous fuſſiez le ſeul, avec qui elle fit converſation, particuliérement ſi vous n'êtes ni dépendant d'elle, ni ſon domeſtique, vous êtes obligé de demeurer à table pour lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'elle ſe leve.

40. Pour

40.

Pour conclufion du repas, il faut fe tenir découvert en fe levant de table, & dire graces, quand la perfonne qualifiée les dit, & puis lui faire une profonde reverence pour la remercier.

Il faut remarquer à cette occafion, que quand même plufieurs autres perfonnes fe feroient trouvées à ce repas, qui feroient au deffus de vous, il ne faudroit pas pour cela, que votre reverence fût generale, mais il faudroit l'addreffer uniquement à la perfonne, qui vous auroit fait l'honneur de vous inviter.

Obfervez auffi, que, quand il eft queftion ci-devant de mettre & d'ôter le chapeau à table, il doit être entendu de ces pays, où cette coutume eft en ufage. Car on ne fe fert pas par-tout de cette cérémonie.



CHA-

CHAPITRE IX.

De ce qu'il faut obſerver en voyage, en caroſſe, à cheval & à la chaſſe à l'égard d'une perſonne de qualité qu'on accompagne.

1.

Uppoſé qu'une perſonne, à laquelle vous devez du reſpêt, vous mene en voyage, il eſt de la bienſéance en général de vous accommoder à tout, de trouver tout bon, de ne vous plaindre jamais de rien, de ne faire jamais attendre après vous, d'être toujours alerte, vigoureux, officieux à tout.

Gardez-vous bien en ces ſortes d'occaſions, d'imiter ceux, qui n'ont jamais de bons chevaux, jamais de bonnes chambres, jamais de bons lits; qui commettent les domeſtiques les uns avec les autres, & même avec le Maitre; qui ne ſont jamais prêts; qui ne trouvent rien de bien, ni de bon, & qui ſont fachés de tout, & toujours de mauvaiſe humeur. Ce n'eſt certainement pas là le moyen de ſe faire rechercher dans d'autres occaſions.

2.

Lorſqu'on monte en caroſſe, laiſſez toujours monter la perſonne la plus qualifiée la premiére, & montez le dernier en prenant la moindre place.

Le fond & la droite du fond eſt la premiére place. La gauche du fond eſt la ſeconde. Le devant, vis-à-vis de la perſonne qualifiée, eſt la troiſiéme, & la joignante eſt la quatriéme. Les portiéres, s'il y en a, ſont les derniéres, & les places des portiéres, du côté du fond, ſont les principales.

3.

Dans le caroſſe tournez-vous toujours du coté de la perſonne qualifiée, & ne vous couvrez que le dernier, & même après un commandement exprès. En ſortant de caroſſe, il eſt de la civilité d'en ſortir le premier, afin de donner la main à la perſonne qualifiée, quand elle ſort, ſoit homme ou femme.

4.

Si on doit monter à cheval, vous laiſſerez auſſi monter la perſonne de qualité la premiére, & lui aiderez même à monter, ou tiendrez l'étrier. En marchant, il faut, de même qu'à pied, que vous lui donniez la droite, & que vous vous teniez même un peu ſur le derriére, vous réglant ſur le train qu'elle va: mais ſi alors vous étiez au deſſus du vent, & que vous jettaſſiez de la pouſſiére ſur elle, vous devez changer de place.

Il faut obſerver ici, que s'il ſe preſente une riviére, un gué ou un bourbier à paſſer, il eſt de l'ordre & de la raiſon de paſſer le premier; & s'il ſe rencontroit que vous fuſſiez derriére, & que vous duſſiez paſſer après la perſonne qualifiée, il faut vous éloigner d'elle, en ſorte que votre cheval ne lui jette ni eau, ni boue. Si elle galoppe, il faut prendre garde de ne pas aller plus vite qu'elle, & ne point faire parade de votre cheval, à moins qu'elle ne le commande.

5. Si

5.

Si vous êtes à la chasse avec une personne de qualité, gardez-vous bien de couper cette personne, & de vous laisser emporter par trop d'ardeur, mais laissez-la arriver la premiére à la prise & à la mort de la bête: & s'il faut mettre l'épée à la main, pour lui donner le dernier coup, laissez en l'honneur à la personne qualifiée.

6.

S'il arrivoit qu'à cause du mauvais logement vous dussiez coucher dans la chambre de la personne pour qui vous devez avoir du respét, la civilité veut que vous la laissiez déshabiller & coucher la premiére; ensuite de quoi vous vous déshabillerez à l'écart & contre le lit, où vous devez coucher, & vous coucherez sans bruit, demeurant tranquille & paisible durant la nuit.

Remarquez ici, que comme vous vous êtes couché le dernier, la civilité veut, que vous vous leviez le premier, afin que la personne qualifiée vous trouve le matin tout habillé, la bienséance ne souffrant pas, qu'une personne que vous devez respecter vous voye en deshabillé, ni aucune de vos hardes trainer ça & là, non plus que votre lit soit découvert ou la chambre en désordre.

7.

Ne commettez pas incivilité de vous regarder au miroir, & de vous peigner en presence d'une personne que vous considerez; gardez-vous bien aussi de vous servir des peignes, ou d'aucune des hardes,

 qui

qui ſont à elle : car cela ne convient en aucune maniére.

De là il eſt aiſé de conclure, qu'il n'eſt pas de l'honnêteté en arrivant dans une hôtellerie de ſe ſaiſir à grand' hâte de la premiére chambre, du premier lit &c. & qu'il faut en laiſſer le choix à la perſonne qualifiée.

8.

Il ne ſeroit pas honnête à une perſonne qualifiée, ſi dans un mauvais logement, & où l'on ſeroit à l'étroit, elle prenoit tout pour elle, ſans ſe mettre en peine, ſi les autres ont la moindre commodité ; & comme dans ces ſortes de cas les perſonnes qualifiées ont de juſtes égards pour ceux, qui ont l'honneur de les accompagner, il eſt auſſi bien juſte de leur donner en tout la préference,



CHA-

CHAPITRE X.

De ce qu'il faut obſerver aux Spectacles publics, au Bal, dans le Jeu, & à l'égard du Chant & des Inſtrumens de Muſique.

COmme il arrive ſouvent, que l'on eſt obligé d'accompagner des perſonnes de qualité aux ſpectacles publics, à la Comedie, à l'Opera, au Bal, & autres ceremonies, comme auſſi de faire avec elles quelques parties au jeu, ou de les divertir en chantant, ou en jouant des inſtrumens, il ne ſera pas hors d'œuvre de marquer ici les regles, que la bienſéance veut que l'on obſerve en ces differentes occaſions.

1.

Comme il eſt de la civilité de céder toujours aux perſonnes qualifiées la place d'honneur, vous devez toujours obſerver, qu'à la Comédie ou à l'Opera, ſi les loges ſont tout proches & joignant le théatre, les moindres places ſont les premiéres, & les meilleures ſont les plus reculées; & ſi les loges ſont éloignées, les premiéres places ſont les meilleures, & les plus reculées ſont les moindres.

2.

Si vous êtes proche d'une perſonne qualifiée à quelque action, ou à quelque ſpectacle, prenez garde de ne

de ne pas pecher contre la civilité en vous emportant d'admiration, & en faisant des exclamations à chaque bel endroit en présence de cette personne-là, & avant qu'elle en ait jugé, car c'est faire mal à propos le bel-esprit, & manquer en même tems de respect. Attendez donc que la personne qualifiée admire & loue, blâme ou censure, & puis vous applaudirez.

Si la personne qualifiée vous demande votre sentiment; alors vous pouvez le dire librement, mais sans exagérer.

3.

Si vous vous trouvez à une assemblée, ou en quelque bal, il faut avant toutes choses, que vous sachiez exactement les regles de la danse & de la civilité, qui se pratique selon le lieu, où l'on se rencontre; car elle n'est pas la même par-tout, & il n'y faut pas manquer en la moindre chose, à moins de vouloir s'exposer à quelque inconvenient.

4.

Si vous savez danser, vous ne devez pas vous y refuser, quand vous êtes pris pour cela, afin de ne pas faire le singulier; mais si vous n'avez en cet exercice qu'un talent fort médiocre, vous ne devez pas vous engager à des danses, que vous ne savez point du tout, ou fort peu.

5.

Si vous n'avez pas l'oreille juste, il ne faut point du tout vous commettre à danser, quand même vous sauriez bien les pas; car c'est un spectacle ridicule

de voir

de voir un homme hors de cadence, & on ne s'en prend qu'à lui ; parce que s'il n'avoit pû éviter de venir au bal, il pouvoit ſe diſpenſer de danſer, en faiſant une profonde réverence à la Dame qui l'avoit pris pour danſer, après l'avoir conduite au milieu de la ſale, & lui avoir auparavant fait entendre avec bien du reſpêt, le déplaiſir que l'on a de ne ſavoir pas danſer.

Cette démarche eſt abſolument néceſſaire, afin que la Dame ſoit perſuadée, que c'eſt le peu d'adreſſe, & non pas le mépris ou la pareſſe, qui cauſe ce refus.

6.

Si enfin on veut par autorité vous forcer à danſer, il ne faut pas le refuſer : il vaut bien mieux vous expoſer à une petite confuſion involontaire, pour vous rendre complaiſant, qu'au ſoupçon, que vous pourriez donner, de le vouloir éviter par vanité.

Vous pouvez alors prier la Dame de vouloir bien par compaſſion danſer quelque danſe, que vous ſachiez le mieux, & la danſer après franchement, & le moins mal que vous pourrez.

7.

Après avoir danſé, il eſt de votre devoir de ramener la Dame à ſa place, & d'en prendre une autre : obſervant quand vous êtes repris, de rendre la pareille à la Dame, qui vous étoit venue prendre la première, ſi c'eſt l'uſage du lieu, où l'on ſe rencontre.

8.

Evitez foigneufement dans un bal de prendre la place de ceux qui danfent; car il n'eft pas permis de le faire; Ne donnez point dans la ridicule contenance de fuivre de la tête ceux qui danfent ou de marquer la cadence, de quelque façon que ce foit.

9.

Si vous vous trouvez parmi des mafques, ne commettez pas l'incivilité d'en faire démafquer quelqu'un, s'il ne le veut, & de porter même la main fur le mafque; car cela pourroit vous attirer quelque mauvaife affaire, puisque fouvent fous le mafque il fe trouve des perfonnes, à qui non feulement vous devriez de la civilité, mais du refpêt; c'eft pourquoi on eft obligé de faire encore plus d'honnêteté à des mafques, qu'à d'autres gens.

10.

Si vous n'êtes pas d'humeur commode dans le jeu, abftenez-vous en tout à fait; car il en peut arriver mille inconvéniens.

Vouloir profcrire de la Societé toutes fortes de jeux, c'eft l'effet d'une morale outrée ou d'un fcrupule mal-fondé. Je ne dirai pas, qu'un jeu innocent & moderé foit le meilleur moyen de lier & d'entretenir le commerce; mais à quoi veut on que les perfonnes de qualité, qui n'ont point d'occupations reglées, paffent leur tems? Ne s'ennuyent-ils pas des converfations ferieufes? Oui, fans doute. Il leur faut donc quelque amufement. Il faut que le jeu

le jeu ſoit moderé pour amuſer agréablement, & il faut auſſi ſe moderer en jouant. Il ne faut pas non plus que le jeu tienne lieu d'emploi & qu'il occupe tout le loiſir. Ce ne doit être qu'un amuſement, comme nous venons de dire.

11.

S'il ſe rencontre qu'une perſonne de qualité vous oblige de jouer avec elle, ce qu'il ne faut pas entreprendre qu'après qu'elle vous l'a commandé, ne témoignez pas d'empreſſement dans le jeu, ni d'envie de gagner; car cela marque la petiteſſe de l'eſprit & de la condition.

12.

Ne vous négligez pas dans le jeu, & ne vous laiſſez pas perdre par complaiſance, quand ce ne ſeroit que pour éviter, que la perſonne de qualité ne croye, que vous ne contribuez pas à ſon divertiſſement avec aſſez de ſoin.

13.

S'il vient quelque coup favorable, ne vous abandonnez pas à de grands ris, à de grandes exclamations, à de grandes joies, parceque cela choque quelque fois la perſonne, avec qui on joue, & fait paroitre votre peu d'eſprit.

14.

Si c'eſt à un jeu d'exercice, comme à la paume, au mail, à la boule, au billard, prenez garde de ne point faire de poſtures du corps ridicules & groteſques.

15.

S'il arrive quelque différend, ne vous opiniatrez point; mais s'il faut soutenir un coup, faites-le tranquillement, sans élever le ton de la voix, en le prouvant évidemment & promptement.

16.

Prenez garde que rien ne vous engage à jurer, car c'est offenser Dieu, & pecher contre la modestie.

17.

Si vous gagnez l'enjeu, & que quelqu'un ait manqué d'y mettre, ne l'exigez jamais que de la maniére la plus honnête; & quand vous perdez, payez toujours avant qu'on le demande; car c'est la marque de la noblesse d'esprit.

18.

Si la personne, à qui vous devez du respêt, est en perte, & que vous gagniez, ne quittez pas le jeu, si elle ne le commande, & laissez lui le tems de se racquitter: mais si vous perdez, retirez-vous doucement du jeu; car il est toujours honnête de se conformer à ses forces, au lieu que c'est s'exposer à la risée & au mépris, que de faire par complaisance plus qu'on ne peut.

19.

Si cette personne est facheuse au jeu, particuliérement si c'est une Dame, ne relevez point ses paroles, & ne sortez point du respêt; mais prenez tout en bonne part, & jouez toujours votre jeu.

20. En-

20.

Enfin ſi de plus qualifiées que vous viennent pour jouer, il eſt de l'honnêteté de leur ceder la place, que vous occupez.

21.

Si vous avez de la voix, ou que vous ſachiez jouer de quelque inſtrument, n'affectez point de le faire connoitre; mais ſi cela eſt connu, & qu'une perſonne, pour laquelle vous avez de la déference, vous prie d'en faire voir quelque choſe, vous pouvez d'abord vous en excuſer honnêtement; mais ſi elle ne ſe paye pas de ces excuſes, il eſt d'une perſonne, qui ſait le monde, de ne pas héſiter à chanter, ou à jouer de cet inſtrument.

22.

Si vous vous y êtes engagé, ayez ſoin de finir promptement, pour éviter d'être ennuyeux, & pour laiſſer, comme on dit, la compagnie ſur la bonne bouche.



CHA-

CHAPITRE XI.

De ce qu'il faut obſerver en écrivant des Lettres.

LEs Lettres, que nous nous écrivons les uns aux autres, étant le diſcours des abſens, l'on y doit obſerver les mêmes précautions, que l'on obſerve pour la politeſſe de l'action & du diſcours; C'eſt pourquoi il faut ſe ſervir des mêmes expreſſions d'amitié, d'honnêteté & de reſpêt en écrivant, que nous pratiquons en parlant, pour être dans les régles de la bienſéance. Il faut remarquer ici avant toutes choſes, pour la Céremonie de l'écriture, d'inferieur à ſuperieur, qu'il eſt plus reſpectueux de ſe ſervir de grand papier que de petit, & que le papier, ſur lequel on écrit, doit être double, & non en ſimple demi-feuille, quand on n'écriroit à la premiére page que ſix lignes, à moins que ce ne fût ou un ſimple compliment en peu de paroles, ou un billet que l'on écrivit ſeulement pour faire reſſouvenir de quelque choſe, dont on auroit déja écrit; car alors on peut prendre de petit papier, pour éviter la façon, mais il faut que ce papier ſoit double, auſſi bien que le ſeroit une feuille.

I.

Lorsque vous écrivez à des perſonnes de condition, laiſſez entre leur qualité & le commencement de la lettre un eſpace proportionné à leur qualité.

Par

Par exemple, ſi étant de médiocre condition vous écrivez à un Evêque, ou à quelque Seigneur ou Dame de grande qualité, laiſſez en blanc la moitié de la page entre le mot de *Monſieur*, *Monſeigneur* ou *Madame* & la première ligne de la lettre: ce que vous obſerverez à proportion à l'égard des autres perſonnes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins élevées par deſſus vous. Que ſi vous êtes en doute touchant la qualité des perſonnes, à qui vous écrivez, il vaut mieux laiſſer plus d'eſpace que moins, parceque le défaut de reſpêt pourroit aiſément les choquer, mais rarement l'excès. Si vous écrivez à des perſonnes de mediocre qualité, qui méritent néanmoins quelque reſpêt, laiſſez en blanc deux ou trois lignes, mais un peu moins entre perſonnes égales & fort familiéres.

2.

Evitez tant que vous pourrez de commencer la prémiére ligne d'une lettre par le même mot, que vous avez mis au haut pour exprimer la qualité de la perſonne à qui vous écrivez.

Par exemple, après le mot de *Monſieur* ou de *Madame*, ne commencez pas la lettre par ces mots, *Monſieur N. ou Madame N. m'eſt venu voir &c.* Il faut auſſi prendre garde, que le prémier mot du corps de la lettre ne puiſſe pas faire de liaiſon avec celui de *Monſieur*, ou de *Monſeigneur* ou de *Madame*, qui eſt à la tête: comme, par exemple, ſi après le *Monſieur*, on venoit à commencer la lettre par ces mots, *votre laquai François m'eſt venu* &c. ou après le *Madame*, par ceux-ci, *votre femme de chambre Louiſon m'a dit* &c.

3. En

3.

En commençant vos lettres, évitez ces façons de parler, qui à la verité font usitées dans la langue latine, mais qui ne le font point dans la françoise.

Ne dites point, par exemple, *Je vous écris celle-ci*, ou *j'ai reçu celle que vous m'avez écrite*, ou *j'ai reçu la vôtre* &c. mais dites: *Je vous écris cette lettre*, ou simplement, *je vous écris*, *j'ai reçu votre lettre* &c. Et si vous écrivez à une personne, qui mérite tant soit peu de respêt, usez toujours de ces termes honorables: *J'ai reçu la lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire*, ou *dont vous m'avez honoré.*

4.

Quand vous écrivez à des personnes de haute qualité, servez-vous souvent dans le corps de la lettre du titre particulier attaché à leur qualité, au lieu de vous servir du pronom *vous*, observant toutefois d'employer alternativement ce dernier, quand la repetition trop fréquente du titre de qualité pourroit devenir ennuyeuse ou importune.

Lorsque vous vous servez du titre de qualité. il faut tourner la phrase à la troisiéme personne: comme, par exemple, *votre Excellence sait: elle a entendu; elle me pardonnera* &c. Il faut aussi écrire ce titre de qualité tout du long, au moins la prémiére fois que l'on a sujet de le mettre dans chaque page, après quoi on peut continuer par abbréviation. On met *votre Excellence* pour un Ambassadeur, *votre Altesse* pour un Prince ou une Princesse, *votre Altesse Sérénissime* pour un Duc ou une Duchesse, *votre Altesse Electorale* pour un Electeur, *votre Altesse Royale* pour

le pour des Princes & Princeſſes de ſang Royal, *votre Majeſté* pour un Roi, ou une Reine, *votre Majeſté Imperiale* pour un Empereur ou une Imperatrice. A l'égard des Eccleſiaſtiques on met *votre Reverence* pour des Abbés ou Chefs d'ordres, *votre Grandeur* pour un Evêque ou Archevêque, *votre Eminence* pour un Cardinal, *votre Sainteté* pour le Pape.

5.

Ecrivant à des perſonnes de condition, ou de reſpêt, n'oubliez pas de repeter quelques fois les mots de *Monſeigneur* ou *Monſieur*, *Madame* ou *Mademoiſelle*, ſelon la qualité des perſonnes, mais pas trop ſouvent, ni indifféremment en tous lieux.

Il faut obſerver à cet égard 1.) De ne les point repeter dans une même periode, quelque longue qu'elle ſoit. 2.) De ne les mettre en aucun endroit, où les termes, qui précédent & ceux qui ſuivent, puiſſent cauſer quelque équivoque : comme, *c'eſt un Serviteur*, *Monſieur*, *bien fidéle.* 3.) Ni immediatement après les titres attachés à la qualité, *votre Grandeur*, *votre Excellence*, *votre Alteſſe*, quoiqu'on puiſſe fort bien les mettre devant. 4.) On doit particuliérement repeter ces mots après le pronom *vous:* par exemple, *c'eſt vous*, *Monſeigneur*, *qui avez conduit l'affaire &c.* 5.) On peut encore en uſer après ces particules qui commencent les periodes : *Car*, *mais*, *au reſte*, *après tout*, *certes*, *certainement*, *c'eſt pourquoi*, *&c.* Mais il faut éviter en cela l'excès, ſoit dans les lettres, ſoit dans les diſcours.

6.

Dans les lettres, que vous écrivez, faites toujours mention de celles que vous avez reçues, & exprimez la date

la date de chacune, pour marquer votre exactitude.

Si vous ne voulez pas être exact fur ce point, vous devez au moins repondre précifément à tous les articles des lettres, qu'on vous écrit, afin qu'on puiffe connoitre à cela, que vous les avez reçues.

7.

Lorsqu'un égal, & à plus forte raifon une perfonne fuperieure vous recommande par lettres plufieurs chofes differentes, répondez-lui toujours exactement fur chacune. Si vous trouvez des obftacles, qui ne vous permettent pas d'en executer quelques-unes, ne manquez pas de les lui reprefenter, afin d'apprendre de lui les expédiens, qu'il jugera convenables pour lever ces empêchemens.

Si vous traitez dans une lettre de plufieurs chofes differentes, il n'eft pas néceffaire de les joindre par quelque liaifon, qui ne ferviroit qu'à rendre la lettre plus longue; mais il eft bon de commencer à la ligne chaque fujet different.

8.

Ecrivez fans affectation, & comme vous parleriez dans un entretien particulier; étudiez-vous pour cela à un ftile court & net, & tâchez de vous énoncer d'une maniére fimple, naïve & familiére, mais pourtant refpectueufe & accommodée aux fujets & aux perfonnes.

Il faut toujours obferver l'égalité du ftile, & fi c'eft une lettre férieufe, prendre garde de n'y jamais

mais couler de termes, d'expreſſions & de penſées familiéres & préſomptueuſes, comme font quelques-uns qui ne ſe poſſedent pas aſſez, & qui après la premiére période d'un ſtile grave, s'étourdiſſent & croyent dire merveilles, en faiſant de petites pointes d'eſprit, & exprimant en termes enjoués & figurés, qui ne ſeroient propres que pour le familier, le galant & le burlesque, ce qui doit être dit en termes ſimples, humbles & circonſpêts. En un mot, il faut que le ſtile ſe rapporte toujours à la matiére & aux perſonnes.

9.

Ce ſeroit manquer au reſpêt dû aux perſonnes ſupérieures, que de les prier de faire nos recommandations à d'autres, ou de leur donner quelques ſemblables commiſſions.

Si vous écrivez à des perſonnes de condition égale, ou qui ne ſoient pas fort élevées au deſſus de vous, vous pouvez prendre cette liberté d'une maniére reſpectueuſe, diſant, par exemple: *Vous me permettrez, s'il vous plait, de ſaluer ici* &c. *Je vous ſupplie très-humblement d'aſſurer Monſieur N. de mes reſpêts* &c. Mais ſi la perſonne que vous voulez ſaluer de la ſorte eſt d'une qualité trop relevée au deſſus de la vôtre, vous ne devez pas prendre la liberté de lui faire des recommandations par d'autres, & encore moins la charger de ſaluer des perſonnes qui lui ſeroient inferieures; car tout cela eſt contre le reſpêt, qui lui eſt dû.

10.

En finiſſant vos lettres, mettez y toujours quelque témoignage de reſpêt, ou d'affection envers la per-

ſonne, à qui vous écrivez, comme, par exemple Je ſuis, ou, je demeure, Monſieur, votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur &c. ou faites-moi l'honneur de me croire, Monſieur, votre &c. ou, étant, Monſieur, votre &c. ou, comme celui qui eſt &c.

Il eſt à remarquer ici, qu'on ne doit jamais finir une Lettre par ces particules, *de*, *pour*, *par* &c. par exemple, *pour mériter la qualité de* &c. *Il n'y a point de ſervice qui ne doive vous être rendu par* &c. *J'eſpere que vous ne refuſerez pas cette grace à*, *Monſieur*, *votre* &c.

II.

Diverſifiez toujours les titres de reſpêt qu'on met au bas des Lettres ſelon les differentes qualités des perſonnes à qui vous écrivez.

Par exemple, un ſujet écrivant à ſon Roi uſe de ces termes: *Je ſuis*, *Sire*, *de Votre Majeſté*, *le très-humble*, *très-obéïſſant & très fidèle ſerviteur & ſujet.* Un fils écrivant à ſon Pere, ou un Neveu à ſon Oncle, finit ainſi: *Je ſuis*, *Monſieur*, *très-honoré Pere*, ou, *Oncle*, *votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur & fils*, ou, *Neveu.* Un frére écrivant à ſon frére, ou un couſin à ſon couſin; conclud: *Je ſuis votre très humble ſerviteur & affectionné frére* ou *couſin.* Un égal écrivant à ſon égal, avec lequel il eſt fort familier, ſe contente de dire: *Je ſuis votre très humble Serviteur*, ou *votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur*, s'il écrit à une perſonne de conſideration. A plus forte raiſon un inferieur doit-il toujours ſe ſervir de cette ſouſcription, en écrivant à un Superieur, ou à une perſonne, qui le ſurpaſſe en dignité.

Remar-

Remarquez auſſi, que le terme : *j'ai l'honneur d'être &c.* eſt moins reſpectueux que de dire ſimplement : *je ſuis &c* ; il y a cependant beaucoup de gens qui s'imaginent le contraire ; il ne faut pas les imiter en cela, ſur-tout ſi la perſonne eſt de la plus haute volée.

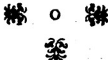
12.

Ne manquez jamais de mettre dans vos lettres la date du jour & de l'année, & le lieu d'où vous l'écrivez.

En matiére d'affaire il faut mettre la date au haut au commencement de la lettre, ſi celui à qui l'on écrit doit en ſavoir la date avant que de la lire ; mais pour plus grand reſpêt, on doit la mettre tout au bas de la lettre vis-à-vis de la ſouſcription.

13.

Mettez toujours une enveloppe aux lettres que vous écrivez aux perſonnes de condition ; mais n'écrivez jamais rien dans l'enveloppe de vos lettres, de quelque condition que ſoit la perſonne à qui vous écrivez : car on déchire ordinairement l'enveloppe, ou on la met au feu en la décachetant, ſans regarder dedans.



 CHA-

CHAPITRE XII.

De l'Hoſpitalité.

IL n'y a rien de plus ancien, ni de plus ſaint que l'hoſpitalité. Cette vertu étoit généralement pratiquée d'ancienneté. On ſe faiſoit un honneur ſingulier de recevoir des étrangers; on les alloit prier & convier ſoi même; & non ſeulement on ſe piquoit d'avoir un ſoin particulier de leur perſonne, mais auſſi de les proteger & de mettre même ſa vie pour eux, s'il en étoit beſoin; & cela étoit reciproque tant à l'égard de celui qui recevoit, que de celui qui étoit reçû. L'Exemple de Loth nous fait voir aſſez clairement combien cette vertu étoit religieuſement obſervée de ſon tems. Elle étoit auſſi chez les Payens comme le ciment de l'amitié, & il ſuffiſoit qu'un homme eût été logé chez un autre pour s'en déclarer l'ami toute ſa vie, & pour prendre ſa défenſe en tous lieux & contre toutes ſortes d'ennemis; comme on en trouve des exemples très-fréquens chez les Grecs & chez les Romains. Ce qu'il y avoit de plus noble dans la pratique de cette vertu, c'eſt qu'elle s'exerçoit gratuitement, & que l'on croyoit gagner beaucoup, quand on faiſoit de la dépenſe pour recevoir un hôte, qui fût honnête homme. Mais ſi l'hoſpitalité s'eſt rendue recommandable parmi les Payens, elle a été regardée comme une choſe encore bien plus ſacrée parmi les Chrêtiens. En effet, qu'y a-t il de plus digne d'un Chrêtien, que d'exercer la charité envers ſon prochain, en pratiquant en ſa faveur les regles de l'hoſpitalité? Quoi de plus humain & en même

même tems de plus noble, que de recueillir un étranger, qui n'a aucune connoiſſance, ni aucune reſſource, qui ne ſait où aller, qui ſe trouve quelquefois dans la nuit pendant le mauvais tems? Auſſi eſt-ce un des principaux devoirs du Chriſtianiſme: c'eſt pourquoi S. Paul nous y exhorte en pluſieurs endroits de ſes Epitres, nous faiſant même ſouvenir, que c'eſt en la pratiquant, que quelques-uns ſans le ſavoir ont reçu des Anges chez eux. Nonobſtant cette exhortation de l'Apôtre la charité s'eſt tellement refroidie parmi les Chrêtiens tant à cet égard, qu'à pluſieurs autres, que la pratique de l'hoſpitalité ſe trouvant extrémement négligée, on a été obligé d'inventer les hôtelleries, comme des lieux publics, où chacun pour ſon argent pouvoit ſe faire ſervir de la même maniére qu'il auroit pû faire dans ſa maiſon. Quoique les occaſions d'exercer l'hoſpitalité ne ſoient pas ſi fréquentes depuis cet établiſſement, qu'elles étoient autre fois, elles arrivent cependant encore aſſez ſouvent pour nous donner lieu de pratiquer cette vertu; car nous pouvons l'exercer non ſeulement envers les pauvres, ou envers des étrangers, qui ſe trouvent éloignés de leur pays, ſans connoiſſance & ſans reſſource; mais auſſi envers des perſonnes de nôtre pays, de notre connoiſſance, qu'ils ſoient riches ou pauvres, puiſqu'exercer l'hoſpitalité ce n'eſt proprement parlant que recevoir un hôte; & c'eſt en quoi la charité & l'honnêteté ont une part ſi égale, que l'on ne peut pas dire laquelle des deux l'emporte ſur l'autre. Il faut cependant avouer, que la pratique de cette vertu n'eſt pas l'affaire d'un chacun; car il faut avoir les moyens d'exercer réellement la charité & l'honnêteté, pour la pratiquer. Nous ne pouvons donc en donner ici les préceptes, qu'en ſuppoſant un homme bien accommodé & en pouvoir de bien recevoir ſes hôtes, ſoit dans une maiſon de campagne, ou ailleurs, où

il a ses possessions. Sur cet exemple il sera aisé d'en regler d'autres, en raisonnant du plus au moins. Voici donc la conduite qu'un tel homme doit tenir à l'égard de celui qu'il reçoit; car il n'aura pour le bien recevoir, qu'à observer les regles qui suivent.

1.

Aussi-tôt qu'il arrive chez vous un étranger, recevez-le comme Maitre de la Maison avec une grande démonstration d'amitié, puisque cet étranger vous témoigne lui-même de l'amitié en vous venant visiter.

Vous devez d'abord l'introduire dans le lieu, où vous recevez le monde, & avoir si bien dressé vos valets, qu'il y en ait, qui en même tems prennent les chevaux, ou conduisent le carosse à l'endroit où il doit être, montrant au cocher & aux palefreniers le foin, l'avoine & l'endroit, où ils doivent coucher. Une chose qu'il y a ici particuliérement à remarquer, c'est que s'il y a des femmes avec cet étranger, le Maitre & la Maitresse doivent, après avoir fait les premiéres civilités, conduire eux-mêmes les étrangers à l'appartement qu'ils leur destinent, & les y laisser aussitôt, afin qu'ils soient en liberté pour changer d'habits, se débotter & se délasser.

2.

Ne contraignez vos hôtes en rien du monde; mais laissez-les toujours dans une pleine liberté, depuis qu'ils entrent jusqu'à ce qu'ils sortent. Ne les négligez pas, de peur qu'ils ne croyent qu'on les méprise; mais ne soyez pas sans cesse à leurs trousses.

C'est,

C'eſt là le grand point de la bonne reception, de traiter les gens d'une maniére, qu'ils voyent qu'on les regarde comme de la maiſon, & qu'ils ſoient perſuadés que leurs perſonnes, ni leur ſejour ne ſont nullement à charge.

3.

Lorsque les étrangers ſont dans leur appartement, laiſſez-leur quelqu'un, qui les ſerve pendant tout le tems qu'ils ſeront dans la maiſon, & qui d'abord leur montre les lieux, leur faſſe du feu, ſi c'eſt en hiver, aille querir ce qu'ils demandent, ou montre à leurs propres gens où ſont les choſes.

Cela eſt d'autant plus néceſſaire, que ſouvent les étrangers viennent ſans ſuite, & que faute de cette précaution, ils ſont tout déſorientés, & ne ſavent que devenir. Et c'eſt ordinairement la faute de certaines perſonnes, qui font bon accueil & grand' chere à ceux qui les viſitent, mais qui ne s'entendent point à recevoir leur monde, quoiqu'ils ayent aſſez de domeſtiques, qu'ils pourroient charger de ce ſoin.

4.

Si ces étrangers arrivent dans un tems qui ſoit éloigné du diner & du ſouper, ne manquez pas de leur envoyer du pain & du vin, & quelque petite choſe pour ſe rafraichir en attendant.

Il eſt de l'honnêteté de leur envoyer auſſi tous les matins, ou un bouillon, ou du vin, ou le thée ou le Caffé, ſuivant ce que vous aurez appris de quelqu'un des leurs, par le moyen de qui vous pourrez

tez aussi savoir, s'il ne leur faut pas quelque remède, & si ce n'est pas leur manière d'avoir du vin & de l'eau dans leur chambre pour la nuit, afin qu'ils n'en manquent pas, ayant soin sur-tout que tout cela se fasse sans que le Maitre & la Maitresse de la maison paroissent le savoir.

5.

S'ils doivent être quelque tems dans leur visite, faites ensorte que tous les repas, que vous leur donnerez soient avec le moins de façons que vous pourrez.

Il faut bien leur donner à manger, mais il ne faut pas que cela ait l'air de festins, parce que ce grand appareil peut être interpreté par l'étranger comme un honnête congé qu'on lui donne. Autre chose est, si la personne que vous voulez regaler est de haute qualité, que vous lui ayez de l'obligation, & qu'elle ne fasse que passer; car alors vous devez mettre en un repas ce que sans cela vous mettriez en plusieurs.

6.

La bonne chere n'étant comptée pour rien, si elle n'est accompagnée de divertissemens, vous devez empêcher, autant qu'il vous sera possible, que vos hôtes ne s'ennuyent.

C'est dans cette vûe, que vous devez leur donner tous les divertissemens, que vôtre maison peut fournir selon la saison, tels que sont la chasse, la pêche, la promenade; les fêtes & les jeux des paysans, les raretés du voisinage &c.

7. Priez

7.

Priez vos hôtes le plus honnêtement que vous pourrez d'allonger leur séjour; mais ne les empêchez pas de partir, quand ils le veulent absolument.

Il y en a, qui enferment les harnois des chevaux, ou qui mettent leurs hôtes sous la clef, croyant par-là donner une grande idée de leur generosité; mais cela fait ordinairement un effet tout contraire.

8.

Faites à proportion aux valets le même accueil, que vous ferez aux Maitres, en faisant pareillement bien nourrir les chevaux.

La raison en est, que les valets sont d'ordinaire plus difficiles à contenter, & plus faciles à mal parler, de sorte que s'ils ont quelque ascendant sur l'esprit de leur maitre, comme il arrive souvent, ils peuvent empoisonner toutes vos bonnes intentions, & flétrir tout ce que vous aurez tâché de faire de mieux.

9.

Soyez toujours de bonne humeur, & ayez toujours la même joie & la même cordialité envers vos hôtes, dès le commencement jusqu'à la fin.

Tout ce que vous pourriez avoir fait dans le commencement de liberal, d'honnête & de généreux, ne sera compté pour rien, si cela se dément dans

la ſuite, ou ſi vous n'êtes toujours le même, & même, ſi cela ſe peut, plus honnête encore à la fin qu'au commencement.

10.

Elevez vos domeſtiques de maniére, qu'ils entrent toujours dans vos ſentimens, & que bien loin de murmurer contre vos hôtes, lorsqu'ils demeurent trop long-tems, ils ſe conduiſent ſi conformément à vos volontés, que les étrangers ne trouvent partout chez vous que de la courtoiſie-

Les domeſtiques n'ont coûtume de murmurer de la ſorte, que pour faire les bons valets, & il n'y a qu'à leur faire connoitre, qu'on le trouve mauvais, pour les en empécher.

11.

Faites paſſer pour une loi dans votre maiſon à l'égard de vos domeſtiques, de ne rien prendre de perſonne, ſous peine d'être chaſſé ſur l'heure, par la raiſon, que cela défigure toute la bonne reception que vous pouvez faire aux étrangers.

Il y a en effet des maiſons, où le domeſtique eſt ſi âpre à demander & à recevoir, qu'il n'y a point d'hôtellerie, qui coûte tant; & quoiqu'il y ait des gens d'un ſi bon naturel, qui aiment bien que l'on prenne quelque choſe d'eux; il eſt néanmoins plus honnête pour le Maitre de la maiſon, de ne point le ſouffrir: d'autant plus, qu'il arrive ſouvent que cette liberalité ne tourne point à l'honneur de celui qui donne.

12. Pen-

12.

Pendant le féjour que vos hôtes feront chez vous, n'interrompez point du tout, s'il eft poffible, l'ordre ordinaire de votre maifon; particuliérement les heures du lever, du coucher, de la priére &c. mais n'y affujettiffez vos hôtes, qu'autant qu'ils le voudront bien eux-mêmes.

Cette conduite étant la marque d'un efprit folide & bien reglé, elle ne manquera pas de vous attirer l'eftime de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.

13.

En cas qu'il furvienne pendant le féjour des perfonnes que vous regalez, quelque autre étranger que vous foyez obligé de bien traiter, donnez un tel ordre à tout, qu'il ne foit rien diminué de ce que vous avez commencé de faire à l'égard des prémiers.

Mais fi le dernier venu étoit un fi grand Seigneur en comparaifon de l'autre, que fa prefence ne vous permît point de garder les mefures que vous voudriez bien, on ne pourra plus alors vous imputer les changemens, que vous trouverez à propos de faire.

14.

S'il vous arrive plufieurs compagnies l'une fur l'autre. qui ne faffent que paffer, prefentez leur, fi vous voulez, la collation; & c'eft ce que vous pouvez faire fans collationner vous-même, fi vous ne le voulez; car où en feriez-vous, s'il vous faloit tenir tête à tous les allans & venans?

Pour

Pour y réüſſir d'une maniére qui ne choque perſonne, il faut ſe faire une loi, dont tous ſes amis ſoient informés, de ne manger qu'aux repas, afin que s'ils veulent bien y venir à ces heures-là, ils ſachent qu'on eſt prêt a leur tenir compagnie.

15.

Si parmi un bon nombre de perſonnes qui vous viennent voir, il y en a quelques-unes qui ne ſe rendent recommandables que par leur importunité, ſouffrez-les en patience; mais ne vous dérangez jamais pour l'amour d'elles.

Dès que le bon ordre eſt établi dans une maiſon, que le Maitre employe ſon tems à des choſes ſérieuſes, qu'il méne une vie reglée & temperée, il a beau recevoir bien ſon monde; ces ſortes de perſonnes inutiles le fuyent toujours; car chacun aime ſon ſemblable. Il eſt vrai qu'il y a des gens, qu'il faut, pour ainſi dire, porter ſur les épaules. Ce ſont des mal-élevés, qui ont l'eſprit mal tourné, qui ne s'aident point du tout, parce qu'ils vetillent ſur tout, qu'ils prennent garde à tout, & que même ils s'offenſent de tout. Il faut les divertir, il faut les faire manger, il faut les faire marcher, & on benit Dieu d'en être delivré, quand ils s'en vont. Si au contraire celui qui vous vient voir a de l'eſprit: il s'occupe lui même: il conſidére que le Maitre de la maiſon n'eſt pas comme lui à la campagne ſeulement pour ſe divertir, mais pour travailler à ſes affaires & donner ſes ordres: il va & vient de lui-même ſans vous importuner: il n'interromp point le cours de la famille: il ſe fait à votre maniere & à vos heures: il trouve tout bon: il paroit charmé de l'honnêteté de toute la maiſon; il la rem-

plit

plit lui-même de joie ; & quand il y eſt un mois, on ne croit pas qu'il y ait été une heure : enfin, on ne le voit partir qu'à regret.



CHAPITRE XIII.

Des paroles indirectement inciviles.

I.

IL y a des paroles, ou des façons de parler, qui ſortent des termes de la civilité ; des indiſcrétions & des incivilités obliques, qu'il eſt important à un honnête homme de pouvoir éviter, particuliérement dans les relations qu'il peut avoir avec des perſonnes d'un rang diſtingué : & c'eſt de quoi nous allons parler dans ce chapitre.

2.

La raiſon, pourquoi un honnête homme doit ſe tenir ſur ſes gardes contre ces maniéres de parler indirectement inciviles, eſt qu'elles ſont naturellement les indices des defauts de l'eſprit, & que des paroles inciviles & choquantes, on ne peut naturellement rien inferer, ſinon que celui qui les profére eſt un homme d'un eſprit incivil & groſſier.

3. Ajou-

3.

Ajoutez à cela, que c'eſt un point ſi délicat, & que ces paroles ſont inciviles, non ſeulement quand elles choquent viſiblement & directement les regles de la bienſéance, mais même fort ſouvent, quand elles paroiſſent être dans les termes de la bienſéance.

En effet, on ſe flatte par-là d'obliger, & par un contre-coup on offenſe; on croit ſe faire applaudir, & par un effet contraire, on ſe fait mépriſer; on s'imagine gagner le cœur des gens, & c'eſt juſtement le moyen de l'aliéner; on croit y faire naitre la bienveillance, & tout au contraire on y excite la colére. Nous avons donc raiſon de dire, que ce ſont des indiſcrétions & des incivilités obliques.

4.

Une eſpece de ces ſortes d'incivilités ſont toutes les paroles, dont on ſe ſert pour ſurprendre les perſonnes à qui on doit du reſpêt.

Qui dit *ſurprendre*, dit déja une choſe indigne d'un honnête homme. On ne veut pas vivre en gens du commun, on veut paſſer pour avoir de l'eſprit. Pour parvenir à ce but il faut tromper, il faut tendre des piéges. On ſe perſuade qu'il n'y a rien de plus facile, & on ſe croit capable de faire donner dans le panneau les plus ſages & les aviſés.

5.

Vous voulez paſſer pour homme d'eſprit; vous faites un métier d'en impoſer aux perſonnes, dont vous recherchez la faveur; vous voulez par-là vous rendre célébre dans l'intrigue; vous croyez avoir acquis la pru-

la prudence la plus ſublime & la plus conſommée, quand vous ſavez bien mentir & bien feindre. C'eſt ce faux principe, qui aſſaiſſonne tout ce que vous dites près des grands, de diſſimulation ou de fauſſe prudence; & c'eſt auſſi ce faux principe, qui produit le mauvais effet, dont nous parlons.

Dites-moi vous-même, je vous prie, que peut penſer un homme, qui s'apperçoit qu'on lui en impoſe, & qu'on le veut ſurprendre, ſinon qu'on le prend pour une bête? Et ſur ce fondement, peut-on lui dire rien, dont il ne ſoit vivement frappé, quelque image d'honnêteté que cela nous paroiſſe avoir.

6.

Je ſuppoſe un inferieur, qui ait une grace à demander à une perſonne élevée en autorité. Vous ſerez cet inferieur, & vous ſerez du caractere que nous venons de marquer. Dans l'audience que cette perſonne vous donnera, vous vous garderez bien de commencer par le point principal de l'affaire, qui vous amene; vous vous jetterez dans de grands préambules; vous vous étendrez ſur les louanges, ſur le mérite & les hauts faits de la perſonne qualifiée, & après avoir pouſſé votre Rhétorique à bout, vous entamerez votre demande, croyant avoir bien gagné ſa bienveillance. Or c'eſt ce préambule qui eſt déſobligeant. On voit bien qu'il n'eſt fait que pour endormir l'homme, de qui on veut arracher un bienfait. Il paroit obligeant, & c'eſt indirectement une offenſe.

Que penſera ce Seigneur, pendant que vous faites ce préambule? Il ſentira de loin le piége que vous lui tendez, & tout ruſé que vous êtes, il vous jettera

jettera si fort hors de votre sujet, qu'il faudra que vous fassiez votre demande hors de propos. Alors bien loin de vous appuyer sur des fleurs de votre éloquence, vous en essuyerez au contraire tout le mauvais succès.

7.

Prenez un autre biais, & tâchez de vous insinuer par vos propres louanges; ce sera bien-encore pis. Vous mentiriez avec quelque sorte d'excuse en louant le grand Seigneur; mais en vous louant vous-même, vous vous rendez inexcusable, parcequ'il est sensiblement convaincu de la fausseté de votre menterie. Ainsi cet avant-propos sera encore plus offensant que l'autre. Qu'en resultera-t-il? Ce qui arriva à un Bénéficier, qui sollicitoit encore un bénéfice pour soûtenir son rang.

Ce Bénéficier s'étant menagé une conversation près d'une personne éminente, & tout ensemble plus éclairée que lui, après avoir beaucoup exageré, quoiqu'indirectement, ses grandes occupations, ses sermons, son application aux choses de son métier, il passa au point de la question, qui étoit les grandes dépenses qu'il étoit obligé de faire pour soûtenir sa qualité, & pria ce Seigneur de lui accorder un tel bénéfice, duquel il parla avec tant de froideur, qu'il sembloit que ce n'étoit presque rien. La personne superieure, qui savoit fort bien que ce bénéfice valoit dix-huit à vingt mille livres de rente, lui jetta à son tour l'ameçon: *Et combien vaut ce bénéfice?* lui demanda ce Seigneur. *Six mille livres de rente, ou environ*, lui répondit hardiment le Bénéficier selon les maximes de cette belle prudence. *Ho*, reprit ce Seigneur, *il n'y faut pas songer; on veut faire quelque chose de plus pour vous.*

Cette

Cette réponse seche, & qui le couvroit de honte pour toute sa vie, fait assez voir, que la personne d'autorité s'étoit tenue offensée du piége qu'on lui vouloit tendre par ces belles paroles. Et c'est là l'effet de cette fine habileté soutenue du mensonge. Voyons maintenant, si elle sera plus heureuse à couvert de la feinte.

8.

Entreprenez de louer ou de blâmer près des Grands les personnes, sur lesquelles vous voudriez savoir leurs sentimens. Employez bien votre Rhétorique pour leur tirer les vers du nez. Comme il n'y a rien de plus ordinaire, aussi n'y a-t-il rien de plus connu. Ne vous imaginez donc pas que les personnes d'autorité s'y laissent surprendre. Car les plus simples même s'en défient, & la ruse demeure d'ordinaire infructueuse entre les mains de ces habiles gens, à leur pure confusion, & c'est envain qu'ils employent les louanges & le blâme pour parvenir à ce but, comme vous l'allez voir par les exemples suivants.

Un homme de ce caractere se fit fort obtenir d'une personne supérieure une grace en faveur d'un autre, qui cherchoit du mérite plûtôt dans la recommandation, que dans le mérite même. Il alla à l'audience, & au travers de plusieurs épisodes, faisoit sans cesse l'éloge du client, pour qui il parloit. Le Seigneur l'interrompoit sans cesse adroitement, & n'entroit jamais dans les louanges de ce tiers, voyant bien que c'étoit un panegyrique affecté, & par consequent un piége, qu'on lui tendoit; puisqu'il n'y avoit nul rapport à tous les intermedes, dont on l'entrelaçoit. Que dit-il à son homme au sortir de cette audience, quand il lui demanda le succès de sa

 nego-

negociation ? Il lui dit pour toute réponſe, qu'il n'y avoit rien à faire. *Comment*, lui dit il, *je l'ai mis plus de quatre fois ſur votre chapitre, mais il n'a jamais voulu mordre. C'eſt un homme tout d'une piéce : je vous ai loué, je vous ai élevé juſqu'aux nues : rien.* Voilà le grand ſervice, que rend cette fine conduite ; car tout piége étant une injure, quelque innocent que pût être celui là, il aliéna peut-être pour toujours l'eſprit de la perſonne éminente. Voici un exemple de l'effe', que produit le blâme ou le mépris.

Un ſemblable finet parloit fort déſavantageuſement d'une certaine perſonne à un homme de qualité, non pour lui rendre un mauvais office, mais pour tâter là-deſſus les ſentimens du grand Seigneur. Celui-ci paya de même monnoie ce ruſé, & lui fit une ſérieuſe réprimande de ce qu'il parloit mal de ſon prochain, ſans pourtant jamais entrer en matiére, ni juſtifier celui qu'il blâmoit. Il découvrit le piége ; & fit porter à celui qui le lui tendoit, la peine de ſa ruſe déſobligeante.

9.

C'eſt s'abuſer, que de croire que les perſonnes élevées en dignité ne ſont point clair-voyantes, & qu'il eſt facile de leur en impoſer. Il eſt même preſque impoſſible qu'elles n'excellent dans cette perſpicacité. Leur perſonne ſeule & le rang qu'elles occupent en ſont une preuve évidente. Vous pouvez donc compter que vous vous expoſerez toujours à des ſuites fort déſagréables en ſuppoſant le contraire.

En effet, ces perſonnes ne peuvent que fort bien ſavoir le monde, étant comme nées dans la con-

noissance des choses. Nous les voyons agir en gens d'esprit, nous devons donc conclure de là, qu'elles en ont. D'ailleurs, étant parvenues à cette élévation, ou par leur naissance, ou par leur mérite, il est aisé d'inferer, que d'être seulement dans un tel poste, cela suppose beaucoup d'adresse & de bon sens. Ainsi c'est se tromper grossiérement, que de s'imaginer que l'on sera capable de surprendre des personnes nécessairement éclairées.

10.

Etablissez donc pour maxime inviolable, que pour éviter ces incivilités indirectes, & ces indiscretions, il faut très-soigneusement éviter la duplicité ; je veux dire par là, qu'il faut éviter tout ce qui n'a point de rapport, ou qui n'est point essentiel à la chose : car comme ce qui n'est point essentiel est suspect, que tout ce qui est suspect sent le piége, & que tout piége est desobligeant, il faut nécessairement eviter tout ce qui n'est pas essentiel, pour ne pas desobliger les personnes, dans l'esprit desquelles on veut s'insinuer.

Par exemple, si j'avois un emploi à solliciter pour une personne de mérite, je ne dirois pas tout crûment : *Je vous supplie, Monseigneur, d'avoir la bonté de m'accorder cet emploi en faveur d'un tel.* Je n'irois pas non plus faire un éloge outré & peu vrai-semblant de sa personne, pour l'insinuer dans l'esprit de la personne éminente ; mais je lui dirois en l'abordant : *Je ne sai, Monseigneur, si une personne, comme moi, a assez de poids pour solliciter un emploi en faveur d'un autre ; la peine, où je sai qu'est une personne comme vous, qui aimez l'ordre, de trouver des gens dignes de manier les affaires, me*

 fait

fait prendre cette liberté, dans l'assurance que j'ai que Monsieur N. pour qui je le demande, & qui est un fort honnête homme, en usera comme il doit. Tout étant sincère, obligeant & naturel dans cette demande, la personne éminente ne peut pas croire, qu'on veut la surprendre.

11.

Sur ce pied-là, si vous trouvez à propos de fonder les bonnes intentions d'un grand Seigneur en faveur d'un tiers, je ne dis pas qu'il ne faille point louer ce tiers, puisque c'est en effet le seul moyen de découvrir les bonnes intentions de la personne éminente, si elle en a, ou même de lui en donner, si elle n'en a pas : mais je veux dire que ces louanges ne doivent point être un piége, & que pour n'être point un piége, il faut qu'elles soient véritables & toutes naturelles, & qu'elles viennent si à propos, qu'elles naissent d'elles-mêmes.

Vous pouvez dire, par exemple; *l'inclination que vous avez, Monseigneur, pour les Belles-lettres, me donne la liberté de vous proposer un tel; il est honnête homme, il a de l'esprit & de l'étude; il a de l'affection pour votre service, & je ne doute pas qu'il ne puisse vous être utile.*

12.

Pour ce qui est de dire du mal par finesse, c'est ce que vous ne devez jamais faire, de peur que la personne qualifiée ne prenne pour véritable, ce que pourtant vous ne prétendriez dire que par feinte : vous devez au contraire prendre une route opposée, & insinuer ce tiers dans l'esprit du grand Seigneur par

par l'affection qu'il a pour ſon ſervice; & ſaiſir pour cela un moment ſi favorable, que cet office ne paroiſſe point être affecté, ſelon toujours le même principe, que tout ce qui eſt affecté eſt ſuſpêt, & que tout ce qui eſt ſuſpêt, eſt choquant.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois rapporter toutes les differentes eſpeces de ces indiſcretions ou de ces paroles indirectement inciviles, au nombre desquelles on peut encore mettre toutes les conteſtations, que des perſonnes inférieures peuvent avoir en preſence d'une perſonne ſuperieure; car tout ce qu'elles ſe peuvent dire, quand il s'agiroit de ſoûtenir les interêts de la perſonne qualifiée, choque cette perſonne-là, & ſi ces inferieurs ſe donnent un dementi en ſa preſence, ce démenti attaque la perſonne de reſpêt, & fait preſque le même effet ſur ſon eſprit, que ſi on le lui donnoit à elle-même.



CHAPITRE XIV.

De la bonne humeur, de la complaiſance & des fauſſes excuſes, qui lui ſont directement oppoſées.

I.

DAns le commerce du monde, & particuliérement dans les converſations, que l'on a parmi les honnêtes gens, rien n'engage d'avantage que la bonne humeur, & rien ne rebute ſi fort que la mauvaiſe humeur. De là vient que les gens d'eſprit ſe gardent bien de ſe produire, lorſqu'ils ſont de mauvaiſe humeur, & qu'ils font tous leurs efforts pour ſe rendre agréables à la ſocieté en domptant leur propre humeur, & en l'accommodant à celle des autres.

Avant que d'aller plus loin, il faut d'abord remarquer ici, que par la bonne humeur nous n'entendons pas cette gayeté ou cet enjouement qui pâroit dans la perſonne & dans ſes maniéres; car c'eſt proprement ce que nous appellons *belle humeur*; mais nous entendons plûtot une certaine harmonie, qui ſe fait de l'humeur d'une perſonne avec l'humeur des autres, & les circonſtances qui l'accompagnent.

2.

Etabliſſez donc pour principe à cet égard, que c'eſt un point eſſentiel de la civilité, de ſavoir s'accom-

s'accommoder à l'humeur des autres ſuivant les circonſtances des choſes, du tems & du lieu où l'on ſe rencontre; car c'eſt là proprement ce qui s'appelle *être de bonne humeur*, ou *avoir l'humeur qu'il nous convient d'avoir.*

Je n'entrerai pas ici dans un long raiſonnement ſur le mouvement de l'ame & du corps, ſur les qualités contraires des quatre élemens, qui entrent dans la compoſition des corps, de même que ſur les quatre tempéramens, qui en reſultent dans le corps humain, & ſur les effets qu'ils produiſent, pour vous faire voir d'où vient la bonne ou la mauvaiſe humeur. Je conviens que la mélancolie, qui déconcerte toutes les fonctions du corps, lorsqu'elle domine, déconcerte pareillement l'eſprit; que le flegme, qui rend le corps peſant, rend l'eſprit lent, froid & tardif; que le ſang, qui fait le corps vigoureux & leger, rend l'eſprit vif & preſent; & que la bile, qui allume le corps, échauffe auſſi l'eſprit. Tout le monde ſait que c'eſt là la ſource des differentes paſſions, qui agitent l'eſprit de l'homme. La mélancolie, par exemple, y fait naitre le chagrin, la triſteſſe, l'ennui; le flegme y forme la peſanteur, l'indifference, le dédain; le ſang, la joye, l'amour, la douceur; & la bile, la colére, la haine, la hardieſſe; & c'eſt là ce qui fait ce que nous appellons le tempérament, le génie ou l'humeur d'un homme. Mais il ne s'agit point ici de cette humeur de tempérament; il faut la dompter & la vaincre.

3.

Imprimez-vous fortement dans l'eſprit pour vous mettre en état de plaire dans la converſation, que le meilleur tempérament, ou la meilleure humeur,

où un honnête homme puiſſe être, eſt de n'en avoir point du tout; parce que c'eſt une marque, que ſon ame eſt, ou ſans paſſions, ou au deſſus de ſes paſſions.

C'eſt là la qualité des grandes ames, de ces ames fortes & comme divines, qui ne tiennent point au corps, ou qui par la force de la raiſon ſavent tenir toutes leurs paſſions en bride.

4.

Ne prenez pas la belle humeur, qui n'eſt qu'un effet du tempérament, pour ce que nous appellons bonne humeur; ſelon le langage ordinaire nous diſons, qu'une perſonne eſt de belle humeur, lorſqu'elle eſt gaye, enjouée, agréable; & il eſt véritable en effet, qu'une perſonne commode, & qui porte la joye & les ris par-tout, où elle va, a des charmes infaillibles pour plaire; mais encore une fois, il n'eſt pas queſtion ici de cette belle humeur. C'eſt la bonne humeur que nous cherchons, cette humeur, qui nous rend civils; & il eſt certain que ce n'eſt pas toujours la belle humeur.

Par exemple, ſi un bel-humeur rioit ſans ceſſe en preſence d'une perſonne, à qui on doit du reſpêt; s'il rioit d'une mauvaiſe nouvelle, qui feroit arrivée à cette perſonne-là; s'il rioit dans une Egliſe; s'il rioit enfin, lorſque tous les autres pleurent, ce ne ſeroit plus ſans doute un homme de belle humeur, ce ſeroit un fou achevé. Il faut donc pour plaire, ou pour faire un homme de bonne humeur, autre choſe que la belle humeur, & voici ce qui eſt néceſſaire pour cela.

5. Pour

5.

Pour être de bonne humeur, ayez toujours devant les yeux les quatre choses, que nous avons prises pour principes dans ce traité, savoir: la personne, la chose, le tems & le lieu. Faites en sorte que votre humeur se conforme à ces quatre choses, & qu'elles vous tiennent lieu d'autant d'humeurs naturelles: Mais gardez vous bien de prendre ici le change, & de croire, qu'en vous proposant ces régles, nous prétendions introduire l'hypocrisie au lieu de la bienséance.

Tout ce que nous voulons dire par là, c'est qu'un honnéte homme doit être sincére en tout ce qu'il fait, par rapport aux circonstances, & par consequent compâtir par un sentiment de charité au malheur de son prochain, & se réjouïr avec lui, quand il le voit dans la joye, selon l'Ecriture qui dit: qu'il faut se réjouïr avec ceux qui ont de la joye, & pleurer avec ceux qui pleurent. Et c'est là ce qui s'appelle conformer son humeur à l'humeur de la personne.

6.

N'imitez pas certaines gens, qui quoi qu'ils ayent tout sujet d'avoir l'ame contente, font toujours les fâchés, & sont comme en colére contre leur bonne fortune: mais faites paroitre de la satisfaction dans les termes de la bienséance, afin qu'elle soit comme un témoignage public de reconnoissance.

En effet, si c'étoit une grace que vous eussiez reçue d'une personne superieure, cette froideur ou ce grand serieux pourroit passer pour un dédain ou pour un mépris. Il faut donc que notre humeur se conforme à la chose, qui la doit régler.

7.

Ne faites pas comme ceux, qui portent ſur le tribunal de la juſtice un eſprit chagrin, ou aſſoupi, ou qui dorment quand il s'agit de s'inſtruire ſur une affaire, où bien ſouvent périclite l'honneur ou la vie de l'innocent; mais ayez dans ces occaſions l'eſprit ſerein & attentif.

Il vous ſera facile d'avoir de l'attention, ſi vous vous mettez à la place de celui, pour ou contre lequel on va prononcer jugement. Et ce ſera vous conformer au lieu.

8.

Ne ſuivez pas l'exemple de certains évaporés, que l'on a vûs quelquefois, au ſcandale de tous les aſſiſtans, avec une humeur enjouée, & l'eſprit indolent, au tems, où une perſonne expiroit.

Ce moment, qui eſt un moment terrible, demande tout ce qu'il y a de plus ſerieux & de plus recueilli; & il faut y conformer votre humeur.

9.

Tenez enfin pour conſtant, que l'humeur d'un homme eſt la diſpoſition du cœur par rapport à ces quatre choſes, la perſonne, la choſe, le lieu & le tems; & qu'il faut que ce qui eſt le plus conſiderable dans ces quatre circonſtances, donne la loi au reſte.

Par exemple, vous vous trouverez dans une Egliſe avec une perſonne, à qui vous devez du reſpêt; cette perſonne qui aura l'humeur gaye, ſe laiſſera peut-

peut être aller à quelques petites libertés, qui à la verité ne fortiront pas des bornes de l'honnéteté, mais qui feront peu décentes pour le lieu où elle eft. La civilité vous obligeroit ailleurs d'applaudir par une égale difpofition de cœur; mais comme vous devez encore plus de refpêt à Dieu, qu'à ce grand Seigneur, vous devez par une efpece de petit férieux rappeller fon efprit, afin qu'il faffe attention fur lui même. Si vous favez regler ainfi votre interieur, vous pouvez compter que vous pafferez dans le monde pour un homme de bonne humeur: Mais il faut auffi favoir regler fon exterieur, & c'eft ce que nous apprend la complaifance.

10.

La complaifance eft d'autant plus néceffaire pour la vie civile, qu'elle eft un des plus forts liens de l'amitié; car elle confifte à regler nos actions fur les actions des perfonnes, qui ont droit de l'exiger de nous, & cette conformité d'actions unit étroitement les cœurs, comme nous le voyons par l'expérience.

Par exemple, des perfonnes de même inclination, de même profeffion, s'aimeront toujours plus que d'autres; & fi deux perfonnes de même profeffion ne peuvent fe fouffrir, c'eft l'interêt, ou la jaloufie qui en eft caufe.

11.

Ainfi vous devez fur-tout être complaifant, fi vous voulez vous rendre aimable; mais vous ne devez jamais étendre votre complaifance à faire, ou à prouver rien de mauvais, ou d'injufte; car tout ceci ne s'entend que des actions honnêtes, ou indifferentes en elles mêmes.

Il y

Il y a même quelques mesures à garder dans les actions indifferentes, & vous devez y éviter certaines complaisances, qui ne servent qu'à découvrir, que l'on a l'esprit badin & servile. On lit, par exemple, qu'Alexandre panchoit un peu la tête, & que toute sa cour en faisoit de même par complaisance. Il y avoit là-dedans plus de bassesse, que de déferance. Ces sortes de complaisances sont des vetilles, qui peuvent nous rendre un mauvais office dans l'esprit du Prince.

12.

Pour ne pas tomber dans de grands inconveniens, lors même que vous voulez le plus paroitre complaisant, distinguez toujours dans la personne éminente les choses, qui se peuvent imiter par complaisance, d'avec celles qui ne se peuvent pas imiter.

Il y en a qui ne se peuvent pas imiter, parce qu'elles pourroient passer pour des dérisions, comme l'exemple que nous avons rapporté de la cour d'Alexandre. Il y en a d'autres, qui ne se peuvent pas imiter, parce qu'elles surpassent nos forces, comme par exemple, tenir table ouverte, avoir des pages &c. Il y en a qui ne se peuvent pas imiter, parce qu'elles sont incommunicables, comme, de porter les mêmes couleurs, les mêmes armes.

13.

Si vous voulez donc marquer votre complaisance à une personne, à qui vous devez du respêt, accommodez-vous pour lui complaire à toutes les actions qui sont de votre portée.

Veut-

Veut-elle que l'on chante, il faut chanter; que l'on danſe, il faut danſer; veut-elle ſe promener, il faut faire comme elle. Veut elle chaſſer, il faut chaſſer; veut-elle dormir, il faut dormir, &c. Eſt-elle dans la joye, il faut y être; eſt-elle dans l'affliction, il faut être affligé. Il faut que votre exterieur & vos habits témoignent le ſentiment de votre cœur, auſſi bien que vos paroles & vos actions.

14.

Gardez-vous bien d'imiter certains ridicules, qui entendent ſi mal cette conformité, que ſi une maiſon eſt en joye, ils la déconcertent par une mine froide, grave & refrognée, & ſi elle eſt dans la douleur, ils y viennent dans l'enjouement, & décontenancent les gens par des contes pour rire, ou ne leur parlent que de divertiſſemens.

Cette conduite eſt ſi rebutante & ſi contraire à la bienſéance, qu'une perſonne bien-née ne ſauroit jamais s'y laiſſer aller.

15.

Si vous voulez vous faire aimer par la complaiſance, évitez ſoigneuſement la contradiction, ou ce naturel roide & inflexible, qui ne veut jamais rien de ce que les autres veulent; car autant que la complaiſance a des charmes, autant cette rudeſſe a de rebut.

Ce naturel roide & inflexible, qui contredit toujours eſt une eſpece de ruſticité, qui ſe développe en pluſieurs maniéres, ſoit en contrediſant ouvertement, ou en s'oppoſant directement à ce que les autres veulent, ſoit en s'y oppoſant avec détour ou indirectement.

ment. La premiére eſt l'effet d'une opiniatreté naturelle qui dégénére en groſſiereté ; l'autre, qui ne conſiſte qu'en fauſſes excuſes & qu'en raiſons frivoles, pour éluder ce que la perſonne ſupérieure propoſe, ne vient que d'un vil interêt ou d'une honteuſe pareſſe. L'une & l'autre ſont entiérement contraires à la civilité, & par conſequent à éviter.



CHAPITRE XV.

De l'Importunité.

I.

L'Importunité eſt auſſi directement oppoſée à la civilité, c'eſt pourquoi vous devez auſſi faire tous vos efforts pour l'éviter.

Ce vice s'écarte entiérement de nos principes, ne faiſant attention ni à la perſonne, ni au tems, ni au lieu. Un incivil eſt celui qui ne regarde ni le lieu, ni le tems, ni la perſonne. Un importun eſt le même ; & ainſi qui dit un importun, dit naturellement un incivil.

2.

Si vous voulez éviter ce vice, banniſſez de votre cœur les excès de l'amour propre, qui fait que vous avez trop peu de conſideration pour les autres, & ne ſoyez

ſoyez pas aſſez ſtupide, pour croire, que l'on n'aura garde de s'offenſer de votre importunité.

Car c'eſt de ces deux défauts enſemble, ou de l'un des deux, que vient le vice de l'importunité; & vous ne fatiguez quelqu'un par vos importunités, que parce que vous êtes par un principe d'amour propre préoccupé de cette fauſſe idée, que vos propres volontés doivent regner ſur toutes les autres, ou parce que vous n'avez pas l'eſprit de concevoir la laideur de l'importunité.

3.

Ne vous imaginez pas, que votre tems, ou votre loiſir doive être la regle du loiſir ou du tems des autres, & penſez toujours en vous-même, que tous les tems ne ſe reſſemblent pas, & que ce qui peut être bienſéant en un lieu, peut ne l'être pas en un autre.

Car on ne détourne quelqu'un de ſes affaires par de fâcheux contre-tems, que par un principe d'orgueil, & on ne trouble quelqu'un dans un lieu, où l'on devroit honnêtement garder quelques meſures; que parce que la bonne opinion que l'on a de ſoi même, ne permet pas, que l'on donne aucunes bornes à ſes déſirs, ou que l'on eſt aſſez ſtupide pour ne pouvoir comprendre l'irregularité de ce procedé.

4.

S'il y a quelque choſe, qui doive vous détourner de l'importunité, ce ſont les effets nuiſibles, qu'elle produit. Commettez d'autres fautes dans la civilité; on excuſera votre peu d'éducation, votre peu d'attention: Soyez importun, on n'excuſera rien, parce-que la faute eſt toute volontaire.

Un

Un importun paſſe pour effronté, ou pour ſtupide: voilà le premier effet de l'importunité. L'autre eſt que, comme l'effronterie eſt une marque du mépris que l'on fait de la perſonne, aves qui on agit, l'importunité devient une offenſe, & aliéne l'eſprit de cette perſonne-là.

5.

Pour ne point être importun, ayez toujours égard à l'état, au tems & au lieu, où ſe trouve la perſonne, à laquelle vous voulez rendre vos devoirs.

Par exemple, ſi vous allez faire votre cour à une perſonne éminente, lorſqu'elle eſt chagrine d'une fâcheuſe nouvelle, cette honnêteté lui ſera un véritable ſupplice; ſi vous allez lui rendre vos reſpêts en un tems, où elle eſt preſſée d'affaires importantes, ces reſpêts lui ſeront autant d'épines; ſi vous allez lui faire la reverence en un lieu, où il eſt de la bienſéance qu'elle ne ſe manifeſte point, cette reverence lui ſera un coup mortel, & tout cela enſemble vous ſera très-déſavantageux dans l'eſprit de cette perſonne.

6.

Si vous êtes preſſé d'une affaire de grande importance; que vous devez abſolument communiquer à la perſonne ſupérieure, ne craignez point d'être importun; votre importunité devient ici néceſſaire & excuſable, & ce grand, dont nous parlons, ne l'imputant point à la perſonne, mais à l'affaire, elle ne produira aucun mauvais effet dans ſon eſprit: car il ſait, que la néceſſité n'a point de loi.

Si au

Si au contraire vous n'avez aucune affaire d'importance à lui communiquer, craignez d'être importun ; car en ce cas-là votre importunité eſt une faute ſans excuſe, qui produira toujours un mauvais effet dans ſon eſprit, & qui vous fera conſiderer ou comme un homme de peu d'eſprit.

7.

Suppoſé même le cas, que ſelon nos regles il ſoit de vôtre devoir d'aller témoigner à la perſonne ſupérieure la part que vous prenez à la mauvaiſe nouvelle, qu'elle peut avoir reçue, ne vous y engagez point legérement ; car il faut que bien des circonſtances concourent pour cela.

Avant que de faire cette démarche, il faut voir, ſi cette nouvelle eſt publique, & ſi on veut qu'elle ſoit connue. Si on la veut tenir cachée, c'eſt désobliger extrémement la perſonne qualifiée que de lui en parler ; ſi elle eſt connue, il faut voir, ſi cette perſonne trouve bon qu'on lui en parle, ſi d'autres de notre eſpece lui en ont parlé ; ſi d'elle-même elle donne occaſion d'en parler. Et ſi on voit par là, que nôtre civilité ne pourroit être qu'une froide civilité, il vaut mieux s'adreſſer à quelqu'un qui ait un libre accès auprès de la perſonne ſuperieure, & lui faire connoitre la part que l'on prend à ce qui eſt arrivé, le priant d'en couler un mot en tems & lieu ; ou bien il faut à toute extrémité, faire écrire ſon nom au rang des autres, ſi on en tient mémoire.

8.

Si vous avez une choſe importante à dire à la perſonne éminente, & qu'elle ſe trouve dans un lieu, où la bienſéance vous défend d'entrer, ne vous com-

K mettez

mettez pas à la désobliger par votre importunité; mais faites-lui parler par un tiers, ou écrivez lui.

Il faut être si retenu & si circonspect en ces sortes de rencontres, que, quoique le hazard nous jettât ces personnes-là comme entre les mains, il ne faut pas même faire semblant de les connoitre, ou y prendre garde.

9.

Au lieu donc de donner à corps perdu contre la personne, à qui vous devez du respêt, informez vous avant toutes choses, de l'état, de la disposition, de l'humeur de cette personne, du tems & du lieu favorable, & prenez sur tout cela vos mesures pour lui parler, & pour lui rendre vos devoirs & vos respêts, ce sera le moyen de n'être jamais importun.

10.

Observez toujours, si la chose, pour laquelle vous allez vers un grand, a quelque rélation à lui-même, ou à ses affaires, ou bien si elle n'en a point: si elle y a quelque rapport, l'entreprise est favorable; si cela n'est point, elle est importune.

Si, par exemple, vous vouliez demander à un grand la permission de chasser sur ses terres, vous devez d'abord faire reflexion, que ce que vous voulez lui demander est une grace, qui doit être un pur effet de bonté ou d'amitié. Cela supposé, pour vous empêcher d'être importun, vous n'avez qu'à comparer la demande, que vous voulez lui faire, à l'état, où vous le trouvez. Si vous trouvez ce grand fort touché de la maladie de quelqu'un, qui lui est proche,

proche, vous verrez que cet état, où vous le trouvez, ferme tout accès à vôtre demande. Si vous le trouvez en un tems, où il eſt dans l'embarras de recevoir un grand Prince, vous verrez facilement, que de vouloir lui faire votre demande dans cet empreſſement, ce ſeroit la même choſe, que de vouloir arrêter un vaiſſeau qui va à pleines voiles. Si vous le trouvez occupé à la priére, vous comprendrez ſans beaucoup raiſonner, que ce ſeroit le tenter, que de le diſtraire de cette bonne oeuvre. Mais ſi vous le trouvez de bonne humeur, & en lieu favorable, & qu'il vienne lui même à vous parler de la chaſſe, ou d'autres choſes indifferentes, vous pouvez hardiment lui en parler, & ne pas perdre cette occaſion; car le faiſant ainſi, vous ne paſſerez point pour importun.

11.

Quelque bonne intention, ou quelque bonne volonté que vous ayez à l'égard d'un ſuperieur, ſi votre perſonne lui eſt déſagréable, tous les devoirs, que vous lui rendez, ne ſont que des importunités, & vous faites mieux de vous en abſtenir, que de les lui rendre.

La même choſe arrive, lorſque vous allez rendre ces devoirs en compagnie de gens, qui ne plaiſent pas à la perſonne ſupérieure; le chagrin que lui donne la vûe de ces perſonnes-là, retombe ſur vous, & rend importun ce qui ſans cela ſeroit honnête.

12.

Ne faites pas trop ſouvent la même civilité à une perſonne éminente; car quoi qu'elle fût dans les for-

mes pour les autres circonſtances, elle ne pourroit être qu'importune manquant à celle-ci.

13.

Si une perſonne de qualité vous faiſoit viſite par quelque occaſion, vous ne devez pas vous prévaloir de cette rencontre pour lui demander quelque grace ; car ce feroit une incivilité, à moins qu'elle ne vous en donnât ſujet elle-même.

C'eſt manquer de civilité, que de demander quelque grace à une perſonne éminente hors de ſon logis, à moins que quelque circonſtance ne l'excuſât ; car la moindre circonſtance peut rectifier une action qui ſeroit d'elle-même irreguliére.

14.

Enfin, pour éviter l'importunité, tenez pour une maxime infaillible, que tout ce que l'on fait, agiſſant avec les autres hommes, eſt importun, ſi cela ne convient ni au lieu, ni au tems, ni aux perſonnes.



CHA-

CHAPITRE XVI.

De la Contenance.

I.

LA contenance n'eſt autre choſe que *l'accord du dedans avec le dehors d'un homme*, c'eſt à dire, de la perſonne avec la choſe, le lieu & le tems, dont il s'agit ; & on ne perd contenance, que quand l'eſprit ſortant de ſon aſſiette, déconcerte le dehors, & empêche qu'il ne réponde aux obligations, que lui impoſent les loix du devoir de l'honnête homme ou de l'homme civil, par rapport aux trois circonſtances que nous venons de marquer.

C'eſt en ce ſens là qu'on dit d'une perſonne, *qu'elle eſt décontenancée*, quand on voit qu'elle ne ſait comment ſe tenir, ni ce qu'elle doit dire ou faire, & qu'une perſonne n'eſt cenſée *avoir de la contenance* que parcequ'elle contient ſes paſſions & ſes actions, ſes penſées & ſes paroles dans les bornes, où toutes ces choſes-là doivent être pour répondre à ces circonſtances.

2.

Pour vous en donner un exemple, ſuppoſez qu'une perſonne fût obligée de ſe tenir attentive devant une autre d'un degré éminent, & qu'elle vint à s'endormir, chacun ne diroit-il pas ; qu'elle n'eſt pas dans la contenance, où elle doit être ? Et pourquoi ?

Parcequ'elle ne ſe contient pas, & qu'elle ne peut pas vaincre le ſommeil, ou, ſi vous voulez, la pareſſe, dont ſes ſens ſont appeſantis, & qui lui ôte l'attention, qu'elle devroit avoir.

On ne parle pas ici de ce que la nature, l'âge, l'indiſpoſition & d'autres raiſons invincibles obligent de faire. Un homme diſgracié naturellement aura une contenance reguliére, tout tortu ou boſſu qu'il ſoit. Un vieillard & un malade feront toujours bien en quelque maniére qu'ils ſoient. On ne parle ici que de ce qui eſt volontaire, & de ce qui nous emporte hors des regles de la bienſéance par notre propre faute.

3.

Or ce qui nous emporte ainſi, n'eſt autre choſe, que nos paſſions, ou plûtot, nous ne perdons contenance, que parce que nous ſubſtituons une paſſion étrangére à la place de celle qui nous doit faire agir. Ces fauſſes paſſions ſont les mauvaiſes contenances; & comme les paſſions mal reglées ſont preſque ſans nombre, les mauvaiſes contenances ſont auſſi fort ordinaires.

Si on veut étudier un peu le monde pour ſe corriger, on verra qu'il n'y a preſque rien de plus rare qu'une bonne contenance. En effet la plûpart des gens ſont ſi embarraſſés de leur perſonne par les faux principes, dont nous parlons, qu'ils ne ſont pas moins inſupportables à eux-mêmes, que ridicules & choquans à la vue des autres.

4.

Qui peut ſouffrir dans un entretien ſérieux un jeune homme, qui ſe porte bien, étendu ou le corps plié

plié en deux dans un fauteuil, faiſant l'eſprit fort ; & particuliérement ſi c'eſt un Eccleſiaſtique ? Ou qui peut même le ſouffrir d'une femme ?

Suppoſons que ces perſonnes ſoient devant quelqu'un, à qui elles doivent du reſpêt, il ſera aiſé de voir, que dans ce fauteuil ils oublient ce qu'ils font, qu'ils ne font pas attention à leur perſonne, qu'ils mettent la pareſſe à la place de la modeſtie, qui devroit regler leur contenance, & qu'ils ne ſe ſouviennent ni du lieu, ni du tems, où ils ſe rencontrent, ni de la perſonne, qui devroit les tenir dans le reſpêt. Pour ſe corriger ils n'ont donc qu'à ſe contenir chacun ſelon ce qu'il eſt, ou ſelon ſa qualité, je veux dire, qu'ils n'ont qu'à ſe poſſéder, ou entrer en eux-mêmes, en ſubſtituant la modeſtie à la place de toute autre paſſion.

5.

Nous en voyons, qui de peur de paroitre ſtupides, parlent ſans ceſſe, & en s'écoutant parler, s'applaudiſſent des mains & des pieds.

Ces gens-là le font par un principe de vanité & de ſtupidité tout enſemble ; bien loin d'éviter par-là de paroitre ſtupides, ils témoignent ne ſavoir pas, que la ſtupidité n'eſt autre choſe, que l'ignorance de ſon devoir. Il faut dire reſpectueuſement ce que l'on a à dire, entendre ce que d'autres diſent, & rendre raiſon de ce qu'on vous demande ; & il faut s'en tenir là inviolablement, ſi on veut ſe tenir dans les régles.

6.

Il y en a, qui dans une converſation avec un ſupérieur påliront, & ſe refrogneront. Ils montrent

par-là, que la colére les agite; & cette paſſion empêchant qu'ils ne ſe contiennent, ils n'ont qu'à la ſupprimer, & ils ſeront dans l'ordre.

7.

Il y en a, qui dans une compagnie de Dames, & en preſence de perſonnes, à qui on doit du reſpêt, font les yeux doux, ou ſoûrient à quelque belle.

Les differens geſtes de ceux, qui cajolent ainſi les Dames, ſubſtituent la coquetterie à cette tranquillité reſpectueuſe, où ils devroient être. Otant donc de leur eſprit ce déréglement, ils ſe poſſederont, & ſeront dans leur devoir.

8.

Il y en a, qui rient à tout le monde, qui careſſent, qui louent, qui baiſent, qui étouffent les gens à force de les embraſſer; qui ſont les amis, les patrons de tout le genre humain.

Ces grands careſſeurs ſont les Comédiens ſérieux de la vie civile. S'ils ſavoient que les perſonnes de bon ſens ſe rient de ces façons, ſelon le principe qui dit, que quiconque aime & loue tout le monde, n'aime & ne loue perſonne, ils ſe garderoient bien d'extravaguer de cette maniére; ils conformeroient leurs façons d'agir à leurs perſonnes, & alors ils ſeroient civils, honnêtes & ſinceres envers tout le monde, comme tout honnête homme doit être.

9.

Une Dame jouera de la prunelle, ſe portera cent fois la main au mouchoir, ſi elle a la main ou la gorge belle.

ge belle. D'autres, tant hommes que femmes, feront cent autres petites façons pour ſe faire regarder.

Une Dame qui a les maniéres libertines, découvre ſa vanité ou ſa diſſolution; & ce déreglement qui l'offenſe elle-même, offenſe auſſi la perſonne éminente. Il ne faut donc que retrancher ſes paſſions, & on ſera dans la regle; outre qu'en général ceux, qui veulent qu'on les regarde, déplaiſent, & ſont cauſe qu'on les tourne tacitement en ridicules; car on regarde toujours l'interieur, pour juger de l'exterieur.

10.

Une femme badinera avec un éventail juſqu'à en rompre la tête aux gens. Un homme ſe jouera avec ſa canne, ſes gants, & ainſi du reſte.

Ceux qui ont de telles contenances hors d'œuvre, ſont gens qui dorment les yeux ouverts, c'eſt à dire, qui ont l'eſprit diſtrait. Ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes, & qu'à chaſſer la paſſion, qui les diſtrait, & ils ſeront civils.

11.

Un homme, qui n'a ni eſprit, ni talens, affectera, pour faire paroitre qu'il en a, une certaine gravité, qui ſe complait en elle-même, ſe compoſera les yeux, & la bouche, parlera de tout par monoſyllabes entre les dents, s'imaginant que la mine & le ton eſt ce qui fait la belle penſée.

L'homme grave par affectation n'a qu'à ſe ſouvenir de cette maxime, que vouloir cacher ſa ſtupidité ſous des apparences affectées, c'eſt la manifeſter. Il n'a

K 5 qu'à

qu'à bannir de ſon eſprit la vanité, & il paroitra homme d'eſprit. Il vaut cent fois mieux être moins ſpirituel, que d'être vain, puisque la vanité, ſautant aux yeux du monde, découvre notre ſtupidité & nous fait paſſer pour ridicules, ce qui eſt s'attirer deux maux au lieu d'un.

12.

Pourquoi un jeune homme, qui n'a pas vû le monde, tourne-t-il ſon chapeau; ou pourquoi eſt-ce qu'il rougit quand une perſonne qualifiée lui parle? Et d'où vient qu'en preſence d'une compagnie, à laquelle on doit du reſpêt, il y en a qui s'accrochent, ſe heurtent, & ne ſavent ce qu'ils font, en l'abordant, ou en ſe retirant?

Le jeune homme qui eſt interdit, ou qui rougit; l'autre de même, qui marche ou agit comme un homme hors de ſon bon ſens, ſont des gens préoccupés par la crainte; & c'eſt cette paſſion, qui plus que toute autre, fait perdre contenance. L'appareil, la preſence, le regard des perſonnes éminentes étonne. On craint de les offenſer, & de leur déplaire, & on ne ſait pas que c'eſt cette apprehenſion-là même, qui les offenſe, & qui leur déplait. Le moyen donc de ſe raſſurer l'eſprit, c'eſt de ne penſer qu'à ſoi même, & de ſe défaire de cette timidité qui nous déconcerte, & qui quelque fois nous fait perdre toute contenance.

13.

Ainſi, pour comprendre toutes ces regles ſous une ſeule, c'eſt là l'unique voye de ne jamais ſe décontenancer. Il ne faut que ſe contenir en ſoi-même, & voici comment.

Il faut

Il faut d'abord envisager des yeux de l'imagination la personne, à qui nous avons affaire: voir la chose, dont il s'agit, & considerer le lieu & le tems, où l'on se trouve. Quand nous avons repassé tout cela dans nôtre esprit, il n'y faut plus penser; mais seulement reflechir sur nous-mêmes, pour observer, si nous nous conformons à tous ces devoirs. Par ce moyen nous demeurerons fermes dans l'état, que la civilité demande de nous.

14.

Les bonnes contenances ne consistant, qu'à observer ce concert de la personne avec la chose, le lieu & le tems; cela fait assez voir quelle doit être la contenance de tout le monde; car pour regler la contenance de chaque personne en particulier, il n'y a qu'à savoir ce qui est bienséant selon sa qualité, ou selon son caractére.

Par exemple, selon la bienséance, les personnes d'Eglise, celles de judicature, les personnes agées, les filles, les femmes doivent avoir un maintien sérieux, qui marque de la gravité, mais qui n'ait rien d'affecté, de froid, de nonchalant, d'endormi, ni cet air couvert & sombre, qui marque que l'on est fâché.

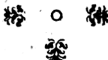
Les jeunes gens, selon leur qualité, doivent avoir des maniéres un peu plus gayes, plus vives & plus resolues; particuliérement ceux qui sont destinés aux armes. Ils ont à éviter l'air effronté d'une part, & l'air fanfaron de l'autre; car l'un & l'autre choque également.

15.

Pour donner enfin une idée de toutes les contenances en général, puisqu'on ne le peut pas faire dans le détail,

détail, nous pouvons dire, qu'il n'y a qu'à prendre toujours le milieu de deux défauts opposés, par rapport à la personne, à la chose, au lieu, & au tems.

Par exemple, il ne faut être ni endormi, ni étourdi, mais serieux. Il ne faut être ni faché, ni enjoué, mais serein. Il ne faut être ni effronté, ni timide, mais résolu. Il ne faut être ni grimacier, ni immobile, mais libre Il ne faut avoir les maniéres ni étudiées, ni badines, mais naturelles. Je veux dire, qu'il ne faut avoir rien d'affecté, ni de grossier, rien de caché ou de dissimulé, rien d'éventé ou d'évaporé; mais qu'il faut avoir un air franc, ingenu, & qui aille, comme on dit, son grand chemin. C'est le meilleur de tous les caracteres, parcequ'il comprend tous les autres. En un mot, il faut établir pour maxime à l'égard de la contenance, aussi bien que de tout ce qui regarde cette matiére, que tout est mauvais, quand il n'est pas dans la bienséance, & qu'il sort de ce milieu, dont nous venons de parler. C'est le point, où se doivent fixer la plûpart des vertus, mais surtout celle, dont il s'agit ici; car ce n'est une vertu, qu'entant qu'elle s'éloigne également de toutes ces extremités vicieuses, comme le dit un Poëte, traitant le même sujet. Il faut donc toujours se souvenir de ce principe, & de l'attention que nous devons sans cesse faire sur nous-mêmes pour voir, si nous sommes dans la contenance, qui nous convient, & ce sera le moyen de ne se point décontenancer.



CHA-

CHAPITRE XVII.

De la fauſſe civilité & de l'uſage que l'on doit faire en toutes rencontres des regles de la bienféance.

I.

EN pratiquant même très-exactement les regles de la civilité la plus reguliére, vous avez encore deux défauts à éviter, qui la feroient dégenérer en une fauſſe civilité, ſavoir : une complaiſance aveugle & outrée, & le trop de ſcrupule ſur les cérémonies.

Il y a des gens, qui étudient & qui imitent jusqu'au moindre geſte, que fait la perſonne, à laquelle ils s'attachent ; qui admirent & qui relevent tout ce qu'elle dit, comme ſi c'étoient des oracles. Cette eſpece de flaterie eſt une baſſeſſe, qui tourne au déſavantage de celui qui la fait & de celui qui la reçoit, faiſant connoitre l'ame double & rampante du flateur, & l'eſprit préſomptueux & borné de celui, qui ſe laiſſe toucher par des ſoûmiſſions, qui ont pour objet toute autre choſe que ſon merite.

2.

Fuyez avec ſoin cette baſſeſſe, car elle eſt indigne de tout honnête homme & de toute ame bien née

Il y en a d'autres, qui pour trop éplucher les choſes ſe font des ſcrupules ſur tout, & qui ſe rendent eſcla-

esclaves des Cérémonies, jusqu'à s'en troubler l'esprit, & jusqu'à se rendre incommodes ou ridicules par trop d'exactitude.

3.

Evitez aussi soigneusement toutes ces façons outrées; car la civilité doit être libre, naturelle & nullement façonniére, ni scrupuleuse.

Mettez-vous toujours dans les termes de la bienséance & du respêt, que les personnes qualifiées peuvent attendre de vous, & après cela ne paroissez point timides près d'elles, mais parlez librement & franchement; car cette crainte qui va quelque fois jusqu'au tremblement, embarrasse même celui à qui on parle, & est la marque d'un naturel sauvage, ou d'une éducation basse & mal cultivée.

4.

Gardez par-tout la bienséance à l'égard des personnes, du tems & du lieu, & appliquez-en les regles avec discernement en toutes rencontres, & pour voir tout d'un coup si vous êtes dans l'état, qu'elles vous préscrivent, observez seulement la régle suivante, qui est courte & infaillible, & qui comprend toutes les autres. C'est de considerer l'effet du précepte en considerant le précepte même, & de juger si cet effet convient au cas, qui se présente.

Les Exemples nous le feront mieux entendre. Un des préceptes pour la table est de ne se point découvrir. Sur ce principe un particulier, qui se trouveroit à la table d'un Prince, lequel pour l'obliger boiroit à sa santé, ne manqueroit pas, si vous voulez, à la civilité de demeurer couvert; mais quel effet cela feroit-il,

roit-il, de voir un homme si different de qualité, & qui doit être effectivement dans le respêt, immobile, pendant que le Prince le comble d'honnêteté? Il est aisé de s'en persuader l'absurdité, si on se les represente à table, & en la compagnie d'un grand nombre de personnes qui mangent avec eux, & qui les voyent manger. Ce précepte ne peut donc pas s'observer dans cette rencontre à cause de son mauvais effet, & il faut nécessairement se decouvrir & s'incliner, comme nous l'avons remarqué, puisque par ces actions-là même, qui sont hors de la regle, on témoigne davantage son respêt. Quoique cependant cette observation ne soit fondée que sur la coutume, suivant la quelle on se met à table en quelques pays, le chapeau sur la tête, ce qui se pratique cependant rarement du temps, où nous vivons à présent. De même, un des préceptes de civilité, est de laisser passer la prémiére une personne, que nous devons honorer; mais si l'on est à cheval, & qu'il y ait un bourbier à passer, n'y auroit il pas de l'indécence de couvrir cette personne d'eau & de boue, en la laissant aller devant. Il faut donc en toutes rencontres voir, si l'effet produit quelque indécence, & rectifier le précepte par le sens commun.



CHA-

CHAPITRE XVIII.

Des Complimens.

I.

IL y a deux ſortes de complimens ; les uns, par lesquels vous tâchez d'inſinuer quelque paſſion, les autres, qui roulent ſur la louange de la perſonne, à qui vous les adreſſez.

2.

Si vous voulez inſinuer par-là une paſſion, c'eſt ou un compliment de conjouïſſance, par lequel vous témoignez la joye, que vous avez de quelque proſperité arrivée à la perſonne, à qui vous le faites ; ou un compliment de condoléance, par lequel vous lui faites connoitre la douleur, que vous reſſentez d'une affliction, qui lui eſt ſurvenue ; ou c'eſt un remerciment, pour lui marquer votre reconnoiſſance de quelque grace, que vous en avez reçue ; ou c'eſt enfin une proteſtation de ſervice, de reſpêt, de ſoûmiſſion, d'obeïſſance, de fidelité &c.

En tout cela vous n'avez pas beſoin de regles. C'eſt le langage du cœur ; Il ne faut que le laiſſer parler. S'il eſt ſincère, il ne peut rien dire qui ne plaiſe, & qui ne perſuade, parceque c'eſt là l'effet infaillible & admirable de la vérité. Vous n'avez qu'à exprimer ſimplement ce que vous reſſentez dans l'interieur, & garder dans le diſcours, auſſi bien que dans le maintien toutes les regles de la bienſéance.

3. Si

3.

Si vous voulez vous étendre ſur les louanges d'une perſonne, & vous inſinuer dans ſon eſprit par elle-même, vous ne perſuaderez point la verité, ſi vous n'y employez beaucoup d'adreſſe & de circonſpection; car cette eſpece de compliment eſt très-difficile à traiter.

Il ne s'agit pas de ſavoir, ſi l'on dit la verité toutes les fois qu'on loue quelqu'un; c'eſt aſſez de croire qu'on la dit. Si vous pouvez donc perſuader celui à qui vous parlez, que vous êtes perſuadé de ſon merite, votre compliment devient ſincère & obligeant, quand même celui, à qui vous le faites, ſauroit dans ſon ame qu'il eſt faux.

4.

Ne vous ſervez jamais dans vos complimens de ces hyperboles démeſurées, qui ſe détruiſent d'elles-mêmes; car l'appas en eſt trop groſſier.

En effet, ceux-là ſe trompent fort, qui mettent, par exemple, les Céſars & les Alexandres aux pieds du prémier, qu'ils veulent louer de quelque bravoure; qui mettent l'éclat de la beauté d'une Dame au deſſus du Soleil & des Aſtres; qui font honte à la neige & aux lis, en parlant de ſa blancheur; qui font pâlir les roſes à la vue des levres & des joues vermeilles de ces beautés imaginaires: Car ces comparaiſons ſont d'elles-mêmes trop éloignées de la verité, & tout cela n'eſt bon que pour le burleſque.

5.

Obſervez toujours les regles de la bienſéance en arrangeant votre compliment, & faites toujours reflexion, ſi les perſonnes, à qui vous l'addreſſez, vous ſont ſupérieures, inferieures, ou égales, & ſi vous les connoiſſez beaucoup, peu ou point du tout, pour pouvoir ſelon ces ſuppoſitions uſer de reſpêt & vous abſtenir de familiarité, ou paſſer par deſſus les loix rigides du reſpect, & traiter familiérement.

Suppoſez, par exemple, que vous ayez à remercier une perſonne ſupérieure, & à qui vous devez du reſpêt, de ce qu'il vous a accordé ſa protection dans un procès; Si vous alliez lui dire:

Monſieur, je viens vous remercier de l'amitié, que vous m'avez témoignée en recommandant mon procès, & vous aſſurer, que ſi je puis vous donner auſſi des marques de la mieme en quelque occaſion, vous reconnoitrez que je n'ai pas été indigne de vôtre protection; &c.

Ce compliment ſeroit fort incivil, parceque les termes en ſont trop familiers, & bleſſent le reſpêt, outre qu'ils marqueroient que vous auriez de la préſomtion & une trop bonne opinion de vous-méme. Il faut donc, pour qu'il ſoit civil, demeurer dans le reſpêt, qui eſt dû à ce Seigneur, & lui dire:

Monſieur, vous m'avez témoigné tant de bonté pendant le cours de mon procès, que j'oſe croire que vous ne trouverez pas mauvais, que je ſois venu pour avoir l'honneur de vous en rendre très-humbles graces, & vous témoigner ma reconnoiſſance, & le zéle que j'ai de mériter l'honneur de vôtre protection par mon re-

ſpêt

ſpêt & mon très-humble ſervice en toutes les occaſions, qu'il vous plaira de m'honorer de vos commandemens.

L'expreſſion & le tour de ce compliment n'ont rien de préſomptueux, & les paroles ſont reſpectueuſes ; ce qui donne d'abord une idée à la perſonne, à qui on parle, que l'on a en effet le cœur touché de reconnoiſſance, & plein de ſoûmiſſion.

De même, ſi vous ailliez faire le compliment à une Dame : *Madame, je prens trop de part à votre douleur pour ne pas venir mêler mes larmes avec les vôtres dans cette funeſte occaſion, &c.* Cela pourroit ſe ſouffrir d'égal à égal ; mais d'inférieur à ſupérieur il faut marquer plus de ſoûmiſſion & dire, par exemple : *Madame, l'honneur que vous m'avez toujours fait de me regarder comme un des ſerviteurs particuliers de votre maiſon, me donne la liberté de venir vous témoigner, avec le reſpêt que je vous dois, la part que je prens à vôtre douleur, &c.*

9.

Gardez-vous bien d'aller demander à une perſonne ſuperieure, comment elle ſe porte ; car outre que c'eſt une eſpece de queſtion, qui n'entre pas dans le genre ſoûmis, c'eſt faire le familier que de vouloir faire expliquer cette perſonne-là, quoique cela paroiſſe un témoignage d'amitié. Ces ſortes de complimens ne ſont bons que pour des amis d'égale condition.

Pour un ſuperieur il faut lui donner un autre tour, & ſi l'on veut en effet lui témoigner la joye, qu'on a de ſa ſanté, il faut s'informer auparavant de quelque domeſtique, comment ſe porte ce Seigneur, & lui en faire enſuite vôtre compliment.

7.

Pour ce qui eſt des complimens qui roulent ſur les louanges d'une perſonne, on ne peut guères vous en donner un exemple que par le moyen d'une converſation ſuivie; ſur quoi nous remarquerons ici deux choſes: la prémiere, qu'en général les hommes doivent du reſpêt aux Dames; la ſeconde, que ce ſexe a d'ordinaire l'eſprit enjoué, & beaucoup de douceur & de naturel, particuliérement s'il a été bien cultivé, & que pour converſer avec elles, il faut prendre un air beaucoup plus gai & plus ſerein qu'à l'ordinaire, & être complaiſant; c'eſt à dire, ne rien faire, ni ne rien dire, qui puiſſe choquer la perſonne à qui on parle, non ſeulement directement, mais même indirectement, ou donner quelque idée déſavantageuſe de ſoi-même.

Suppoſons donc un jeune homme, qui connoit une perſonne, & qui en connoit toutes les inclinations & toutes les belles qualités; Suppoſons de même que cette perſonne ſoit vertueuſe, qu'elle ait lû les bons livres, qu'elle employe bien ſon tems & qu'elle s'occupe à peindre en mignature dans ſon cabinet, dans le tems qu'on y introduit ce jeune homme. Faiſons leur faire une converſation. Ce jéune homme n'a aucun ſujet d'entretien; il faut qu'il prenne, comme on dit, conſeil ſur le champ; & voici comme il s'en tire: Nous marquerons ce que dit la Demoiſelle par un *A*, & ce que dit le jeune homme par *B*.

A. Hé quoi, Monſieur, attendre que l'on vous faſſe entrer.

B. On doit, Mademoiſelle, ce reſpêt au temple des Muſes. J'ai peur de le profaner.

A. Vous

A. Vous faites, Monſieur, bien de l'honneur à ce cabinet.

B. Quoi, Mademoiſelle, vous ne voulez pas que le ſéjour des Muſes ſoit, où regnent les beaux arts ?

A. Mais j'ai entendu dire, que les Muſes étoient neuf, & je ſuis toute ſeule.

B. Elles étoient neuf, je l'avoue ; mais vous ſeule, Mademoiſelle, les valez toutes neuf. L'une ignoroit ce que l'autre ſavoit, & vous en ſavez plus que toutes enſemble.

A. Mais, Monſieur, c'eſt me combler de confuſion.

B. Et c'eſt en quoi, Mademoiſelle, vous valez plus que ces neuf ſavantes, d'accompagner tant de mérite avec une ſi grande modeſtie.

A. Il y a, Monſieur, des gens, qui ſont contraints d'être modeſtes, & vous me trouvez ſur cet ouvrage, qui vous répondra pour moi, que je ne mérite pas ces louanges-là.

B. Quoi, Mademoiſelle, c'eſt donc aujourd'hui votre jour de peindre ? je vous détourne, je m'en vai.

A. Non, non, Monſieur, ce feroit une fauſſe honte de ne pas vouloir peindre devant des connoiſſeurs ; vous me direz mes défauts. Mais je quittois le pinceau comme vous êtes entré.

B. De grace, Mademoiſelle, que je ne ſois pas cauſe que vous quittez l'ouvrage, je m'en irai plûtot.

A. Non, Monſieur, à vous dire la vérité, il faut de la belle humeur à la Peinture, comme à la Poéſie. Je commençois de m'ennuyer. Il eſt preſque impoſſible de rien faire au chaud qu'il fait.

B. Il eſt vrai, qu'il fait une grandeur chaleur; mais rien ne vous rebute, Mademoiſelle; vous allez à la vertu par elle même, ſans qu'aucune incommodité vous en détourne.

A. Helas! je ſuis bienheureuſe d'être ici bien à l'ombre, & de m'amuſer à des bagatelles, tandis que de pauvres gens ſouffrent à la campagne cette chaleur exceſſive dans le travail & la peine: J'y ſongeois même en achevant ce méchant navire. Car je crois que ces pauvres gens, qui ſont dans les vaiſſeaux, ont bien à ſouffrir en pleine mer, & dans un navire, où l'odeur n'eſt pas, comme je crois, bien agréable. Voyez, Monſieur.

B. Oſerois-je?

A. Très-volontiers, Monſieur, je ne fais point miſtére de mes ouvrages, ils n'en valent pas la peine.

B. Il n'eſt pas juſte, Mademoiſelle, que vous en ſoyez le juge, vous êtes trop ſévere. C'eſt une tempête, ou un port de mer.

A. Oui, Monſieur.

B. Voilà qui eſt fort beau: ces vagues ſont fort bien touchées, & fort tendres: mais quoi, Mademoiſelle. avoir vous-même tant de douceur, & peindre ſi juſte un élément ſi colére.

A. Ha, Monſieur, vous ſavez que les Peintres veulent être cajolés. Je ne veux pas me defendre, puisque j'en ſuis du nombre; J'ai auſſi ma petite vanité, je veux pourtant vous dire les choſes comme elles ſont: & ſi je ſuis aſſez vaine pour avoüer que ce n'eſt point d'imagination que j'ai repreſénté la colére: je veux être aſſez de bonne-foi, pour vous dire que j'ai pris tout ce qu'il y a de plus beau dans

dans mon ouvrage, d'un excellent original, que voilà.

B. Je vous assure, Mademoiselle, que l'on ne connoit point, quel est l'original.

A. C'est pour me donner courage, Monsieur; mais ce n'est pas, comme je crois, une tempête.

B En effet, le ciel est trop serein, & le navire ne paroit pas assez agité. C'est apparemment le flux, que le Peintre a voulu representer; car il fait beaucoup de flots & d'écume sur la gréve.

A. Bon Dieu, je suis donc bien éloignée de connoitre ce grand mistére du flux & du reflux, puisque venant de le peindre, je ne le connois pas moi-même!

B. Mademoiselle, il ne faut pas vous étonner, si nous ne le connoissons pas: je crois que les plus savans font de même que nous; ils le peignent sans le connoitre, ils le peignent d'imagination.

A. J'ai un peu lû des ouvrages d'un Philosophe moderne: ce qu'il en dit est bien imaginé, aussi bien que le reste. Vous savez sans doute cette Philosophie-là, Monsieur?

B. J'en ai lû quelque chose, mais j'admire que rien ne vous puisse échapper.

A. Je l'aime, parce qu'on la comprend.

B. Il est vrai, que les raisons, qu'elle rend des choses, sont tout-à-fait sensibles & naturelles.

A. Je l'aime aussi, parce que ces Messieurs ne se piquent pas de développer les secrets de la Toute-puissance de Dieu, mais seulement d'en raisonner autant qu'ils en sont capables: en avouant en même tems, que si quelqu'un a quelque chose de meilleur

 à dire,

à dire, il leur fera grand plaisir. Mais je m'apperçois qu'il ne me sied pas bien de faire la savante devant vous, Monsieur.

B. Moi? Mademoiselle, je serois bien savant, si j'étois capable d'être votre disciple.

A. Ah! mon Dieu, il faudroit que les sciences fussent tombées en quenouille.

B. Il y a apparence que cela soit, Mademoiselle, puisqu'à la cour vous êtes toutes savantes à l'envi l'une de l'autre.

A. Cela seroit joli, si notre sexe occupoit à present les Charges de l'Etat.

B. Pourquoi non? si le monde n'est comme la mer, qu'un flux & reflux; si selon l'opinion des Philosophes, qui sont vos favoris, la terre tourne au lieu du Ciel; pourquoi cette revolution ne se fera-t-elle point dans les personnes, comme dans les choses?

A. Ce seroit, je vous avoue, une assez plaisante chose à voir; mais voici un Laquais qui vient m'appeller.

B. Je suis votre très-humble serviteur, Mademoiselle, je vous demande pardon de mon importunité.

A. Que cela ne vous chasse pas, Monsieur, on n'est jamais importuné de personnes faites comme vous.

B. Vous avez trop de bonté, vous en comblez jusqu'au moindre de vos serviteurs; j'en suis confus, Mademoiselle, je m'en fuis.

A. Adieu donc, Monsieur, je vous suis bien obligée de vôtre civilité.

8. Vous

8.

Vous voyez par cet exemple, que ces ſortes de complimens ne doivent point être tirés, mais naitre naturellement du diſcours. Si vous en voulez d'autres exemples, tant de cette eſpece, que de la prémiére, vous en trouverez un aſſez bon nombre dans le petit Supplement ci-joint.



Maniére de faire des Complimens.

Pour rendre viſite à une perſonne qu'on ne connoit que de réputation, & pour faire connoiſſance avec elle.

A. VOus ſerez ſurpris, Monſieur, d'une viſite comme la mienne, puiſque je n'ai point l'avantage d'être connu de vous; mais j'ai mieux aimé paſſer par deſſus les formalités ordinaires, que de perdre un moment l'honneur de votre connoiſſance. J'eſpére, Monſieur, que vous me pardonnerez ma témérité en faveur de la vénération parfaite, que j'ai pour votre mérite.

B. Je crains bien, Monſieur, que la renommée ne m'ait rendu un mauvais office auprès de vous. L'examen eſt dangéreux pour moi auprès d'un auſſi bon connoiſſeur que vous, mais quelque riſque que j'y coure, je ſerai toujours trop dédommagé par le plaiſir d'une ſociété comme la vôtre, pour ne pas vous la demander avec empreſſement.

A. Monſieur, c'eſt à moi de tout craindre, & il faut être auſſi hardi que je le ſuis, pour demander une amitié, dont tout l'avantage ſera de mon côté.

B. Je

B. Je voudrois, Monſieur, pouvoir vous maintenir dans de pareils ſentimens, parce que je ſerois ſûr de la vôtre pour toujours.

A. Si le cœur peut me tenir lieu de mérite auprès de vous, je n'ai rien à déſirer.

B. On ne peut, Monſieur, être plus ſenſible, que je le ſuis, à l'honneur que vous me faites; & je ne manquerai point d'aller inceſſamment chez vous pour vous en remercier.

A. Vous ne ſauriez, Monſieur, me faire plus de plaiſir, & je vous aſſure que je ne négligerai rien pour rendre notre ſociété durable.

B. J'y contribuerai autant qu'il me ſera poſſible.

Pour faire connoiſſance avec une perſonne, que l'on rencontre dans une compagnie.

A. MOnſieur, le hazard me procure aujourd'hui un bonheur, qui m'eſt d'autant plus ſenſible, qu'il y a très-long tems que j'avois une extrême envie de vous connoître.

B. C'eſt à moi, Monſieur, à me louer ſeul de l'heureuſe rencontre qu'il m'a procurée; mais je ne ſais à quoi je ſuis redevable de toutes les honnêtetés dont vous me comblez; je ſouhaiterois que mon amitié pût m'en acquitter dignement.

A. C'eſt un bien que j'eſtime au-deſſus de toutes choſes. Vous m'avez prévenu, Monſieur, dans le moment que j'allois vous la demander. Accordez-la moi,

moi, je vous en ſupplie. J'ai de quoi vous répondre ſur ce ſujet : mais en fait de mérite, ne comptez ſur moi que pour un admirateur du vôtre.

B. Si j'avois de quoi me faire admirer, je vous aſſure, Monſieur, que nous ſerions but à but. Mais je tâcherai de remplacer ce qui me manque du côté du mérite, par mon empreſſement à vous rendre tous les ſervices, qui dépendront de moi.

A. La grace que vous me faites de me permettre de vous aller voir, & de m'accorder votre amitié, ſuffit, Monſieur, pour me mettre dans l'impoſſibilité de vous faire connoitre, à quel point j'en ſuis reconnoiſſant.

B. C'eſt une juſtice que je vous rends, & dont vous ne devez me tenir aucun compte. Je voudrois, Monſieur, avoir un mérite qui m'aſſurât de la vôtre, comme vous êtes ſûr de la mienne. J'irai vous prier de me faire naître des occaſions de vous convaincre.

A. Je ſuis trop intéreſſé à le croire, pour vouloir en douter; mais je n'en ſerai bien perſuadé, qu'autant, Monſieur, que vous me ferez l'honneur de me venir voir, & que vous voudrez bien me ſouffrir chez vous.

B. Votre converſation me fait trop de plaiſir pour n'en pas profiter autant qu'il me ſera poſſible; ainſi, Monſieur, vous ne ſauriez me faire l'honneur de me venir voir trop ſouvent; & je vous ai trop d'obligation pour n'aller pas vous en témoigner ma reconnoiſſance auſſi ſouvent, que vous voudrez bien me le permettre.

A. Je voudrois, Monſieur, pouvoir ne vous quitter jamais.

VISI-

VISITE.

A. MOnfieur, votre connoiffance m'eft fi précieufe, que je ne faurois la cultiver avec trop de foin : & vous m'avez comblé de tant d'honnêtetés, que je ne puis en témoigner une reconnoiffance affez vive. Je n'ai que des offres de fervices à vous faire : je viens vous fupplier de les accepter, & de me faire naître des occafions, où je puiffe vous convaincre, que j'y ferai fenfible tant que je vivrai.

B. Je ne faurois trop faire, Monfieur, pour rendre juftice à votre mérite ; & fi j'étois le maitre d'exécuter, comme de fouhaiter, vous connoitriez la confidération parfaite, que j'ai pour vous, & que rien ne m'eft plus cher que votre amitié.

A. Je vois bien, Monfieur que vous avez réfolu de me vaincre par toutes les chofes obligeantes, que vous me dites. Je vous céde fur ce point ; mais pour les fentimens, permettez-moi de vous dire, que perfonne n'oferoit me les difputer. Dites-moi, s'il vous plait, comment vous vous êtes porté depuis que je n'ai eû l'honneur de vous voir.

B. Fort bien, Monfieur, graces au Ciel.

A. J'en fuis ravi, pour moi j'ai été un peu incommodé, je ne fuis pas même encore bien rétabli ; mais je trouverois toutes mes forces, s'il s'agiffoit de vous rendre quelque fervice.

B. Je vous fuis infiniment obligé, Monfieur. Vous ne fauriez m'en rendre un plus grand, que celui de ménager votre fanté.

Pour

Pour inviter à diner.

A. MOnſieur, vous me ferez, s'il vous plait, l'honneur de diner avec moi.

B. Il m'eſt impoſſible de profiter de cet honneur-là: je ne ſuis venu que pour ſavoir l'état de votre ſanté: je ſuis charmé qu'elle ſoit bonne. Vous me permettrez, Monſieur, de prendre congé de vous.

A. Je ne ſuis point du tout content de viſites ſi courtes; je vous vois trop rarement, pour ne point prolonger le plaiſir que j'en reſſens; vous reſterez, s'il vous plait, afin que nous puiſſions cauſer plus long-tems.

B. Je vous aſſure, Monſieur, que j'accepterois l'honneur que vous me faites, ſi je n'avois des affaires indiſpenſables. Cependant je les quitterois volontiers, ſi je croyois vous être bon à quelque choſe.

A. Je ſerois au déſeſpoir de vous déranger. Vos intérêts me ſont plus chers que mon plaiſir: ainſi, Monſieur, je n'inſiſterai point davantage; mais je ne vous laiſſe aller, qu'à condition que vous me donnerez un jour de la ſemaine prochaine.

B. Cela m'eſt trop agréable, Monſieur, pour vous le refuſer, & je vous aſſure que j'aurai cet honneur-là inceſſamment.

Autre

Autre ſur le même ſujet, où l'invité demeure.

A. MOnſieur, puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer, vous ne m'échapperez pas cette fois-ci. Il y a trop long-tems que je n'ai eu l'honneur de vous voir; il faut que nous dinions enſemble aujourd'hui.

B. Pour le diner; il n'y a pas moyen, je vous prie, Monſieur, de m'en diſpenſer; mais je ferai chez vous tantôt, & vous pouvez diſpoſer de moi le reſte de la journée.

A. Vous avez beau vous excuſer, Monſieur, vous viendrez, s'il vous plait. Vous craignez peut-être la mauvaiſe chere; mais je ferai de mon mieux.

B. Je ſai, Monſieur, qu'elle eſt toujours parfaitement bonne chez vous.

A. Eh bien, Monſieur, il n'y a donc pas moyen de vous en défendre, & vous me désobligeriez fort, ſi vous ne m'accordiez cette grace.

B. Vous m'en preſſez ſi obligeamment, Monſieur, que je ſuis contraint de me rendre; mais je vous demande une demi-heure pour terminer une affaire qu'il faut que je faſſe ce matin.

A. Très volontiers, Monſieur: mais donnez-moi donc votre parole.

B. Monſieur, vous pouvez compter ſur moi.

A. Voilà qui eſt fait, je vous attendrai.

Au

Au retour.

B. MOnſieur, j'ai bien peur de vous avoir fait attendre.

A. Non, Monſieur, vous venez à la bonne heure, & je vous ſai bon gré de m'avoir tenu parole.

B. Je voudrois bien, Monſieur, qu'il me fût auſſi aiſé de vous témoigner la reconnoiſſance que je vous dois.

A. Allons, Monſieur, mettons-nous à table.

B. Volontiers, Monſieur.

A. Prenez donc place, s'il vous plait.

B. Je vais me mettre ici.

A. Monſieur, je ne vous y laiſſerai aſſurément point, voilà une place qui vous eſt deſtinée.

B. J'obéis, puiſque vous le voulez abſolument.

A la fin du repas.

A. MOnſieur, je ſuis honteux de vous avoir ſi mal regalé; mais j'eſpére que vous me le pardonnerez: je vous ai traité en ami & ſans façons.

B. Vous devriez, Monſieur, vous reprocher de m'avoir traité avec tant de cérémonie; car on n'agit point, comme vous le faites, avec des amis.

A. Si vous me faiſiez l'honneur d'y venir plus ſouvent, vous me preſcririez ce qu'il faudroit que je fiſſe, & je le ſuivrois le plus exactement qu'il me ſeroit

feroit poſſible, afin de vous engager à ne me point abandonner ſi long-tems.

B. Il faut, s'il vous plaît, Monſieur, que je prenne ma revanche chez moi, & vous verrez que je vous traiterai bien plus familierement que vous n'avez fait, afin de vous engager à y venir plus ſouvent.

Lorſque l'invité demeure après le diné.

A. A Quoi voulez-vous vous amuſer, Monſieur? Jouez-vous à l'Ombre?

B. Monſieur, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

A. N'aimeriez-vous pas mieux que nous fuſſions chez Mad. N. où il y a toujours bonne compagnie?

B. Je ne ſaurois y en trouver, qui me ſoit plus agréable que la vôtre.

A. Vous me faites bien de la grace, Monſieur, mais je ſerai bien aiſe de vous mener chez cette Dame, parce que vous y verrez toute la belle jeuneſſe de la Ville, tant en Cavaliers qu'en Demoiſelles.

B. Je vous ſerai fort obligé, ſi vous voulez bien m'y introduire.

Pour introduire un Cavalier dans une compagnie.

Le Cavalier connu.

MEſſieurs, voilà un Gentilhomme de mes amis que je vous préſente, je ſuis perſuadé qu'il n'aura

n'aura pas besoin d'autre recommandation que son propre mérite.

La Compagnie.

Monsieur, il suffit que Monsieur soit de vos amis, pour nous obliger à l'estimer; votre discernement nous assure de son mérite.

L'Etranger.

Je suis persuadé, Messieurs, que je dois à Monsieur N. l'agréable réception que vous me faites. Je ne saurois assez l'en remercier, ni lui témoigner suffisamment combien je lui suis obligé de m'avoir procuré votre connoissance & celle de ces Demoiselles, qu'on ne peut voir sans les admirer. J'espére qu'elles voudront bien me faire la grace de m'admettre dans leur société.

Les Demoiselles.

Monsieur, quand on a autant de mérite & autant de politesse que vous en avez, on doit être sûr d'être toujours bien reçu.

L'Etranger.

En vérité, Mesdemoiselles, je ne sai comment répondre à vos honnêtetés. J'aurois besoin pour cela d'un esprit aussi aisé que le votre. Ainsi je n'ai que des offres de service à vous faire. Je vous supplie de me procurer l'occasion de vous prouver, combien j'y suis sensible: vous verrez alors que j'agirai avec plus d'activité que je ne parle.

Les

Les Demoiſelles.

Votre politeſſe, Monſieur, nous ſuffit pour nous faire juger de vous auſſi avantageuſement que vous le méritez.

L'Etranger.

Si vous ne voulez pas, Mesdemoiſelles, me faire naître des occaſions de vous témoigner à quel point je vous honore, je les chercherai avec tant d'empreſſement, que je ſerai peut-être aſſez heureux pour en trouver.

Un autre Cavalier.

Monſieur, nous allons faire une partie, voulez-vous en être?

L'Etranger.

Très-volontiers, Monſieur, pourvû que ces Demoiſelles en ſoient; car je ne veux point quitter leur compagnie.

Une Demoiſelle.

Monſieur, vous y perdrez peut-être plus que vous ne penſez.

L'Etranger.

Je ne ſaurois perdre, Mademoiſelle, pourvû que je puiſſe mériter quelque part dans vos bonnes graces.

Une Demoiſelle.

Monſieur, vous ſerez fort mal dédommagé par notre converſation, des faveurs, que vous pourriez recevoir de la fortune.

L'Etranger.

Mesdemoiselles, je n'en saurois avoir de plus grande que de voir tant de beautés rassemblées. Je suis persuadé, que si Pâris étoit à ma place, il seroit plus embarrassé qu'il ne l'a été avec les trois Déesses.

Une Demoiselle.

Monsieur, on ne sauroit pousser plus loin la politesse & la galanterie.

L'Etranger.

Mesdemoiselles, c'est une justice que je vous rends, & si je ne me défiois de mes lumieres, je dirois ce que je pense de votre esprit. Je suis persuadé que lorsqu'il est de concert avec vos yeux, il n'y a point de Cavalier, qui puisse vous échapper.

Les Demoiselles.

En vérité, Monsieur, nous sommes bienheureuses d'avoir quelque connoissance de nous-mêmes: car notre amour propre pourroit fort bien se laisser séduire par des discours aussi flateurs que les vôtres; mais nous ne les recevons que comme un effet de votre politesse.

L'Etranger.

Mesdemoiselles, votre modestie est un surcroît de mérite, qui ne fait qu'augmenter mon admiration: & je vous assure que de quelque maniere que je sois auprès de vous, j'aurai toute ma vie une obligation infinie à M. N. de m'avoir procuré de si belles connoissances.

Décla-

Déclaration d'amour.

MAdemoiſelle, le plus heureux jour de ma vie eſt celui, où j'ai eu l'honneur de vous connoitre.

En vérité, Monſieur, vous faites conſiſter votre bonheur en bien peu de choſes, car je ne connois rien en moi, qui puiſſe vous être d'un ſi grand avantage.

J'y trouve tant de perfection, Mademoiſelle, que je ne ſaurois me laſſer de les admirer; & j'en ſuis ſi pénétré, que je ne ſaurois les trouver qu'en vous.

Apparemment, Monſieur, que vous vous êtes fait une ſi grande habitude de dire des choſes obligeantes aux Dames, que je m'en reſſens aux dépens de votre diſcernement & de votre ſincérité.

Je vous aſſure, Mademoiſelle, que tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, eſt dicté par mon cœur, & que je n'aurois rien à ſouhaiter, ſi je pouvois me rendre digne de votre eſtime.

Vous pouvez, Monſieur, compter ſur tous les ſentimens, que l'honneur me peut permettre pour un Cavalier. Je ne ſuis point aſſez injuſte pour refuſer à vos vertus la juſtice qui leur eſt dûe. Je ſerai charmée de vous voir réuſſir dans tout ce que vous entreprendrez.

Si vous parliez ſincérement, Mademoiſelle, je ſuis l'homme du monde le plus heureux; car je n'ai rien en moi qui ne dépende de vous.

Monſieur, je ſuis ſi peu accoûtumée à de pareils diſcours, que je ne les comprens pas. Je ne ſai point ſi j'ai trop parlé, mais je n'ai eu intention que de vous faire connoître l'eſtime, que j'ai pour vos bonnes qualités.

Il eſt vrai, Mademoiſelle, qu'avant que de vous déclarer mes ſentimens, je devrois vous en avoir donné des preuves ; mais je ſuis ſi occupé de vos charmes, que je ne puis m'empêcher de vous dire que je ne puis penſer à d'autres qu'à vous.

Monſieur, je ne ſaurois croire qu'une perſonne d'un mérite auſſi ſimple que le mien, ait pû fixer un Cavalier d'auſſi bon goût que vous.

Je ne ſaurois, Mademoiſelle, donner de meilleure preuve de mon diſcernement, qu'en vous ſacrifiant toutes les penſées & toutes les actions de ma vie, & je vous proteſte que ſi je ſuis aſſez malheureux, pour que vous n'acceptiez point mes vœux, ils n'en ſeront ni moins ardens, ni moins conſtans. Quelque choſe que vous faſſiez, vous n'aurez point d'amant plus fidéle que moi.

Monſieur, ce n'eſt point à moi à vous répondre là-deſſus : ſi vous êtes approuvé de ceux dont je dépens, je me ſoumettrai volontiers à leurs ordres.

Je ne ſaurois, Mademoiſelle, vous exprimer les transports de joye où je ſuis. Je vais tout employer pour gagner Meſſieurs vos parens. Quand j'aurois à faire à des Barbares, j'en viendrai à bout ; j'aurai tant de complaiſance pour eux, qu'ils ne pourront me refuſer. Ainſi, Mademoiſelle, je compte mon bonheur pour certain, tant que vous voudrez bien m'être favorable.

Pour lier converſation avec une Demoiſelle dans une compagnie.

Mademoiſelle, j'étois charmé de cette compagnie, mais depuis que j'ai l'honneur de vous y voir, je la trouve infiniment plus agréable.

Je me

Je me connois affez, Monfieur, pour favoir que je n'ai aucune part à l'agrément que l'on reçoit parmi tant d'aimables perfonnes : & c'eft outrer la politeffe que de placer vos louanges fur celle qui les mérite le moins.

Mademoifelle, je ne me laifferai point furprendre par votre modeftie ; & elle ne me fera point juger de vous autrement que tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître.

Monfieur, je ferois charmée de m'entendre dire des chofes fi flateufes & fi agréables, fi je croyois les mériter; mais comme je fais, qu'elles ne me font point dûes, je vous prie inftamment de ne m'en point parler.

Puifque vous doutez de ma fincérité, Mademoifelle, je remets au tems à vous en convaincre.

Pour demander confeil à un ami.

A. MOnfieur, vous m'avez toujours comblé de tant de bontés, que je ne faurois avoir recours qu'à vous dans les occafions, où j'ai befoin de confeil.

B. Vous ne fauriez, Monfieur, me faire plus de plaifir que de m'employer pour votre fervice. Dans quelque occafion que ce foit, vous me trouverez toujours la même fincérité & la même ardeur.

A. Monfieur, je vous ai toujours de nouvelles obligations ; je vous fupplie de m'honorer de vos ordres, afin que je puiffe m'en acquitter.

Remerciment.

A MOnſieur, vous ne pouviez me rendre un plus grand ſervice que celui ci; & quelque choſe que je faſſe, je ne ſaurois vous en témoigner une aſſez vive reconnoiſſance.

B J'aurois lieu, Monſieur, de douter de votre amitié, ſi vous vous adreſſiez à d'autres qu'à moi en pareille occaſion; puiſque vous ſavez que je n'ai point de plaiſir plus ſenſible que celui de rendre ſervice à mes amis Ainſi vous devez juger que je voudrois vous donner des témoignages plus eſſentiels de mon amitié.

A. Monſieur, je n'ai point mérité tout ce que vous avez fait pour moi; & je ne ſerai point content que je n'aye trouvé des occaſions de vous en témoigner ma reconnoiſſance.

B. La maniere dont vous me remerciez, eſt infiniment au-deſſus du petit ſervice que vous prétendez que je vous ai rendu. Comptez toujours, Monſieur, ſur ce qui dépendra de moi.

Pour emprunter.

A. MOnſieur, je m'ennuyois de ne point ſavoir de vos nouvelles, je ſuis venu m'en informer moi-même.

B Je vous ſuis ſenſiblement obligé, Monſieur, de votre bon ſouvenir: ma ſanté eſt aſſez bonne, graces au Seigneur; & vous, Monſieur, comment vous êtes vous porté, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir?

A. Je

A. Je me porterois à merveille, ſi j'avois des nouvelles de mes parens.

B. En êtes-vous en peine ?

A. Je ſerois charmé de ſavoir l'état où ils ſont; mais je ſerois encore plus joyeux, s'ils étoient informés du mien; car je ſuis fort embarraſſé, faute de Lettre de change.

B. Ne ſavez-vous pas, Monſieur, que vous pouvez diſpoſer de ma bourſe?

A. Monſieur, j'accepte l'offre obligeante que vous me faites, & je vous en aurai une obligation éternelle.

B. Monſieur, il faut être libre entre amis : combien vous faut il ?

A. Si vous voulez bien avoir la bonté de me prêter cent piſtoles, je vous les rendrai, je vous aſſure, auſſi-tôt que j'aurai reçu mes Lettres de change.

B. Que cela ne vous embarraſſe point.

A. Puisque je ne ſaurois reconnoître un ſi grand ſervice comme il le mérite, il faut que mon exactitude y ſupplée : ainſi, Monſieur, vous pouvez compter ſur ma parole.

Pour entrer en converſation avec des Dames.

MEsdames, je vous prie de m'excuſer, ſi j'interromps votre converſation; elle eſt ſi agréable, & il y a tant à y profiter, que vous me pardonnerez peut-être ſi je ſuis ſi vigilant à en rechercher toutes les occaſions.

Je vous aſſure, Monſieur, que nous ne diſions rien qui méritât attention ; nous avions beſoin de votre ſecours pour la rendre plus agréable.

La converſation doit être très-fertile, lorsque des Dames comme vous en font le ſujet.

Monſieur, nous perdrions beaucoup, ſi une perſonne auſſi ſpirituelle que vous, n'avoit la bonté de s'y trouver pour la rendre tout-à fait agréable.

Votre modeſtie ne m'éblouira point du tout, Meſdames, & elle ne m'empêchera pas de rendre juſtice à votre mérite.

Monſieur, nous connoiſſons ſi peu d'avantage ſur ce que l'on peut dire ſur notre compte, que nous vous prions de nous épargner.

Mesdames, on ne ſauroit parler trop vivement, quand il s'agit de rendre témoignage à la vertu.

Si vous ne craignez rien pour votre ſincérité, Monſieur, ſongez du moins que votre bon goût y eſt intéreſſé.

Mesdames, c'eſt juſtement ce qui m'engage le plus à vous rendre juſtice ; & quelque choſe que je faſſe pour y réuſſir, il y aura toujours de la perte pour vous.

Il faut donc céder à votre politeſſe ; car plus nous nous défendrions, plus il en coûteroit à la vérité.

Je conviens, Mesdames, que plus je parlerai de votre mérite, plus la vérité aura à ſe plaindre, parce qu'il m'eſt impoſſible de la mettre dans tout ſon jour.

Féli-

Félicitation ſur le nouvel An.

A. MOnſieur, je ſuis charmé de vous voir commencer cette année en parfaite ſanté; je ſouhaite que le Seigneur vous la conſerve, & qu'il vous comble de toutes ſortes de bénédictions.

B. Je vous ſuis infiniment obligé, Monſieur, je prie le Seigneur qu'il vous accorde autant de ſatisfaction que vous en méritez.

A. Monſieur, je vous remercie de tout mon cœur, quoique vous borniez vos ſouhaits à peu de choſe, ſi vous les meſurez à mon mérite.

B. Monſieur, vous en devez être content; car s'ils ſont exaucés, il n'y aura point de bonheur, qui ne vous arrive. Je vous prie d'accepter ce préſent comme un gage de mon amitié.

A. Monſieur, votre amitié m'eſt trop chere, pour ne pas accepter le préſent que vous me faites; mais je vous prie d'être bien perſuadé, que j'ai pour vous des ſentimens tout à fait reciproques; & afin que vous puſſiez vous en ſouvenir, permettez moi de vous offrir cette bague.

B. Je vous aſſure, Monſieur, qu'elle me ſera toujours très-chere, & que je la conſerverai avec un grand ſoin.

Sur un bonheur arrivé à un ami.

A. MOnſieur, la joie que je reſſens de votre bonheur, feroit imparfaite, ſi je ne la partageois avec vous.

B. Je

B. Je m'attendois bien, Monſieur, que vous prendriez part à ma fortune, puisque vous n'avez jamais laiſſé échaper aucune occaſion de me donner des preuves de votre amitié.

A. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que tous vos amis ſont d'autant plus ſenſibles à ce qui vient de vous arriver, qu'ils le ſouhaitoient il y a long-tems, comme une choſe dûe à votre mérite.

B. La plus grande ſatisfaction, que j'en reçoive, c'eſt que j'eſpére être plus en état qu'auparavant de ſervir mes amis, & particuliérement vous, Monſieur, que j'eſtime & que j'honore infiniment.

Sur un malheur arrivé à un ami.

A. MOnſieur, j'ai appris avec tout le déplaiſir poſſible le malheur, qui vous eſt arrivé.

B. Monſieur, je vous en ſuis très obligé.

A. Je ſouhaiterois, Monſieur, que ma douleur pût diminuer la vôtre, ou qu'il me fût permis de la partager, je le ferois de tout mon cœur, je vous aſſure.

B. J'en ſuis perſuadé, Monſieur, & je vous en témoignerai ma reconnoiſſance, ſi je puis trouver aſſez de tranquillité pour cela.

A. J'eſpere que le tems vous la rendra, pourvû que vous vouliez y contribuer de votre raiſon & de votre piété ordinaire; je vous en prie, Monſieur, & de diſpoſer de moi, comme du plus ſincére de vos amis.

Viſite

Visite à l'arrivée d'une personne.

A. MOnsieur, aussitôt que j'ai su votre arrivée, j'ai été dans une impatience extrême de savoir l'état de votre santé. Je viens m'en informer, & vous offrir mes services.

B. Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de toutes vos honnêtetés; & vous pouvez compter que je n'aime & que je n'estime personne plus véritablement que vous.

A. Monsieur, rien ne m'est plus précieux que les témoignages que vous m'en donnez. Je vous proteste que j'aurai une attention particuliere à remplir mes devoirs, afin de m'en rendre digne.

B. Vous ne sauriez, Monsieur, me faire plus de plaisir, que de me venir voir souvent, & de me faire naitre des occasions de vous être bon à quelque chose.

Pour saluer un Seigneur passant sur ses Terres.

A. MOnsieur, je me reprocherois toute ma vie, d'avoir passé si près de votre Château, sans m'acquitter des devoirs, auxquels on est engagé par votre rang, votre naissance & votre mérite.

B. Monsieur, je suis charmé que le hazard m'ait procuré la satisfaction d'avoir chez moi une personne

aussi

aussi polie que vous : faites-moi la grace d'y demeurer long-tems, afin que je puisse vous recevoir comme vous le méritez.

A. Monsieur, je n'aurois jamais osé me flatter d'une si agréable réception, n'ayant point l'honneur d'être connu de vous ; c'est une faveur, dont je me souviendrai toute ma vie.

Entretien avec le dit Seigneur.

A. MOnsieur, vous avez ici la plus charmante situation du monde, & le Château le mieux bâti & le plus commode que j'aie encore vû.

B. J'y serois assez bien, si j'avois souvent le plaisir de recevoir mes amis, & particulierement des personnes de votre mérite.

A. Je suis persuadé, Monsieur, que votre politesse vous doit attirer de frequentes & nombreuses compagnies.

B. Monsieur, je n'en reçois point qui me fasse plus de plaisir que la vôtre. Tout ce qui me fâche, c'est que vous ne soyez pas traité comme vous le méritez.

A. Et moi, Monsieur, je suis confus de toutes vos honnêtetés ; peut-être que quelque jour je ferai assez heureux pour trouver l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance.

B. Monsieur, il est tems que nous nous mettions à table ; vous avez besoin de vous rafraîchir.

Pour

Pour prendre congé du même Seigneur.

A. MOnfieur, votre féjour eft fi charmant, & vous avez des manieres fi engageantes, que je ne penferois jamais à vous quitter, fi mes affaires ne me preffoient abfolument Mais il eft tems que je continue mon voyage, & que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait, & dont je me fouviendrai, tant que je vivrai.

B. Je voudrois bien, Monfieur, qu'il fe trouvât ici quelque chofe pour votre fervice pendant votre abfence, je m'y employerois avec toute l'activité poffible, afin de vous dédommager du peu de fatisfaction que vous avez eu de moi.

A. Je ne faurois, Monfieur, affez vous en marquer ma reconnoiffance. Je vous fupplie de m'honorer de vos ordres, afin que je puiffe m'acquitter de ce que je vous dois. Je ne puis le faire préfentement que par des vœux fincéres & ardens pour la confervation de votre fanté.

B Monfieur, je vous remercie de tout mon cœur, & je vous fouhaite toutes fortes d'agrémens dans votre voyage.

Sur le bruit d'un mariage.

A. VOulez vous bien, Monfieur, que je vous félicite fur la nouvelle que j'ai apprife ?

B. Je fuis ravi, Monfieur, d'avoir l'honneur de vous rencontrer; mais je ne fai en verité, de quoi vous me félicitez.

A. Je

A. Je ne croyois pas, Monſieur, que vous vouluſſiez me faire myſtere d'une choſe que tout le monde fait.

B. Je vous en ferois moins qu'à perſonne. J'ai beau promener mon imagination, je ne ſaurois deviner de quoi il eſt queſtion.

A. On dit que vous vous mariez dans ce pays-ci.

B. Voilà qui eſt, je vous aſſure, tres-nouveau pour moi.

A. On m'en a cependant dit des particularités.

B. Que je les ſache donc auſſi, s'il vous plait, peut-être me mettront elles dans le goût du mariage.

A. On vous marie avec Mademoiſelle N. à laquelle Monſieur ſon pere donne cent mille écus en or.

B. Je vous avoue, Monſieur, qu'il y a long-tems que j'ai des vues ſur cette Demoiſelle, & je ferai mon poſſible pour que cette affaire réuſſiſſe,

A. Je me doutois bien, que cette nouvelle ne s'étoit point répandue ſans qu'il n'y eût quelque apparence. Je vous fais mon compliment, Monſieur, ſur votre bon choix, je n'en ſuis point ſurpris, car vous avez un diſcernement trop juſte pour vous tromper. Je vous aſſure que perſonne ne prend plus de part que moi, au bonheur, dont vous jouirez enſemble.

B. Monſieur, je vous en ſuis infiniment obligé.



PRO-

PROMENADE.

A. JE viens, Monſieur, vous demander, ſi vous voulez venir faire un tour de promenade.

B. Très-volontiers, Monſieur. Où irons nous?

A. Où il vous plaira, Monſieur.

B. Voulez-vous que nous allions aux Tuilleries? Comme il eſt de bonne heure, nous pourrons cauſer enſemble, en attendant que les Dames ſoient deſcendues du Cours.

A. Il faut avouer que cette promenade eſt bien charmante.

B. Je m'imagine que je ſuis dans un paradis terreſtre.

A. Rien ne délaſſe plus agréablement l'eſprit qu'une belle promenade; ſurtout quand on a paſſé la journée à l'étude.

B. Je ne laiſſe pas de la trouver agréable, quoique je ne me fatigue pas ſur les livres.

A. Je ſuis ſurpris, Monſieur, que vous négligiez la lecture; car rien ne convient mieux & n'eſt plus utile à un homme de condition. Je ne croirois pas avoir bien paſſé la journée, ſi je n'avois lu quelque chapitre d'un bon livre.

B Et moi, Monſieur, je préfere les exercices à l'étude. Je voudrois bien ſavoir quelle ſatisfaction on peut prendre d'avoir toujours le nez dans un livre.

A. Je vous l'apprendrai, quand vous m'aurez dit l'utilité, que vous tirez de vos exercices.

B. Ils confervent ma fanté, ils me rendent le corps fouple & leger, & ils m'apprennent à me bien préfenter dans une compagnie, ce qui m'eft un grand point; car vous favez, Monfieur, que l'extérieur donne un grand avantage à la réputation.

A. J'en conviens : mais quand cette réputation n'eft point foutenue par un efprit cultivé, en vérité, Monfieur, elle eft de bien peu de durée. Et peut-on cultiver l'efprit fans l'étude & fans la lecture? L'efprit n'eft-il pas la partie effentielle de l'homme? Cela étant, les plaifirs de l'efprit font bien plus folides que ceux du corps.

B. Monfieur, il me faut du détail pour me convaincre.

A. J'y confens. L'étude nous préferve des railleries, auxquelles l'ignorance nous expofe, pour peu qu'on foit répandu dans le monde : elle nous apprend à modérer nos paffions, & par-là nous rend capables d'entrer dans toutes les bonnes fociétés. Elle forme notre jugement, de maniere que nous pouvons nous garantir du mal & pratiquer la vertu.

B. C'eft votre fentiment; mais on m'a toujours fait entendre que l'etude & le courage étoient incompatibles.

A. On vous a bien trompé, Monfieur. Que penfez-vous d'Alexandre, de Céfar, de Charlemagne, & d'une infinité d'autres que je pourrois vous nommer? Avez-vous quelques reproches à leur faire du côté du courage? Je ne le crois pas. Cependant tous ces grands Capitaines fe font trouvés honorés du titre de Reftaurateurs des Sciences : ils les ont fi heureufement alliées avec les armes, qu'ils n'avoient pas moins de connoiffance dans les Loix, que d'expérience dans la guerre, & leur valeur auroit eû bien moins

moins d'éclat, ſi elle n'avoit été ſecondée de leur éloquence.

B. Je commence à me repentir d'avoir mal employée ma jeuneſſe.

A. Monſieur, il eſt encore tems, pourvû que vous vous appliquiez ſérieuſement.

B. S'il me faut du Latin, je ſuis perdu; car rien ne m'eſt plus inſupportable qu'un Pédant.

A. Le Latin n'eſt pas abſolument néceſſaire; parce qu'il n'y a point de bons Auteurs, ſur quelque matiére & en quelque langue que ce ſoit, qui n'ayent été traduits en François par de très-ſavans hommes.

B. Vous croyez, Monſieur, que je pourrai venir à bout de lire une ſi grande quantité de livres.

A. Non, Monſieur, il ne faut point que vous les liſiez tous; mais il faut s'en faire choiſir un petit nombre des meilleurs, auxquels vous donnerez toute votre attention: afin qu'ils vous deviennent familiers. Je ne vous demande point de ſpéculation, de peur de vous ennuyer & de vous rebuter; mais vous auriez beſoin de Mathématique, de Politique, & principalement d'Hiſtoire, qui fournit beaucoup de manieres aux converſations, & qui fait briller l'eſprit, pour peu qu'on en ait.

B. Je vous ſai bon gré, Monſieur, de m'avoir tenu tête, me voilà convaincu; je vais quitter toutes les compagnies, qui m'ont empêché de profiter des ſalutaires conſeils qu'on m'a donnés, & qui me ſéduiſent par leurs flatteries.

Sur une Querelle.

C. MOnfieur, j'allois chez vous, pour vous demander des nouvelles de ce qui fe paffa hier.

S. Je fuis ravi, Monfieur, de vous en avoir épargné la peine. Dites-moi, s'il vous plait, de quoi vous voulez que je vous inftruife.

C. On dit, que Meffieurs ** ont eû querelle enfemble, & qu'ils en font venus même jufqu'aux voyes de fait.

S. J'arrivai fort à propos pour les féparer.

C. Il eft bien trifte de voir des amis fe laiffer emporter à de telles extrémités, fouvent pour des bagatelles.

S. Plufieurs de leurs amis travaillent à les racoommoder; mais je fuis perfuadé, que vous en viendrez mieux à bout que perfonne, parce qu'ils ont beaucoup de confiance en vous.

C. Je prens affez d'intérêt à tous les deux pour y faire tout ce qui dépendra de moi; c'eft pour cela que je m'en informe à des perfonnes qui puiffent m'en inftruire fans prévention, parce qu'on ne fauroit jamais juger fainement fur ce que difent les parties.

S. Monfieur N. eft celui qui peut le mieux vous éclaircir de l'affaire.

C. Je crois, Monfieur, que je ne faurois prendre de meilleurs confeils que les vôtres, ainfi je vous prie de m'accompagner.

S. Je

S. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous avez aſſez de prudence pour terminer cette affaire ſeul : cependant je vous y ſuivrai, ſi vous le jugez à propos.

C. Monſieur, nous avons appris avec chagrin le différend, qui eſt arrivé entre vous & Monſieur N.

B. Meſſieurs, je ſuis fâché de la peine que prennent nos amis pour nous remettre bien enſemble, mais ils pourroient ſe l'épargner; car nous le terminerons bien nous mêmes.

C. Monſieur, il ne faut pas que vous pouſſiez cette affaire plus loin: tout le monde connoit aſſez votre bravoure; ainſi je vous conſeille de la réſerver pour une meilleure occaſion. Il faut que vous nous permettiez de terminer vos differens; nous le ferons de maniere que vous ſerez content.

B. Je connois votre équité, & je ſuis perſuadé de vos bonnes intentions: mais je vous demande en grace de nous laiſſer ce ſoin.

C. Il eſt fâcheux de rompre ſi facilement une ancienne amitié.

B. Je n'ai jamais eû cette intention, & je vous aſſure, Meſſieurs, que je n'y ai point contribué; c'eſt ce qui me pique le plus.

C. Plus l'offenſe eſt grande, plus il y a de mérite à pardonner.

B. Je crois, Monſieur, que vous avez les meilleures raiſons du monde à me dire; mais je ſuis bien mortifié de n'en pouvoir profiter. J'ai d'autant plus de peine à pardonner, que j'évite avec ſoin de faire le moindre chagrin à qui que ce ſoit.

C. Vous devez, Monſieur, être aſſez convaincu de notre amitié, pour ne point craindre que nous

 faſſions

faffions rien à votre désavantage. Ainfi il faudra bien que vous vous laiffiez gagner: nous allons voir dans quelle difpofition eft Mr. N . . .

B. Je vous remets donc, Meffieurs, mes intérêts entre les mains, puisque vous le voulez abfolument.

C. Monfieur, nous fommes affez de vos amis, pour ofer nous flatter, que vous voudrez bien vous en rapporter à nous pour terminer l'affaire que vous eûtes hier avec Mr. N . . . Elle n'eft pas fi mauvaife, qu'on ne puiffe l'accommoder.

D. Meffieurs, vous êtes véritablement de mes amis: vous ne me parlerez point d'accommodement avec un homme qui m'a fait une infulte, dont il faut que j'aie raifon.

C. Monfieur, il faut toujours chercher à guérir le mal, & jamais à l'augmenter; & certainement la vengeance le rend incurable.

D. C'eft raifonner à merveilles; mais ces raifonnemens ne s'accommodent point du tout avec le point d'honneur.

C. Croyez-vous, Monfieur, que nous vouluffions rifquer votre honneur? Non, en vérité: mais fongez qu'il eft très facile de prendre le faux pour le vrai, & qu'on s'y trompe fouvent dans le monde.

D. Il n'eft rien de fi aifé que de parler d'une affaire, quand on n'y eft point intéreffé: mais vous ne fouffririez pas plus que moi la raillerie, quand elle eft pouffée jufqu'à un certain point.

C. Monfieur, il n'y a peut-être que du malentendu ou de la promptitude: nous ne vous quitterons point que vous ne nous donniez votre parole pour un accommodement. Nous vous répondons de Monfieur N.

D. C'eft

D. C'eſt donc que le courage lui manque : he bien je le réveillerai, & je le veux voir l'épée à la main.

C. Nous ſommes auſſi ſûrs du ſien que du vôtre: mais ne devez-vous pas le réſerver l'un & l'autre pour des occaſions plus favorables ? Ne devriez-vous pas même être retenu par la défenſe des Duels, & par la religion ? car enfin elle eſt pour les braves comme pour les autres.

D. Meſſieurs, il faut que j'aye autant de conſideration pour vous que j'en ai, pour prendre ſur moi de m'en rapporter à vous. Vous êtes ſi preſſans, que je ne ſaurois vous rien réfuſer.

C. Nous voilà contens; & je ſuis perſuadé que vous le ferez à votre tour. Vous vous reprocheriez d'avoir rompu pour une petite promptitude une amitié ſi bien établie.

Pour prendre congé d'un ami en partant.

A. MOnſieur, je ſuis tout à fait mortifié d'être obligé de me ſéparer de vous: j'en ſerois inconſolable, ſi je n'avois l'eſpérance de vous revoir bientôt, & ſi je ne me flattois que vous me conſerverez une part dans votre amitié. Vous ne ſauriez m'en aſſurer mieux qu'en m'honorant de vos ordres.

B. Monſieur, quoique votre abſence me ſoit extrêmement ſenſible, je m'en conſole, puiſque c'eſt pour le bien de vos affaires. Je vais faire des vœux continuels pour leur réuſſite, pour votre prompt retour, & pour la conſervation de votre ſanté.

Pour un Etranger qui prend congé d'un ami en s'en retournant dans son Pays.

A. MOnſieur, je viens de recevoir des ordres de mes parens de m'en retourner: j'en ſuis au déseſpoir, parce qu'il faut que je ſacrifie à mon obéiſſance le plaiſir que je reſſentois tous les jours dans une auſſi agréable compagnie que la vôtre. Je vous rends mille graces de toutes les bontés que vous avez eû pour moi, dont je me ſouviendrai éternellement.

B. Il eſt bien triſte pour nous de vous perdre preſque dans le même moment que nous avons eû l'honneur de vous connoître. Que votre abſence au moins ne faſſe point de tort, s'il vous plait, à l'amitié que nous avons contractée. Soyez ſûr de moi, je vous en conjure, & honorez moi de vos ordres, afin que je puiſſe vous donner des preuves de tout ce que je reſſens pour vous.

A. Monſieur, vous n'avez point à douter de mes ſentimens pour vous, puiſqu'ils ſont fondés ſur votre mérite; j'en ſuis ſi pénétré que jamais je ne l'oublierai.

Pour prendre congé d'une Demoiſelle.

MAdemoiſelle, rien ne m'a fait plus de plaiſir dans ce Pays-ci, que l'honneur de votre connoiſſance. Mais mon bonheur ne ſert qu'à augmenter

ter ma peine présentement, puisque je suis obligé de partir sans pouvoir différer. Si je croyois mériter une place dans votre souvenir, je vous en demanderois une, en échange de celle que vous occupez dans mon cœur. Je vous proteste que je conserverai précieusement la mémoire de toutes les bontés, dont vous m'avez comblé, & que les sentimens de reconnoissance que j'en ai, sont à l'épreuve du tems & de l'absence.

Conversations entre un Cavalier & une Demoiselle.

Premiere conversation.

MAdemoiselle, votre mérite fait tant de bruit partout, que je n'ai pû retenir mon cœur plus long-tems.

Je n'aurois jamais crû, Monsieur, que la réputation m'eût rendue responsable d'un cœur comme le vôtre. Je suis persuadé qu'il n'aura point pris le change & qu'il ne se placera qu'où il trouvera véritablement du mérite. Je vous assure, Monsieur, que ce ne peut être de moi que vous ayez entendu parler.

Il est vrai, Mademoiselle, que j'en ai douté, parce que je ne croyois pas qu'on pût rassembler tant de belles qualités dans une seule personne. Cependant, Mademoiselle, je vous reconnois parfaitement au portrait qu'on m'a fait de vos charmes, excepté que le pinceau ne pouvoit atteindre à la perfection de l'original. Ainsi je suis très-content de mon cœur; il ne pouvoit choisir une plus belle demeure.

Je vous aſſure, Monſieur, que je me connois trop bien, pour croire que vous me parliez ſérieuſement.

Mademoiſelle, je ne vous demande point que vous me croyiez préſentement; c'eſt à ma perſéverance à vous perſuader; j'eſpére qu'elle en viendra à bout. En attendant, Mademoiſelle, je vous ſupplie d'avoir ſoin de ce cœur que vous m'avez enlevé ſans m'en avertir.

En vérité, Monſieur, je n'ai jamais eu de pareils reproches à me faire: peut-être que ſi j'avois aſſez de mérite pour cela, je n'aurois pas été fâchée d'en faire l'épreuve ſur vous; mais je ſuis trop fiere pour rien tenter que je ne puiſſe exécuter.

Mademoiſelle, vous avez beau inſulter votre beauté, je lui rendrai toujours juſtice; & vous me paroiſſez une cruelle ſi endurcie à ſon égard, que je vois bien, qu'il faut que je me charge de la réparation, qui lui eſt dûë. Je ne ſaurois mieux faire pour cela, Mademoiſelle, que de lui jurer une fidelité éternelle.

Monſieur, les ſermens des Cavaliers leur coûtent trop peu pour être de quelque mérite; il faut même qu'ils en ſoient bien perſuadés, puiſqu'ils les réïterent ſi ſouvent.

Je conviens, Mademoiſelle, que la plûpart de nos ſermens ſont faits par habitude, parce que nous ne trouvons rien qui puiſſe nous fixer plûtôt d'un côté que de l'autre; & voilà pourquoi nous traitons toutes les Dames également. Pour vous, Mademoiſelle, vous n'en entendrez que de très ſinceres, parce qu'ils feront toujours fondés ſur un mérite, qui ne peut être comparé à un autre, & qui inſpire de l'admiration & du reſpect. Je vous convaincrai de cette vérité.

Mon-

Monſieur, je ne ſuis pas ſi facile à perſuader que vous penſez.

J'en ſuis charmé, Mademoiſelle; plus mon entrepriſe eſt difficile, plus la réuſſite en ſera glorieuſe, & plus vous ſerez obligée de me tenir compte des peines qu'elle m'aura coûté.

Deuxième converſation.

J'Ai grand beſoin, Mademoiſelle, du plaiſir de vous voir pour me dédommager des maux que j'ai ſoufferts pendant votre abſence.

Je ſuis très-perſuadée, Monſieur, que l'une & l'autre vous ſont bien égales: & s'il y avoit quelque difference, il me ſemble que mon abſence vous devroit être plus avantageuſe que ma préſence.

Mademoiſelle, je ne ſuis point du tout de ce ſentiment là.

Cependant, Monſieur, on dit que le plus grand plaiſir de la préſence eſt pour les yeux: & certainement les vôtres doivent être fort mal ſatisfaits dans les momens, que vous paſſez avec moi; au lieu que pendant l'abſence on peut laiſſer le champ libre à l'imagination, qui nous préſente ſouvent des images cent fois plus agréables que la réalité.

Je vous aſſure, Mademoiſelle, que je ſuis fort mal ſervi de ce côté-là: quelque effor que je donne à la mienne, elle ne me repréſente jamais rien qui ne ſoit au-deſſous de vous.

Mais, Monſieur, ſi vous aviez jugé ce mal ſi grand, il ne tenoit qu'à vous de l'éviter; ainſi vous ne devez vous en prendre qu'à vous.

C'eſt

C'eſt mon malheureux deſtin, Mademoiſelle, que j'en dois accuſer : il m'accabla hier par une infinité d'obſtacles, qui me priverent du ſeul plaiſir que je puſſe goûter, depuis que j'ai eû l'honneur de vous voir.

Troiſiéme Converſation.

EST-il poſſible, Mademoiſelle, que vous verrez mon amour ſans me donner la moindre eſpérance ? Vous êtes obligée de le recevoir favorablement, puiſque c'eſt vous qui l'avez fait naitre : il y va même de votre réputation ; car ſi vous uſiez de rigueur avec moi, j'y ſuccomberois, & vous cauſeriez la deſtruction d'un amour, qui doit ſa naiſſance à vos beaux yeux. Ne paſſeriez-vous pas alors pour la perſonne du monde la plus injuſte ?

Monſieur, cette qualité pourroit vous être attribuée avec plus de juſtice qu'à moi ; car ſi l'amour doit être fondé ſur le mérite de la perſonne aimée, je n'ai nulle prétention ſur le vôtre ; mais je crois que dans votre déclaration il en coûte plus à votre ſincérité qu'à votre diſcernement.

Je ne ſaurois cependant, Mademoiſelle, vous donner de meilleur garant de ma fidélité que vous-même. Et pour peu que vous daigniez vous rendre juſtice, vous ne pourrez m'accuſer de feindre, & vous conviendrez que vous n'avez rien à craindre de ma part.

Eh bien, Monſieur, quand j'ajoûterai foi à tout ce que vous dites, que vous en reviendra-t'il ?

Que vous ſerez engagée à la reconnoiſſance.

Je ne m'en défends point, Monſieur, pourvû qu'elle n'aille point juſqu'à aimer ; car ſur ce chapitre-là, je réſiſterois à l'amour même.

Voilà

Voilà juftement, Mademoifelle, de quoi m'animer davantage. Les peines d'une pareille victoire feroient bien effacées par le plaifir de la remporter.

Monfieur, il eft bien difficile de vaincre une perfonne, qui eft toujours fur fes gardes : & vous devez compter que tous vos efforts feront inutiles.

Pour peu que j'aye d'efpérance, mes peines me paroîtront douces.

Pourquoi vous en plaignez-vous donc, Monfieur ?

Je ne me plains point de mes peines. Mademoifelle ; mais je vous reproche votre opiniâtreté à ne pas convenir de la juftice, que je rends à vos charmes.

Eh bien, Monfieur, je vous promets une reconnoiffance convenable à mon devoir.

Si vous me tenez parole, Mademoifelle, je ferai l'homme du monde le plus heureux ; car je vous aimerai avec tant d'ardeur, de tendreffe, de foumiffion, de refpect & de fidélité, que le devoir vous obligera tout au moins à m'eftimer; mais en confcience cela doit aller jufqu'à l'amour.

Quatrième Converfation.

MAdemoifelle, s'il étoit auffi facile d'agir que de parler, vous feriez comblée de tant de fervices, que vous ne pourriez jamais douter de ma tendreffe.

Monfieur, quand on n'a rien à fe reprocher du côté de la verité, il ne faut point tant de proteftations : elle eft fans fard & doit s'exprimer fimplement.

En vérité, Mademoifelle, je n'ai jamais fu ce que c'eft qu'artifice ; & je m'en fervirois moins pour vou que pour qui que ce foit. Je ne vous dis rien qu

tou

tout le monde ne vous dise de même: & si j'avois besoin de caution, j'en trouverois autant que j'en voudrois; parce qu'il n'y a personne qui ne pense qu'on ne sauroit vous aimer, que ce ne soit pour toujours.

Vous promettez beaucoup, Monsieur, ne craignez-vous point qu'il n'arrive quelque accident, qui vous arrête au milieu de vos projets? Je vous avertis au moins, que si vous avez parlé à la légere, vous vous en souviendrez; car vous pouvez compter que je conserverai toujours assez de tranquillité pour vous rendre le change.

Pourriez-vous, Mademoiselle, me soupçonner de vouloir vous tromper? Il n'y a point de serment que je ne fisse pour vous assurer de ma fidélité.

Eh bien, Monsieur, je reçois vos protestations, en attendant que j'en aye des preuves.

Je me flatte, Mademoiselle, que vous serez aussi contente de moi, que je serai glorieux d'avoir mérité votre estime.

Fin des Complimens.





MAXIMES, pour se conduire sagement dans le monde.

I.

SI vous voulez être heureux & vous faire estimer dans le monde, craignez Dieu, soyez fidéle à votre Prince, & vivez en homme d'honneur & de probité.

2.

Si l'on fait trois pas pour vous obliger, faites en six, pour marquer vôtre reconnoissance.

3.

Si vous n'avez pas de fortune, méritez d'en avoir. On fait voir clair à cette aveugle à force de bien faire, & de travailler avec honneur.

4.

Ne reprenez point devant le monde ceux que vous croirez être en droit de corriger. Ce seroit un contre-tems, qui feroit penser que vous les haïriez plus que leurs foiblesses & leurs défauts.

5.

Vous ne pouvez apporter trop de circonspection dans vos paroles. Un mot échappé par imprudence où par raillerie, & même souvent un bon mot dit avec esprit, coûte cher à celui qui a cru s'en faire honneur.

6.

Faites-vous des amis autant que vous le pourrez; mais il y en a si peu de véritables, que vous ne devez

vez pas compter sur eux. Vous trouverez en vous même vos meilleurs amis, si vous remplissez vos devoirs à l'égard de Dieu, & à l'égard de ceux, avec qui vous avez à vivre.

7.

N'ayez de l'attachement & de l'amour pour le monde, qu'à proportion du tems que vous y devez être. Celui qui voyage, ne s'arrête pas dans la premiere belle Ville qu'il trouve sur sa route, il sait qu'il doit passer outre & aller plus loin.

8.

En quelque état que vous soyez, faites plus connoître ce que vous êtes par vos actions, que par vos paroles. La droiture & la probité d'un homme soutiennent mieux sa qualité, que tout ce qu'il peut dire à son avantage.

9.

Si vous vous trouvez dans des emplois considérables, ne mettez auprès de vous que des gens d'expérience, & capables de rendre service au Prince & à l'Etat. Ne promettez rien que vous ne pussiez tenir, & ne prenez conseil que de ceux, qui vous paroissent désintéressés & de bon sens.

10.

Fuyez l'oisiveté comme le plus dangereux de tous les maux. Quand l'esprit n'est point occupé, il devient corps, quand il est occupé, le corps devient esprit. Dans l'occupation; l'homme se souvient de ce qu'il est; il s'oublie & s'abandonne à ses plaisirs comme une bête, quand il ne s'occupe pas.

11.

Vous ferez connoître le fond de votre ame par vos paroles, & votre naissance par vos actions.

12. Tra-

12.

Si vous avez des amis, voyez-les fouvent, mais ne les preffez jamais de demeurer avec vous, ce feroit vous expofer à les perdre.

13.

Travaillez, chacun dans fa profeffion à fe faire un mérite. Le mérite eft eftimé de tout le monde, & il eft d'un tel prix qu'on ne le peut acheter, quelque riche que l'on foit.

14.

Tenez pour certain qu'il n'y a point de plus mauvais métier que celui de n'en avoir pas, & qu'il n'y a point de plus ennuyeufe vie, que celle qui fe paffe dans les plaifirs ou dans les vifites continuelles. Etre toujours à tout le monde, & jamais à foi, c'eft n'être libre qu'en apparence, & fe rendre efclave en effet.

15.

Si vous êtes à la tête d'une Compagnie d'épée ou de robe, fouvenez vous qu'un Chef, qui remplit dignement fa place, doit fervir d'exemple, & qu'il agit plus qu'il ne parle.

16.

Si la profeffion que vous avez embraffée, ne vous porte pas à l'étude, aimez au moins les gens de Lettres; & fi vous n'êtes pas favant, eftimez ceux qui le font.

17.

Ayez pour tout le monde les mêmes égards que vous fouhaitez que l'on ait pour vous.

18.

Soyez d'un abord aifé, & d'une converfation douce, on fe fera un plaifir d'avoir commerce avec vous.

19.

Votre droiture & votre bonne foi vous feront avoir du crédit par-tout, & votre parole vous donnera plus de facilité dans les affaires, qui vous furviendront, que toutes écritures des Notaires.

20.

Quand vous aurez quelques chagrins domeftiques, cachez-les fous le voile du filence; & s'il en eft venu quelque chofe à la connoiffance des autres, confervez les dehors d'un air gai & honnête. C'eft le moyen de faire croire que le bruit, qui s'eft répandu de ces chagrins, ne méritent pas que vous y faffiez attention.

21.

Vous n'aurez pas de plus grand ennemi que vous même, fi vous vous abandonnez à vos paffions.

22.

Recevez vos parens & vos amis avec un air riant & engageant; les recevoir autrement, c'eft fe priver de la joye de les voir.

23.

Ne donnez votre confiance qu'à ceux qui font diftingués par leur mérite, leur efprit & leur probité: regardez-les comme les feules étoiles capables de vous éclairer dans les ténébres, que les affaires du monde répandront fur les divers incidens de votre vie, confidérez

ſidérez tous les autres comme des étoiles errantes, qui ont de l'éclat, mais qui tombent tout d'un coup.

24.

La modeſtie dans vos meubles, dans vos equipages & dans vos paroles, fera connoitre que votre eſprit eſt reglé, & votre cœur ſans paſſion.

25.

La mauvaiſe conduite d'un homme conſiſte moins dans ce qu'il fait paroitre, que dans ce qu'il cache. Profitez de ces avis, & ne vous fiez pas à de faux dehors. Tôt ou tard ils vous trahiroient, & vous feroient connoître pour ce que vous ſeriez.

26.

La poſſeſſion des grands biens ne donne pas le repos qu'il y a de n'en point déſirer; & rien n'eſt ſi difficile à perſuader que le mépris des richeſſes, ſi l'on n'en tire les raiſons du fond de la Religion Chrétienne.

27.

Ce n'eſt ni la naiſſance, ni les biens, ni les grands emplois, qui vous rendront conſidérable dans le monde, c'eſt l'uſage que vous en ferez.

28.

Vous gagnerez vos ennemis à force de leur rendre ſervice, & de les obliger; mais plus vous flatterez vos paſſions, moins vous vous en rendrez le maitre.

29.

Tout eſt fortuit dans la vie, même la naiſſance: il n'y a que la mort qui ſoit certaine, & cependant nous agiſſons comme ſi c'étoit la ſeule choſe incertaine.

30.

Vivez toujours comme si vous étiez vieux, afin que vous ne vous repentiez jamais d'avoir été jeune.

31.

Le luxe & le jeu sont deux grandes sources de miseres. Pour peu que vous ayez d'habitude dans le monde, vous le connoitrez mieux que je ne puis vous le dire.

32.

Apprenez que c'est gagner que de savoir perdre quelquefois; & que dans de certaines rencontres, lorsque vous relâcherez quelque chose de vos intérets, vous agirez en homme sage & de bon sens.

33.

Ne parlez à qui que ce soit du mauvais état de ses affaires, si vous n'êtes dans la volonté & en pouvoir de le servir. C'est imprudence d'en user autrement, & le chagriner sans qu'il vous en ait donné sujet.

34.

Se fâcher sans raison, c'est une marque que l'on n'a pas l'esprit bien fait, & que l'on ne sait pas vivre. Ne vous faites donc point avec vos amis un faux point d'honneur en aucune occasion; ce seroit rompre avec eux mal à-propos, & démentir dans un jour toutes les honnêtetés que vous avez eu pour eux pendant plusieurs années.

35.

Quand vous serez en compagnie, n'y rapportez pas cent fadaises que vous avez entenduës, ou que vous avez lûes; ce seroit une marque que le jugement en vous ne va pas d'un pas égal avec la mémoire.

36. Les

36.

Les disgraces en elles-mêmes font peu de chofes, quand on les fait fouffrir: elles ne deviennent fâcheufes que par le chagrin que l'on en prend.

37.

Pour être content, il fuffit d'avoir le néceffaire; le fuperflu eft inutile & nuit fouvent bien plus qu'il ne fert. Ce que je vous dis ici, ne fera peut-être pas de votre goût, mais qu'il ne vous faffe point de peine: j'entens ce néceffaire d'une maniere à ne vous pas faire peur, c'eft à dire, que je parle d'une néceffité conforme à ce que vous êtes, & au rang que vous tenez dans le monde. Tout ce que vous auriez au-delà pourroit vous infpirer des fentimens, que je ne vous fouhaite pas.

38.

Le monde n'eft dangereux, que quand on en aime les maximes. Lorfque ce qui s'y paffe n'eft point regardé d'un faux jour, c'eft une leçon continuelle pour fuir le vice & embraffer la vertu.

39.

N'achetez pas les faveurs & les bienfaits des Princes, par des baffeffes indignes de votre naiffance & de votre éducation.

40.

Le caractere des grands Seigneurs eft de faire honnêteté à tout le monde; ils fe familiarifent fouvent d'une maniere à furprendre Plus ce caractere fera de votre goût, plus vous donnerez une bonne idée de ce que vous êtes.

41.

La trop grande douceur tient de la ftupidité ou de l'infenfibilité, & la trop grande févérité tient de la cruauté. Il faut que vous ayez de la douceur & de la févérité felon les occafions; la prudence vous fera connoitre, jufques où l'une & l'autre doivent aller, fans paroître extrêmes.

42.

Si vous ne prenez le foin & la peine de valoir quelque chofe, vous ne vous diftinguerez jamais.

43.

Avoir du feu & de la vivacité fans jugement, c'eft reffembler à un cheval qui n'a point de bouche; & qui emportant celui qui le monte, l'expofe à toutes fortes de dangers. Corrigez ce feu, fi vous en avez, & tâchez de paffer plûtôt pour un homme fait avant le tems, que pour un jeune étourdi qui dit bien des chofes, dont il ne voit pas les conféquences.

44.

Les paffions ont une injuftice & un propre intérêt, qui fait qu'il eft dangéreux de les fuivre; & qu'on s'en doit défier, lors même qu'elles paroiffent les plus raifonnables.

45.

Vous avez beau être remarquable par votre air & par votre bonne mine, vous avez beau être bien fait & avoir la taille fine & avantageufe; fi l'efprit & les mœurs ne répondent pas à ces dehors, on vous comparera avec raifon à un tableau de nul prix, que l'on a mis dans une riche bordure.

46. Ce

46.

Ce n'eft pas affez que vous foyez brave dans les occafions, il faut de plus que vous ayez de la conduite. Une bonne tête rend plus de fervice à l'Etat, que cent bras bien armés; & un Capitaine expérimenté, que mille foldats intrépides.

47.

Si par vos foins & par vos peines vous avez amaffé beaucoup de biens fans vous en fervir honnêtement, on dira que vous êtes une lampe, qui eft éteinte, parce que l'on y a mis trop d'huile.

48.

Apprenez à fouffrir avec patience vos disgraces & vos afflictions.

49.

Ne faites rien qui vous puiffe décrier. La mauvaife réputation fuit de près le déréglement; c'eft une fumée qui fait connoître où il y a du feu.

50.

Si vous avez fait une bonne action, & qu'elle foit connue, elle ne peut demeurer fans récompenfe. Un jour viendra que l'on vous traitera en Mardochée, * & que la gloire du Prince l'obligera de penfer à vous.

51.

Il faut que vous pardonniez mille petites chofes à vos parens & à vos amis, fi vous voulez bien vivre avec eux. Que dis-je, il faut que vous vous les pardonniez auffi, fi vous voulez toujours être d'accord avec vous-mêmes

* *Efther*, Chap. 6.

52.

Un Empereur regrettoit les jours, qu'il avoit passé sans avoir donné quelque marque de sa bonté ou de sa liberalité. Il ne faut pas être le Maître du monde pour avoir les mêmes sentimens; mais tenez tous les jours perdus, quand vous les aurez passés sans faire quelque bonne action.

53.

Ne vous attendez à recevoir des preuves d'honnêteté & de confiance de la part de vos amis, qu'autant que vous leur en donnerez.

54.

Tant que vous pourrez vivre de ce que vous aurez, & de ce que vos emplois vous procureront, ne vous donnez à aucun Prince, c'est une étrange sujetion, que d'en dépendre. Les Princes sont comme le feu, il n'en faut approcher que de loin.

55.

Faites souvent réfléxion sur ce que la rose qui a tant d'éclat & qui porte si loin sa douce odeur, est environnée d'épines. Cela vous apprendra qu'il n'y a point de bien dans le monde, point de grandeur, point de plaisir sans peine.

56.

Moins vous prendrez de repos pour l'établissement de votre famille, plus vous lui en donnerez Fuir le repos présent, c'est se le procurer pour l'avenir.

57.

Quand votre équipage, votre jeu & votre table diminueront, vous remarquerez sans peine que le nombre de vos amis diminuera aussi.

58. Il

58.

Il n'y a point d'emploi, auquel vous ne puissiez prétendre; mais il n'y en a pas un, dans lequel vous puissiez réussir, si vous ne faites profession d'honneur & de probité.

59.

Faites un bon choix de ceux à qui vous pouvez faire du bien; car pour l'ordinaire les gens du monde aiment mieux les présens & les bienfaits, que ceux qui les leur font.

60.

N'envisagez pas le plaisir d'un jour, comme un plaisir, quand il doit être suivi d'un repentir de plusieurs années.

61.

Si vous n'avez de mérite que par le nom que vous portez, & par la famille dont vous êtes; vos Ancêtres vous feront honneur, mais vous ne leur en ferez pas.

62.

Donnez de si bonne grace ce que vous donnerez, que vous obligiez doublement; & refusez avec tant d'honnêteté ce que vous refuserez, qu'on ait lieu de se louer de vous.

63.

Ayez de la bonne foi pour tout le monde, mais que votre bonne foi ne soit pas garante de celle des autres. Ne vous y fiez qu'autant que votre prudence & la conduite de ceux, avec qui vous aurez affaire, vous y engageront.

64.

Vous ne devez point avoir d'autre paſſion, que celle de n'en avoir pas; & vous ne devez aimer de plaiſir, que celui de renoncer aux plaiſirs, & de les mépriſer tous.

65.

Dites toujours la vérité, puiſqu'on la reſpecte & qu'on la craint,où elle n'eſt pas aimée.

66.

Faites tout avec eſprit, prudence & probité, tout vous réuſſira; & ſans y penſer, vous mettrez dans vos intérêts ce que le monde appelle la fortune & le deſtin; c'eſt-à-dire, que le mérite parlera ſi haut en votre faveur, que l'on vous rendra juſtice, & que l'on reconnoîtra enfin ce que vous valez.

67.

Les chagrins, les pertes & les afflictions ſont de tous les tems & de tous les pays: ſouvenez-vous que perſonne n'en eſt exempt.

68.

Ayez ſoin de vos affaires vous-même,ſi vous voulez qu'elles réuſſiſſent.

69.

Plus vous ſerez heureux dans ce monde, plus vous ſerez en danger de vous y perdre.

70.

Votre langue & votre cœur ne doivent point vous partager, tout doit être d'accord en vous. Faites que vos paroles & vos actions ſoient de parfaite intelli-

telligence: & que ce que vous direz, ſoit ſoûtenu par ce que vous ferez.

71.

Si vous n'avez pas de fortune, qu'importe, on ne laiſſe pas de vivre avec honneur ſans avoir de fortune: & il vaut quelquefois mieux mériter d'en avoir, que d'en avoir en effet.

72.

Plus vous ferez figure dans le monde, plus vos fautes ſeront remarquées. Un homme de qualité n'en fait point de conſidérable ſans ſe perdre; plus ſon rang l'éleve, moins on oublie ce qui le déshonore.

73.

Vous êtes né maître de vos yeux & de votre langue. Que la corruption de vos mœurs ne les rendent pas maîtres de vous.

74.

Si vous avez quelque bonne qualité, n'en faites pas l'éloge vous-même, vous n'en feriez pas crû ſur votre parole.

75.

Ne faites rien pour vos amis contre votre honneur & votre conſcience; parce que vous devez vous aimer plus que vos amis.

76.

Vous devez craindre juſqu'aux moindres commencemens d'une habitude criminelle; le déſordre eſt une pelotte de neige, qui groſſit toujours.

77. Si

77.

Si vous ne voulez pas vous faire d'affaires avec vos parens & vos amis, ne leur vendez ni chevaux, ni meubles, & n'en achetez point d'eux.

78.

L'amour, que vous pouvez prendre pour le vin ou pour le jeu, ne vous semblera d'abord qu'une fourmi, que vous pouvez aisément écraser; mais dans la suite cet amour vous paroîtra un éléphant si grand & si fort, que vous n'oserez le combattre. Que dis-je? Vous vous flatterez si bien sur cette passion, & vous vous déguiserez si bien à vous-même l'attachement, que vous aurez pour elle, que vous vous persuaderez, que vous entreprendriez en vain d'en pouvoir triompher.

79.

Si vous desirez le repos d'esprit & la paix du cœur, cherchez-les, où on les trouve; le monde n'en connoit que le nom.

80.

La véritable gloire suit de près la science, les bonnes mœurs & la vertu. C'est la seule que je vous souhaite, & la seule qui mérite que vous pensiez sérieusement à trouver les moyens de l'acquerir.

81.

La difference qu'il y a entre un honnête homme qui vit à son aise, & un honnête homme qui a peine à substister, est que l'un donne facilement, & que l'autre ne demande pas de même.

82. Quand

82.

Quand on ne parle jamais d'un homme, c'eſt une marque, qu'il n'a ni mérite ni vertu. Ceux qui ne ſe diſtinguent pas par leurs belles qualités, n'ont point de jaloux ni d'envieux; ſi vous en avez, ne vous en chagrinez pas, c'eſt un bon ſigne.

83.

Vous vivrez doucement du bien que vous avez, ſi vous n'en ſouhaitez point d'avantage. Ce bien eſt un ruiſſeau, dont les eaux ſont pures, & coulent agréablement, il changera de nature, ſi à force d'augmenter ſes eaux, vous en faites un torrent.

84.

Ne commencez jamais à parler ſans ſavoir ce que vous voulez dire & pourquoi vous le voulez dire. Les paroles ſont des flêches, qui ne doivent être tirées que vers le but, qu'on s'eſt propoſé.

85.

Si vous êtes avare, vain ou colere, vous ferez de votre maiſon une affreuſe ſolitude; & pour peu que vous viviez dans le déſordre, les gens raiſonnables ſe défendront de votre compagnie, & vous ne verrez plus que des libertins.

86.

Penſez ſouvent à ce que vous avez été, & à ce que vous ſerez. Deux ou trois ſérieuſes reflexions de cette nature vous feront plus utiles, que mille autres faites ſur d'autres matieres.

87.

N'être content ni de ce que l'on eſt, ni de ce que l'on a; c'eſt porter ſon inſolence juſqu'à ſe plaindre de Dieu & de ſa providence.

88. Les

88.

Les richeſſes vous ſont données pour vous faire doucement paſſer la vie ; mais la vie ne vous eſt pas donnée pour en amaſſer.

89.

Faites que l'honnêteté ſoit toujours de vos plaiſirs ; c'eſt le moyen de les bien goûter, & de n'en pas craindre les ſuites.

90.

Recouvrez dans un âge avancé ce que vous avez perdu dans votre jeuneſſe, & ſi vous vous êtes égaré dans tout le cours de votre vie, prenez un bon guide à la fin de vos jours.

91.

Quelque éclatante que ſoit une action, elle ne doit point paſſer pour grande, lorſqu'elle n'eſt pas l'effet d'un grand deſſein.

92.

On n'eſt jamais ſi ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir. Nous gagnerions plus de nous laiſſer voir tels que nous ſommes, que d'eſſayer de paroître ce que nous ne ſommes pas.

93.

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'eſt ſouvent que l'interêt & la vanité qui les cauſent.

94.

Lorſque les grands hommes ſe laiſſent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les

ne les ſoutenoient que par la force de leur ambition, & non par celle de leur ame; & qu'à une grande vanité près, les Héros ſont faits comme les autres hommes.

95.

Quoique la plûpart des amitiés, qui ſe trouvent dans le monde, ne méritent point le nom d'amitié, on peut cependant en uſer ſelon les beſoins, comme d'un commerce, qui n'a point de fond certain, & ſur lequel on eſt ordinairement trompé.

96.

L'amour du prochain eſt de tous les ſentimens le plus ſage & le plus habile: il eſt auſſi néceſſaire dans la ſociété civile pour le bonheur de notre vie, que dans le Chriſtianisme pour la félicité éternelle.

97.

C'eſt une eſpece de bonheur de connoitre juſqu'à quel point on doit être malheureux, & rien ne ſert tant au bonheur de la vie, que de connoître les choſes comme elles ſont; mais cette connoiſſance ne s'acquiert que par de fréquentes réflexions ſur tout ce qui ſe paſſe dans le monde.

98.

On s'inſtruit auſſi bien par les défauts des autres que par leurs vertus. L'exemple de l'imperfection ſert preſque autant à ſe rendre parfait, que celui de l'habileté & de la perfection.

99. Toute

99.

Toute dévotion eſt fauſſe, qui n'eſt point fondée ſur l'humilité chrétienne, & ſur la charité envers le prochain: ce n'eſt ſouvent qu'un orgueil de Philoſophe chagrin, qui croit, en mépriſant le monde, ſe venger des mépris & des mécontentemens qu'il en a reçus.

100.

Il y a du mérite ſans élévation; mais il n'y a point d'élévation ſans quelque mérite.

F I N.



L'ART

L'ART DE PLAIRE DANS LA CONVERSATION,

Par M. PREVOST.



PREFACE.

LA Société, qui rend la vie ſi agréable, exige des égards, aux quels on doit s'aſſujettir, pour pouvoir jouïr de ſes douceurs. On s'eſt fait un point eſſentiel de les détailler dans ce petit ouvrage, & de les mettre dans un jour favorable à la Jeuneſſe, pour qu'elle puiſſe y puiſer les premiers germes de cette politeſſe, qui nous rend aimables, qui répand les graces dans notre maintien, qui annoblit notre ame en tempérant ſes paſſions. Cette qualité charmante eſt ſi néceſſaire dans le commerce de la vie, que la beauté même ſans elle perd de ſon prix. Telle perſonne a reçu tous les dons de la Nature, on ne peut la voir ſans lui rendre hommage, mais ſa groſſiéreté rebute bientôt ceux, que ſa beauté lui avoit ſoumis.

On ne s'efforcera point de prouver ici, combien il eſt avantageux de ſavoir bien rendre ſes idées, & d'avoir une converſation, qui plaiſe, tout le monde ſait qu'elle eſt un des

des plus doux charmes de la ſociété. C'eſt ce qui a engagé à y donner les moyens de la rendre agréable. On a choiſi ces moyens dans les meilleurs Auteurs; puiſſent-ils avoir un heureux effet, & répandre dans l'eſprit des jeunes gens, qui les liront, la douceur, la complaiſance, l'honnêteté & la diſcrétion!





L'ART DE PLAIRE DANS LA CONVERSATION.

CHAPITRE I.

DE Ce qui doit former la converſation.



A converſation contribue trop à la douceur & aux plaiſirs de la ſociété, pour ne pas entreprendre de détailler ce qui peut la rendre agréable ou ennuyeuſe. Il n'y a point de plaiſir plus délicat, que celui, que l'on goûte dans le commerce des perſonnes aimables, qui joignent à l'agrément de l'eſprit la pureté des mœurs.

Les affaires, les bienſéances, les devoirs de la ſociété obligent les hommes à ſe voir ſouvent & à ſe parler. La plûpart des gens de condition & des gens

gens riches passent leur vie à rendre & à recevoir des visites. Il est très-important pour eux de s'instruire de tout ce qu'il faut, pour y paroître avec décence & avec avantage. On décide souvent du mérite d'un homme sur la maniere dont il se tire d'une conversation. On ne prend pas toujours la peine d'approfondir ses bonnes ou ses mauvaises qualités; mais on en juge selon l'impression, qu'il fait dans le commerce du monde.

Je ne prétends pas parler de ces conversations particulieres, où deux personnes, inspirées par l'amour ou par l'amitié, disent tout ce que le cœur leur suggere. Il n'y a point pour eux d'indiscrétion à craindre, de choix de matière à faire; ils sont sûrs de ne pas s'ennuyer & de se plaire mutuellement.

Mais il n'en est pas de même de ces conversations, qui se tiennent entre plusieurs personnes indifférentes, qui ne se sont assemblées que pour jouir du plaisir de la société. Elles exigent du choix des devoirs & des égards; & ce n'est qu'en les remplissant qu'on peut y être agréable. Toutes sortes de choses indifféremment, ne doivent pas être la matiere de telles conversations. Comme il est plus facile d'éviter une faute, que d'acquérir une perfection, commençons par examiner, de quelles choses nous devons éviter de parler dans les assemblées.

Gardez-vous bien d'être le sujet de votre conversation. Nous devons décemment ne point parler de nous. Que pourrions-nous en dire qui ne blessât ou notre modestie ou notre amour propre? Un homme se rendroit ridicule en étalant de belles qualités qu'il croiroit avoir, ou impudent en

publiant ses défauts. Cette règle doit s'étendre sur tout ce qui nous appartient. Un mari doit parler très peu & très modestement de sa femme ; une mere prudente tait les gentillesses ou les espiégleries de ses enfants ; une maitresse discrète a soin de passer sous silence tout ce qui a raport à son domestique. Toutes ces choses sont la matiére de la confiance, & non celle de la conversation d'une assemblée. Cette assemblée se met-elle en peine, si nous avons une femme fidelle, des enfants dociles, un domestique affidé ?

Evitez ces rélations d'événements tragiques, que l'on entasse l'un sur l'autre, & que l'on a coutume de raconter d'un air lamentable, comme pour faire déplorer tous les malheurs, qui sont arrivés depuis plusieurs siècles. Si cependant vous avez à raconter un événement triste, n'ayez pas un air d'enjouement dans cette narration ; ce seroit insulter aux malheureux. Ne croyez pas qu'il faille toujours accommoder son visage & ses paroles à la matière dont on parle. Souvent on dit heureusement quelques plaisanteries d'un air froid & sérieux ; il y a même certaines circonstances, où l'on parle noblement des choses basses, & où l'on ne décrit que simplement les élevées, parceque ces dernières se soutenant d'elles mêmes, peuvent plaire sans secours étranger, au lieu que les autres ont besoin d'être soutenues.

Le plus important avis que l'on puisse donner pour choisir le sujet d'une conversation qui plaise, est de considerer toujours, devant qui on parle ; sans cette précaution on fera continuellement en danger de choquer les personnes, à qui on voudroit être agréable. C'est pourquoi on ne doit pas faire le philosophe devant de jeunes gens, qui ne parleront

ront que d'opéra & de comédie ; on doit encore moins avoir un air férieux & chagrin dans un bal devant des femmes, qui ne fongent qu'à danfer & à fe divertir. Confultez le jugement ; fi vous le prenez pour guide, je vois peu de matieres, qui ne puiffent tomber en converfation. Les fciences, la guerre, la politique, la morale & l'hiftoire fervent à rendre un entretien amufant & inftructif, pourvû que l'on en parle d'une manière aifée, fans vouloir tout difcuter & tout approfondir. Ce feroit fe rendre importun que d'entrer dans tout le détail d'une matière importante, & que de perfifter à ne pas parler d'autre chofe. Nous avons befoin de variété, c'eft elle qui donne de l'agrément. Il faut que les Sciences & les grandes affaires aient moins de part dans nos difcours, que la bienféance & le divertiffement.

Que l'on traite gravement des matières importantes dans un confeil de guerre ou d'Etat; que dans une confultation fur un procès, ou fur une maladie, un Avocat attire l'attention par des loix & des coutumes qu'il cite, pendant que de fon côté le Médecin épouvante par des mots grecs. Mais dans la converfation il ne faut qu'effleurer un fujet avec élégance & fans affectation de fcience.

L'Affemblée eft chez Bélinde ; on y vient de tous les quartiers de la Ville ; déja le cercle eft très nombreux ; ou on eft encore aux compliments & aux cérémonies, quand on annonce Erafte. Chacun fait, combien fa converfation eft agréable. Pour le faire parler, Bélinde le prie de lui expliquer la caufe d'un phénomène, qui paroit depuis quelques jours. Erafte l'explique avec netteté & précifion. On lui fait cent queftions ; il répond à toutes avec complaifance & jufteffe. Etafte, qui s'apperçoit qu'il

amuſe, s'engage peu à peu à expliquer les différents ſyſtèmes. Il ſait qu'il parle devant des femmes; nul terme de l'art ne ſort de ſa bouche; il répand tant de clarté dans les choſes les plus obſcures, qu'il les rend intelligibles; Il leur prète des ornements ſi agréables par des comparaiſons naturelles, des traits enjoués, que tout le monde s'intéreſſe autant à ce diſcours philoſophique, qu'au recit de l'hiſtoire la plus amuſante. Eraſte voyant qu'on l'écoute toujours avec plaiſir, déploye enſuite le ſyſtème des modernes; il dévelope ces ſublimes découvertes avec une éloquence ſi perſuaſive, que l'ame vole pour ainſi dire à ces vérités; il repreſente avec des images ſi ſenſibles, le mouvement, la diſtance de ces corps immenſes, qu'il ſemble que l'on marche avec lui dans l'immenſité des cieux. Mais Eraſte qui n'a point la ſotte vanité de faire parade d'érudition, & qui n'eſt entré dans tous ces détails que pour céder à la curioſité de l'aſſemblée, ceſſe de parler auſſitôt qu'elle eſt ſatisfaite. La converſation tombe de ces grandes vérités ſur des bagatelles. Eraſte en parle encore avec agrément, il lui echape mille ſaillies qui le rendent charmant.

Tous les préceptes ſeront inutiles, ſi on n'y joint l'uſage du monde. Les conſeils, la lecture ne ſuffiſent pas pour l'acquérir. Les maximes des plus grands maitres ne ſauroient donner, ni former un galant homme. On ne devient peintre qu'en ſe ſervant du pinceau, quoique l'on ſe connoiſſe parfaitement en deſſeins, en proportions, en attitudes & en coloris. Ainſi on ne peut plaire dans la converſation qu'en accompagnant ce que l'on dit d'une action libre & aiſée, d'un air ouvert & de je ne ſais quel agrément que l'on n'acquiert qu'avec les gens qui le poſſèdent.

Mais

Mais que doit faire un jeune homme, qui entre ſeulement dans le monde, & dont les connoiſſances bornées & le défaut d'uſage l'expoſent à commettre ces fautes, qui tournent en ridicule celui qui a le malheur d'y tomber, que doit faire, dis-je, ce jeune homme pour les eviter? Il faut qu'il ait un maintien honnête & beaucoup de circonſpection. Il doit tout voir, tout entendre, mais peu parler & ne pas hazarder ſon ſentiment ſur des choſes qu'il connoit peu ou point du tout. Avec cette retenue il acquerra ce je ne ſais quoi qui plait dans le monde & qu'on n'acquiert que dans ſon commerce; il deviendra un homme aimable, s'il y joint la pratique des maximes que je vais détailler dans les chapitres ſuivants.



CHAPITRE II.

De la politeſſe dans la converſation, & des cérémonies qu'il faut y éviter.

LA politeſſe eſt le lien le plus ſacré de la ſociété; c'eſt un aſſemblage de diſcrétion, de circonſpection pour rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger. Cette vertu ne conſiſte pas ſimplement dans l'extérieur & dans le dehors; il faut qu'elle ait ſon principe dans l'ame; c'eſt une ſuite d'un eſprit bien fait qui ſe poſſède, qui eſt le maitre de ſes ſentiments & de ſes paroles, qui aime à rendre juſtice à tout le

P 5 monde,

monde, à facrifier fes propres intérêts, plûtôt que de bleffer ceux des autres; qui n'eft ni formalifte ni épineux; qui ne demande point d'éclairciffement fur la moindre parole équivoque; qui fait enfin compatir aux foibleffes des uns & fupporter les défauts des autres. Quoique je ne faffe pas confifter la politeffe dans l'exterieur, il l'annonce, c'eft pourquoi il ne faut pas le négliger. Nous devons faire en forte que les premières impreffions foient à notre avantage, & qu'elles puiffent difpofer les gens à mieux goûter les fentiments de notre ame & les agrémens de notre efprit. Ce qui peut le plus contribuer à ces favorables difpofitions, eft un air agréable & infinuant, qui fe répand fur tout ce que l'on dit & ce que l'on fait.

Si j'étois affez heureux & affez habile pour former un homme poli, je voudrois qu'il portât un caractére de modeftie & de bienfaifance fur le vifage & dans les manières, qu'il eût un ton de douceur, qu'il mît dans tous fes difcours un charme infinuant qui touche plus les cœurs que les oreilles; que toutes fes paroles fuffent des expreffions d'eftime avec fes égaux, de confidération & de refpect avec fes fupérieurs & de bienveillance avec fes inférieurs, par là il n'exciteroit point l'envie, & il feroit bien difficile, qu'il ne devint agréable aux perfonnes qu'il fréquenteroit.

Je voudrois encore qu'il fuivît fcrupuleufement les régles de la bienféance. Elle exige, cette bienféance, non feulement que nous agiffions refpectueufement avec les perfonnes d'un rang diftingué, mais elle nous défend même d'en parler d'une maniére, qui fente l'égalité. Elle a mille autres petits détails qu'on ne peut déterminer. L'occafion fait naitre mille petits foins, que l'ufage du monde fait aper-

apercevoir; mais il faut remplir tous ces petits devoirs avec une adresse d'autant plus grande, qu'elle ne doit point être aperçue; il faut que tout paroisse naturel dans un galant homme, & que rien n'y sente l'art & l'affectation.

La politesse demande que l'on respecte les usages du pays, dans lequel nous vivons. Un François, qui se feroit scrupule de dire, *je suis votre très-humble serviteur*, parcequ'il ne sentiroit pas au dedans de lui des sentiments conformes à cette protestation vague, passeroit pour un misantrope ridicule. On ne prend plus ces termes à la rigueur; on les prononce ordinairement sans songer à ce qu'ils signifient; on voit même tous les jours des gens, qui s'embrassent, & se font mille protestations semblables & qui cependant avouent un moment après, qu'ils se connoissent à peine. Cependant il faut suivre cet usage, au lieu d'entreprendre de le changer: c'est moins notre vice, que celui de notre siecle; & tout ce que peuvent faire les gens sages, est de s'en servir avec discrétion & retenue. Quand tout le monde tombe dans une faute; personne n'en doit être blâmé, & quelqu'extravagante que soit une mode, un homme le seroit encore davantage, s'il refusoit de s'y assujettir; s'opposeroit-il seul au consentement général de sa nation? Il faut donc suivre les cérémonies de devoir, dont on ne peut se dispenser honnêtement, & on ne peut se rendre agréable, si on y manque; ce seroit s'exposer à offenser les personnes, qui croiroient, qu'on ne leur rend pas tout ce qui leur est dû. Ainsi l'autorité de l'usage doit prévaloir en cette matiere, & il faut s'y soumettre comme à une loi.

La politesse veut encore, que dans les devoirs nous considérions l'âge, la condition des personnes &

& l'état, où elles ſont. Si vous les trouvez malades ou occupées; dans ces circonſtances il faut faire connoître ſes ſentiments par ſa diſcrétion en ſe retirant plûtôt, que par des compliments importuns; ce ſeroit s'expoſer à être incommode.

Lorſque dans une converſation on vous adreſſe la parole, ou que l'on vous fait un récit, prêtez attention à celui, qui parle; ne l'interrompez point; répondez lui à propos; & quelque long que ſoit ſon diſcours, ne paroiſſez point ennuyé, ni impatient.

C'eſt une incivilité aſſez ordinaire dans les converſations, d'adreſſer toujours la parole à une même perſonne, de lui témoigner beaucoup d'empreſſement & de n'avoir pour tous les autres que de la froideur & du mépris.

Si dans la converſation il échape à quelqu'un quelque choſe de bas ou de puérile, qui marque une ignorance profonde, ou une mauvaiſe éducation, ne lui inſultez pas par un éclat de rire; mais ayez plutôt compaſſion de ſa foibleſſe ou de ſon ignorance, & n'ayez pas la cruauté d'ajouter par de malignes plaiſanteries un nouveau ridicule à cet homme; Pourquoi témoigner de la joie de ſa ſottiſe?

Ne vous faites pas un point d'honneur de défendre vos ſentiments, quelque juſtes qu'ils vous paroiſſent, avec cette roideur, qui annonce de l'opiniâtreté. Un peu de déférence vous gagnera l'eſtime & l'affection de tout le monde.

Ce ſeroit paſſer pour groſſier que de laiſſer entrevoir aux femmes ſon indifférence, ce ſeroit leur témoi-

témoigner, qu'elles ne sont ni belles ni aimables; ce seroit vouloir les priver de ces agréables idées, qui flattent si agréablement leur amour-propre.

Tâchez d'entrer dans le goût & dans le génie de tout le monde, pour prendre le degré de leur esprit, afin de leur faire naitre des occasions de le développer. Soyez moins attentif à briller dans la conversation en vous l'attirant toute entiere, qu'à y faire briller les autres, en faisant valoir ingénieusement ce qu'ils ont d'aimable & de recherché. Pour lors on vous désirera, on aura un plaisir infini dans votre conversation. Ces manieres polies rendent le mérite agréable & le font aimer. Quelques talents que l'on ait, le manque de politesse détruit l'empressement, que de rares qualités devroient faire naitre.

L'envie de faire parade de ce que l'on sait, & d'éblouir le monde par le pompeux étalage d'une érudition fastueuse, est la marque d'une sotte vanité. Un homme poli parle aux gens selon leur caractere, s'humanise & s'abbaisse à propos; il ne veut point paroître plus savant que ceux à qui il parle, & sans se parer d'une vaine science, il entre dans le génie des autres & leur fait trouver plus d'esprit, qu'ils n'en ont naturellement; cette découverte les flatte & les affectionne à un homme, dont l'entretien leur plait; ils sont bien plus contents de lui, que s'il les eût charmés par son savoir. Vouloir toujours briller & se faire admirer des autres, c'est le moyen de s'en faire rarement aimer. Nous avons un secret dépit contre les personnes, qui nous effacent. Encore une fois pour s'insinuer dans l'esprit des hommes, il faut les aider à développer leurs talents; ils se retirent contents d'auprès de nous, quand ils le sont d'eux-

mêmes

mêmes; ils conviennent aiſément de notre mérite, quand ils croient nous avoir perſuadé du leur.

J'ai de la peine à deviner la raiſon, pourquoi les perſonnes, qui ſavent le plus, ſont ordinairement moins polies. On remarque dans leurs mœurs & dans leurs manieres je ne ſais quoi de ſauvage & de groſſier; elles n'ont ni ſoupleſſe, ni agrément, ni complaiſance. Il ſemble cependant que la ſcience devroit contribuer à adoucir l'eſprit & à le polir; mais malheureuſement l'expérience ne prouve que trop, qu'elle fait un effet tout contraire ſur les ſavants de profeſſion. Soit qu'ils dédaignent de s'humaniſer avec le reſte du genre humain & de ſe ſervir de leur eſprit dans les entretiens ordinaires, ſoit qu'ils négligênt de s'aſſujettir aux petits détails, que demandent les devoirs de la vie civile, ſoit qu'en effet ils les ignorent. Il y a dans leurs manieres une roideur & une dureté, qui les fait redouter dans les ſociétés polies.

Vous êtes jeune & vous avez encore certaine rudeſſe dans le caractere contraire à la politeſſe; Les déférences vous coutent beaucoup, comment faire pour ſurmonter votre humeur? Ne fréquentez pendant quelque temps que des perſonnes de mérite, que vous reſpectez; La complaiſance que vous aurez pour elles, l'envie de mériter leur eſtime, vous améneront inſenſiblement à ce degré de politeſſe ſi néceſſaire dans la ſociété. Acquérez cette qualité charmante, puis qu'elle eſt le lien le plus aimable de la ſociété, qu'elle bannit les emportements, prévient les diſputes, les aigreurs, les haines; qu'elle étouffe la colere & adoucit ſouvent l'honneur bilieuſe de ceux, qui ne peuvent s'empêcher de l'admirer dans ceux, qui la mettent en pratique.

Mais

Mais pour paroître plus poli, n'allez pas entrer dans ces cérémonies fatiguantes, que la bonne compagnie déteste. Ne tombez point dans d'inutiles excès de parole & de soumission, que l'on ne prend plus pour sinceres. Evitez ces louanges outrées, qui font rougir un homme raisonnable; ne vous embarrassez pas dans de longs compliments, ceux qui sont étendus dans de longs discours & cadencés en termes trop recherchés, ne peuvent plaire.



CHAPITRE III.

De la politesse du langage & de la maniere de faire un récit.

RIen n'est plus essentiel pour plaire dans la conversation, & cependant rien de plus négligé que la pureté du langage. La connoissance de sa langue, une prononciation nette répandent sur nos paroles un agrément qui flatte l'oreille. Malheureusement on fait apprendre à grands fraix les langues mortes aux enfants, & on néglige de leur apprendre celle, dont ils doivent se servir toute leur vie. De là bien peu de personnes savent s'exprimer avec grace, avec énergie & pureté; c'est le défaut de presque toutes les nations de l'Europe. Sans une certaine connoissance de sa langue, il est bien difficile d'acquérir cette politesse de langage, qui séduit & entraine. Dans l'ignorance, où la plupart des hommes sont, des premiers éléments de leur langue

gue, je ne vois pas de meilleurs moyens pour y rémédier que de prendre garde au ſujet de la converſation, & de choiſir les penſées & les expreſſions, qu'il peut demander. Il faut éviter les propos badins, quand on parle de choſes ſérieuſes, & par la même raiſon ne pas affecter de parler dans une compagnie, où regne la gayeté. Un homme, qui voudroit tout prouver par des arguments inconteſtables, ne divertiroit gueres de jeunes Dames, que le ſeul mot d'argument pourroit effrayer. D'autres plairoient encore moins, ſi pour faire les beaux eſprits à contretemps ils s'aviſoient de débiter des plaiſanteries devant des perſonnes affligées.

Il eſt un choix de mots, que la politeſſe du langage exige. Il ne ſeroit pas moins ridicule de ſe ſervir des mots qui ont vieilli, que de ſuivre une ancienne mode entiérement abandonnée. Si la prudence veut, que nous rejettions les mots, qui ne ſont plus en uſage, elle nous défend auſſi de courir après les termes, auxquels l'oreille n'eſt pas encore accoutumée. J'avoue, qu'il faut qu'une langue, qui perd des mots d'un côté, non ſeulement en recouvre d'un autre, mais même qu'elle s'enrichiſſe; Tout le monde ne doit pas ſe mêler de l'enrichir, c'eſt aux gens les plus habiles & à l'Académie à donner de nouveaux mots. Ce n'eſt pas encore aſſez de choiſir ceux, que le bon uſage approuve, il faut préférer ceux, qui ſont les plus propres à donner l'idée de la choſe, que nous voulons exprimer; nous devons auſſi chercher avec ſoin les paroles, qui plaiſent à l'oreille, qui ont de la douceur ou de la magnificence, ſelon que les matieres peuvent le demander. Mettez vous à la portée de tout le monde ſans uſer de termes affectés, qui ne répandent que de l'obſcurité dans le langage;

gage, tenez vous aux mots reçus & approuvés; conformez vous à l'usage sans l'excéder.

Il est bon de savoir encore les termes, qui conviennent aux arts, pour pouvoir s'en servir dans les conversations, où il en est question. Il n'est pas nécessaire de se servir de tous les termes de l'art, il faut du moins employer ceux, que l'usage rend familiers aux gens, qui ont quelques connoissances & quelque littérature.

Les termes figurés ont une certaine grâce & font l'ornement du discours; ils touchent d'avantage parcequ'ils attribuent plus aux choses, auxquelles ils sont liés, que ne le font les termes propres & naturels; ils donnent même de l'ame à ce qui est inanimé. Si on parle d'un endroit désagréable, on le peint convenablement en disant: que ce lieu est triste!

Si vous avez à parler de certaines liaisons ou commerce, que l'honnêteté ne permet pas d'exprimer ouvertement, il faut se servir de circonlocutions, ou de termes, qui enveloppent délicatement, de sorte que les oreilles délicates n'en soient pas blessées. Il est bon même, dans ces occasions, de prendre garde au ton de voix & à certains souris, qui peuvent trop exprimer, & blesser cette honnêteté, dont un honnête homme ne doit jamais s'écarter. Evitez soigneusement tous les quolibets & sur-tout les équivoques, ils annoncent un esprit médiocre ou un homme indécent.

Ne soyez pas de ces gens, qui ne veulent point prendre la peine de plaire, ni se servir des mots propres pour exprimer ce qu'ils veulent dire. Ils devroient faire réflexion, qu'un mauvais langage

eſt un cruel ſupplice pour les perſonnes de bon goût. Les meilleures choſes perdent la moitié de leur prix, quand on ne les rend pas en de bons termes. Je ne dis pas pour cela, qu'il faille choiſir tous ſes mots, ni avoir un ſoin ſcrupuleux de les arranger, comme ſi on compoſoit quelque ouvrage dans ſon cabinet; mais autant que l'on peut il faut joindre l'élégance & la politeſſe à je ne ſais quoi d'aiſé & de naturel. On s'y accoutume, quand on veut y faire attention pendant quelque temps, on acquiert à la fin ce charme, qu'a une perſonne, qui s'exprime avec une naïveté polie, & on évite ces diſcours groſſiers & barbares, qui dégoûtent, quoiqu'ils roulent ſur de bonnes choſes. Vaugelas diſoit: qu'une mauvaiſe raiſon faiſoit ſouvent moins de tort, qu'un mauvais mot, parcequ'il faut faire des réflexions pour connoître la fauſſeté d'un raiſonnement, mais un mauvais mot eſt remarqué de tout le monde.

C'eſt ſur-tout dans les conteſtations, qu'il faut ſe ſervir de termes polis, qui dédommagent en quelque façon l'amour-propre de celui, que vous bleſſez en étant d'un ſentiment contraire au ſien.

Il eſt plus difficile, qu'on ne penſe, de bien raconter un fait, une hiſtoire, une nouvelle. Pour rendre la choſe plus vraiſemblable, & pour lui donner plus de poids on l'exagere preſque toujours. C'eſt mal s'y prendre; ces exagérations ſont le plus ſouvent une marque de la petiteſſe de celui qui raconte, ou la marque d'un ſot orgueil, qui cherche toujours à ſe faire admirer dans ce qu'on dit & dans ce qu'on fait. Lorſque vous aurez quelque choſe à raconter, ne vous écoutez pas parler; c'eſt un défaut, qui déſigne un air ſatisfait de ſoi-même. Il ſert de peu d'être content de ſa perſonne; cette eſtime déplacée

cée est ordinairement punie d'un mépris général.

C'est un mauvais moyen pour plaire dans la conversation que de se servir de sales équivoques dans les récits, que l'on fait; Quelqu' enveloppées qu'elles soient, elles font toujours un mauvais effet dans l'esprit de ceux, qui écoutent; & marquent la corruption du cœur de celui, qui parle. C'est manquer de respect aux femmes; les moins prudes s'en offensent, & veulent être ménagées dans le public; une parole un peu libre, quoiqu'elle ne s'adresse point à elles, les gendarme; & elles font semblant d'en rougir.

Si dans votre récit il y a quelques circonstances, qui vous paroissent plaisantes, ne soyez pas le premier à en rire, pour avertir ceux qui l'écoutent, que c'est le bel endroit; au contraire c'est alors que vous devez être plus sérieux; une plaisanterie dite avec un ton grave fait mieux son effet; mais on amortit l'envie de rire des autres, quand on les prévient.

Ne vous piquez point de briller dans les conversations par des récits surprenants; mais racontez d'un air simple & naturel ce que vous savez, sans chercher de vains applaudissemens dans les yeux de ceux, qui vous écoutent. Un fat croit en imposer par ses manieres bruyantes; & se faire honneur des moindres bagatelles, qu'il dit d'un air content; & qui fait assez connoître, que ce qu'il débite est merveilleux; mais par malheur pour lui, l'assemblée n'est pas dans les mêmes sentiments.

Ne parlez pas avec trop de précipitation, crainte que votre voix ne s'aigrisse & ne déplaise.

Evitez une trop haute élévation de voix, qui vient ſouvent d'une mauvaiſe habitude de vouloir, à force de crier, entraiser les autres dans notre ſentiment. Ce défaut eſt d'autant plus inſupportable, qu'il eſt mêlé d'une arrogance impérieuſe, & qu'il marque du mépris pour ceux, à qui on parle.

Abſtenez-vous de la monotonie, elle produit l'ennui & le dégoût. Tâchez de répandre dans vos paroles une harmonie douce, qui varie inſenſiblement les tons pour plaire à l'oreille. Prononcez correctement toutes les ſillabes, par conſéquent évitez le graſſayement, qui empêche une partie de la prononciation. On paſſe ce défaut à une jolie femme, mais il eſt inſupportable dans un homme. Envain quelques petits-maîtres feront tous leurs efforts pour le mettre à la mode, ce ſera toujours un ridicule, que les gens ſenſés éviteront.

Vous avez à faire un récit, toute l'aſſemblée y prete attention; ſoyez naturel, ſimple, ſuccinct, ſans oublier aucune des circonſtances intéreſſantes. Il ſe préſente une déſcription à faire; augmentez l'attention de l'aſſemblée en lui peignant ſi bien les objets, dont vous avez à parler, qu'elle croye les voir. Ne vous ſervez jamais d'expreſſions outrées; n'exagérez rien. Si j'avois par exemple à parler d'une riviere, qui ſerpente dans une prairie, je ne voudrois pas dire, qu'elle y fait pluſieurs détours pour embellir ce beau lieu, & qu'elle ſemble ne le quitter qu'à regret. C'eſt là le langage de la poéſie, & non celui d'une converſation, où tout doit être naturel, aiſé & ſans affectation.



CHA-

CHAPITRE IV.

De la converſation des femmes, & juſqu'à quel point on doit porter la complaiſance, que l'on doit avoir pour elles.

TOut le monde convient, que rien ne fait tant valoir un jeune homme, que le commerce d'une femme de mérite, & que rien n'empêche mieux la jeuneſſe de tomber dans le déréglement, que de s'attacher à voir des perſonnes, dont les ſentiments portent ordinairement à la vertu. Mais examinons, comment il faut ſe comporter avec les femmes, & qu'on me permette d'entrer même dans ces détails, qui, quoique minutieux pour un philoſophe, ne laiſſent pas que d'être intéreſſants pour un jeune homme, qui eſt fait pour leur ſociété, & qui veut jouir de tout le plaiſir, qu'elles ſavent y répandre.

Ma premiere maxime eſt, qu'on doit toujours tâcher de faire de bonne grace ce qui nous attire les premiers regards des perſonnes, chez qui nous entrons. Tous les jeunes gens communément apprennent à ſaluer; mais la plûpart des maîtres ſont trop concertés, ils ne ſe baiſſent & ne ſe relevent que par regle, tout eſt compaſſé en eux, tout ſent l'art. Les hommes de qualité au contraire ſaluent de meilleur air & d'une maniere plus aiſée, ils donnent à leur maintien & à leurs actions toutes les graces & toute la liberté, qu'ils demandent.

Ne croyez pas aller faire parade dans la conversation des femmes de tout ce que vous avez appris pendant dix ans à grands frais dans les colleges. Elles ne vous entendroient pas, & vous les ennuyeriez. Mais parlez leur de modes, de bagatelles, la politesse de leur langage vous surprendra; vous les entendrez exprimer les moindres choses avec un tour, qui y donne beaucoup d'agréments. Quoiqu'elles n'inventent pas des mots nouveaux, les termes, dont elles se servent, paroissent tout neufs & faits pour exprimer ce qu'elles veulent dire. Quoique les femmes n'aient pas passé leur jeunesse dans les colleges, elles ont le goût meilleur & plus sûr que la plûpart des hommes; elles ont une grande justesse de discernement pour les choses fines & délicates. Ce qui est clair, naturel & de bon sens les touche, mais elles témoignent un dégoût subit pour tout ce qui est obscur, languissant, contraint & embarrassé. Elles possédent la science délicate des beaux sentiments, où elles excellent par dessus tous les hommes, & c'est dans leur commerce que les jeunes gens sentent mieux toutes les facultés de leur ame se développer, & qu'ils peuvent mieux les diriger à l'honnête. Vous voulez acquérir les vertus sociales; c'est dans le commerce des femmes que vous y réussirez. Elles adouciront votre courage sans l'amollir, elles répandront dans vos mœurs une aménité, que la seule société des hommes ne vous donnera pas; Elles répandrout même sur votre science un certain lustre, que vous n'attrapperez jamais dans les livres. Pour prouver cette vérité, faites la comparaison de deux savants, dont l'un n'ait jamais vu que ses livres, & que l'autre ait ajouté à l'étude la conversation des femmes aimables. Cet homme, qui n'a jamais vu des femmes spirituelles qu'en perspective & en éloignement, quand il est obligé de les pratiquer, paroit

à demi

à demi ſtupide, s'il n'a que médiocrement d'eſprit; il eſt dans une contrainte & dans une gêne qui fait compaſſion, à peine peut il deſerrer les dents: s'il a beaucoup d'eſprit, il ne paroitra que comme un eſprit médiocre, par la peine, qu'il aura à ſe développer, & par le défaut d'uſage: s'il eſt habile, on le prend pour pédant; quand il parle, c'eſt avec tant de contrainte, qu'il paroit étranger dans ſon propre pays; s'il veut ſe hazarder à faire des compliments, il n'y a rien au monde de plus fade & de plus guindé. Mais voyez le ſavant, qui a joint à l'étude le commerce & la converſation des femmes ſpirituelles; ſon viſage eſt déridé, il a je ne ſais quoi de gai & d'enjoué; ſes actions ſont libres & moins gênées, ſa phiſionomie en paroit plus ſpirituelle & moins enfoncée. Quand il parle c'eſt d'une maniere ſi libre, avec tant de facilité & tant de juſteſſe, il développe les choſes les plus embrouillées & les plus difficiles avec tant de netteté, que l'on diroit, que la nature s'explique par ſa bouche. Le ſilence même de ce ſavant a quelque choſe de ſpirituel; il écoute d'un air à faire entendre qu'il entre dans tout ce que l'on dit, & ainſi il montre ſon eſprit & ſa pénétration en careſſant l'amour-propre de celui, qu'il écoute.

Malgré tout le reſpect que j'ai pour les femmes, j'avoue que, quoique les hommes ſoient foibles, il me ſemble que les femmes ſont encore plus foibles & plus crédules. Comme elles ſont ordinairement prévenues de bonne opinion pour elles mêmes, elles ſavent gré aux perſonnes, qui flattent leur amour-propre, & ne peuvent ſouffrir, qu'on les déſabuſe. Entreprendre de leur ouvrir les yeux ſur certains défauts, ce ſeroit ſe mettre dans le cas d'être regardé comme un ennemi d'autant plus à craindre, qu'il voudroit les priver de leurs illuſions.

Ainsi je donnerois aux défauts, qu'elles auroient, les noms des vertus, qui en approcheroient le plus. J'appellerois l'avarice économie, je louerois en une maigre l'élégance de sa taille, & je tâcherois de ne faire passer que pour un agréable embonpoint la plus ample corpulence. Je me déclarerois tantôt pour l'éclat des blondes, autresfois je paroitrois touché de la vivacité des brunes, selon les compagnies, où se trouvent ces différentes beautés. Par la même raison j'éviterois de parler d'un défaut devant des personnes, qui peuvent en avoir un semblable.

A tout cela ajoutez la complaisance, c'est elle qui fait la douceur de la société; sans la complaisance il ne faut chercher ni amitié parmi les hommes, ni conversations amusantes dans les compagnies, ni même aucune partie de jeu, de promenade, ou d'autres plaisirs. Ainsi la complaisance doit nous engager à préférer un divertissement à un autre, comme le jeu à la promenade, & même laisser choisir parmi les jeux celui, qui plaira le plus à la personne, pour qui nous voulons avoir quelque déférence; mais il ne faut pas que cette complaisance tourne à un préjudice notable pour nous, elle dégénéreroit en duperie; on en riroit, au lieu de nous en savoir gré.

Il y a un charme dans la complaisance, au quel il est comme impossible de resister. On affectionne aisément des gens doux & commodes, qui entrent dans tous nos sentiments, qui applaudissent à tout ce que nous disons, qui ne se rebutent ni de nos caprices, ni de nos mauvaises humeurs. Cette complaisance poussée trop loin devient fade & nous fait mépriser. Ce seroit être flatteur plûtôt que complaisant, de n'oser contredire une femme, qui débiteroit impunément des extravagances.

Un

Un excès de ſincérité eſt quelquefois auſſi dangéreux qu'une complaiſance trop molle & trop étudiée. L'un des défauts les plus ordinaires des converſations eſt, que perſonne ne veut céder à ſon voiſin. On ſe fait un point d'honneur de défendre ſes opinions même dans des bagatelles avec une roideur, qui va juſqu'à l'opiniâtreté. Qu'y gagnerez-vous, quand on vous aura accordé ce point chimérique, qui eſt l'objet de votre diſpute? On ſort aigri & indigné contre vous, au lieu qu'un peu de complaiſance vous eût gagné l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

La complaiſance a ſes bornes, comme toutes les vertus. Les femmes en connoiſſent bien l'étendue; elles traitent avec hauteur ceux, qui s'humilient trop devant elles par une complaiſance outrée. Elles eſtiment ceux, qui ne leur cédent point avec trop de lâcheté, & qui n'adorent point leurs caprices. Rien ne vous rendra plus agréable, ni ne vous fera rechercher avec plus d'empreſſement qu'une complaiſance polie & diſpenſée avec les ménagements néceſſaires, c'eſt-à-dire qu'il ne doit avoir dans vos manieres rien d'affecté ou qui ſente groſſiérement la flatterie.

Ne faites pas métier de débiter de fades douceurs à toutes les femmes, ſans diſtinguer le rang, ni le mérite; c'eſt le role d'un perroquet & non celui d'un homme aimable. De plus ces douceurs ſont inſipides à une femme d'eſprit; le langage du ſentiment n'eſt fait que pour exprimer les penſées de notre ame. Epiez toutes les occaſions de rendre de petits ſoins aux femmes ſuivant les circonſtances; mais ſur-tout ayez avec elles un ton de douceur & de complaiſance; tâchez de mettre dans tout ce que vous leur direz, ce charme inſinuant qui trouve toujours le ſecret de plaire.

CHAPITRE V.

De quelle maniere la bienſéance veut, que l'on ſe comporte & que l'on parle, quand on mange en compagnie.

LA ſcience des égards eſt pour ainſi dire l'ame de la ſociété ; elle fait qu'on rend à chacun ce qui lui appartient, & elle compaſſe tellement les actions, que l'on ne fait jamais rien, qui puiſſe déplaire à qui que ce ſoit. Il ſuffit d'obſerver les bienſéances pour éviter le ridicule & pour empêcher que perſonne ne puiſſe ſe plaindre de nous avec juſtice. Il faut avoir une grande attention ſur ſoi, pour démêler ce qui convient d'avec ce qu'il faut éviter. Les bienſéances ſont d'une étendue infinie. Le ſexe, l'âge, la profeſſion, le caractere, le temps, le lieu impoſent des devoirs différents. Il faut connoitre ces différences & s'y aſſujettir. La table a ſes bienſéances particulieres, & vouloir s'en diſpenſer, ce ſeroit s'expoſer à paſſer pour un homme groſſier, qui ne connoit pas les uſages de la bonne compagnie. Il faut donc y avoir un maintien honnête & décent, ne point jetter les yeux avidement ſur les viandes, comme pour les dévorer, ne point s'émanciper à prendre ce qu'il y a de meilleur, encore moins porter la main dans les plats les plus éloignés, principalement ſi on eſt obligé d'étendre le bras devant des perſonnes, à qui on doit du reſpêt. Si l'on eſt à côté d'une ou de pluſieurs femmes, il faut avoir l'attention de les ſervir ou faire

ſervir

ſervir de tout ce qui pourra le plus les flatter. C'eſt au maître de la maiſon à faire les honneurs du repas ; Ainſi on ne doit décemment ſe charger de ſervir d'un mets, que quand on en eſt prié, alors il faut tâcher de le faire de bonne grace, & donner toujours ce qui vous paroîtra le meilleur.

Quoique l'on tombe moins à préſent dans le défaut de trop boire, que l'on ne faiſoit autrefois, on ne peut trop blâmer cet excès inſupportable de trop boire, ou de faire trop boire les autres. Un tel excès eſt très-contraire à la politeſſe ; Un homme, à qui le vin commence à mettre la raiſon en déroute, doit être bien peu agréable. N'eſt-ce pas une honte de ſe faire un point d'honneur de vuider plus de bouteilles, que le reſte de la compagnie, ſans conſidérer, que dans cette conteſtation ridicule le plus galant homme de la cour ne ſauroit tenir contre le plus brutal des porteurs de chaiſe. Tout le monde ſait, que les Lacédémoniens prenoient un ſoin particulier d'inſpirer de l'averſion pour l'yvrognerie ; ils expoſoient des eſclaves pleins de vin à la vue des enfants, & ne trouvoient rien de plus propre à faire haïr cette intempérance, que les pas chancelants, les extravagances & les bégayements, auxquels l'yvreſſe nous aſſujettit.

Ne ſoyez pas de ces gens, qui crient continuellement, qui excitent à manger & à boire, qui tâchent de changer en fureur la joie, qui regne dans un repas ; ils mettent le déſordre, ils s'imaginent en faire les honneurs, & plus ils apportent de trouble & de confuſion, plus ils s'imaginent, que le maître de la maiſon leur eſt obligé.

Louer avec excès & avec une fade exagération tous les mets, qui ſont ſervis à une table, où l'on mange,

mange, c'eſt une baſſeſſe, qui ſent la mauvaiſe éducation. Celui, qui donne le repas, ne doit pas lui même prendre le ſoin de louer les ragouts & la délicateſſe des viandes & des vins, dont il régale les conviés; C'eſt une vanité déplacée. Il y a une autre extrémité à éviter pour ceux, qui mangent à la table d'autrui; il ne faut point qu'ils faſſent les dégoutés, ni qu'ils vantent de ſomptueux repas, qu'ils ont faits à d'autres tables; c'eſt une maniere détournée de mépriſer ce qu'on leur ſert.

Lorsque l'on eſt à table on doit éviter avec ſoin tous les diſcours, qui peuvent cauſer quelques dégouts aux conviés. C'eſt manquer à la bienſéance & commettre une impoliteſſe que de parler de certaines maladies dégoutantes, de remèdes, de médecins; toutes ces choſes font naître des idées, qui font ſoulever le cœur & qui amortiſſent l'appétit. On doit encore éviter de parler de ces inſectes, dont les perſonnes délicates ne peuvent ſouffrir la vue ou l'idée.

Perſonne n'eſt obligé de donner des fêtes ou des repas; aucune loi ne l'ordonne; mais quand on en donne, il faut que ce ſoit de bonne grace. Ne laiſſez pas voir ſur un viſage inquiet & mécontent, le chagrin, que vous avez de faire de la dépenſe. On ſort indigné d'une fête où la léſine eſt mêlée avec la magnificence. Une épargne mal entendue & à contretemps déshonore celui qui donne le repas & empoiſonne la joie de l'aſſemblée. Il eſt bon d'avoir une humeur gaie & enjouée, mais il faut modérer ſa gaieté & ſon enjouement. Il ne ſied point de rire avec des éclats extravagants, qui étourdiſſent le monde. N'imitez pas Lindor; la moindre choſe plaiſante, que l'on dit devant lui, le fait rire avec un emportement ridicule, il n'eſt plus

plus maître de lui-même, il ne peut plus revenir à fon bon fens, fon accès va jufqu'aux convulfions.

L'excès de gaieté & d'enjouement eft un défaut, qu'il faut éviter dans la fociété civile. Il femble que cette maxime foit un paradoxe, & que la gaieté & l'enjouement n'ont jamais gâté de fêtes. Cependant il eft très-vrai, que les gens fages, & qui ont de la raifon, ne peuvent fouffrir ceux qui font toujours poffédés d'une joie infenfée, qui rient avec de grands éclats fans favoir, pourquoi ils rient. La belle humeur eft agréable, mais il ne faut pas qu'elle paffe les bornes de la bienféance.

Quand vous donnerez un repas, ne foyez pas le premier à louer la délicateffe des mets, ni la bonté du vin, que vous ferez boire à vos conviés. Il ne faut pas tomber dans l'excès contraire, les prier avec une modeftie étudiée d'excufer, qu'on leur fait faire mauvaife chere. Tous ces détours ne font point honneur, & font la marque d'une fotte vanité. Un air aifé & naturel, qui ne s'applaudit point mal à propos de la magnificence du repas, & qui ne mandie point de frivoles louanges par des excufes hors de faifon, eft le caractere d'une ame noble, qui ne s'embarraffe point de fi peu de chofes. Le moyen le plus fûr de plaire aux conviés, eft de leur ôter toutes fortes de contraintes, & de les laiffer dans cette liberté honnête, que l'on doit avoir, quand on eft à table & qui en fait le plus grand agrément.



CHA-

CHAPITRE VI.

Des grands parleurs.

IL n'y a rien de plus importun ; qu'un homme qui parle toujours ; qui n'écoute perſonne & qui interrompt ceux ; qui veulent prendre la parole ; comme s'ils uſurpoient un droit ; qui lui appartint. Il eſt bien difficile ; que cet homme puiſſe dire longtemps d'aſſez bonnes choſes pour captiver l'attention & pour s'exprimer avec une juſteſſe ; qui plaiſe.

La converſation eſt une eſpece de commerce ; où chacun doit fournir du ſien ; je veux dire parler & écouter à ſon tour ; & c'eſt une injuſtice que l'on commet envers ceux ; qui compoſent un cercle, que de vouloir toujours parler. Si un grand parleur croit faire briller ſon eſprit ; ſe faire eſtimer & admirer ; il entend mal ſes intérêts ; il aigrit contre lui ceux ; qu'il force à garder le ſilence ; qui ne peuvent ſouffrir l'aſcendant ; qu'il ſe donne ; ni ce degré de ſupériorité ; qu'il veut uſurper. Il eſt rare qu'un homme qui parle beaucoup ; plaiſe longtemps à des perſonnes raiſonnables. Il croit ſe diſtinguer & jetter de la pouſſiere aux yeux par cette fécondité qui ne s'épuiſe jamais ; & il rebute tout le monde par ſon babil.

Liſidor avec de l'eſprit & de l'érudition trouve le ſecret d'ennuyer ſon monde. Un plumet neuf, qu'il a ſur ſon chapeau ; lui donne lieu de parler toute une journée ſans relâche. D'abord il vous transporte en Afrique ; pour voir les autruches, qui nous

nous fourniffent ces plumes; en paffant près de Tunis, il pleure fur les reftes de la fameufe Carthage; il raconte enfuite les caufes de la déftruction de cette ville opulente; Il parle avec de grands mots de la guerre de ces deux fuperbes Républiques, qui combattirent pour l'Empire de l'Univers. Il fait l'éloge des Scipions, des Fabius, des Flaminius, des Varrons, des Amilcar, des Annibal, des Syphax & des Mafiniffes; Il remonte enfuite jufqu'à la fondation de cette malheureufe Carthage; il raconte, que Didon fonda cette ville pour fuir les cruautés de Pigmalion, il parle enfuite des amours de cette reine, fait l'éloge du Poëte, qui les a rendu immortels par la beauté de fon poëme, & pour mieux faire connoître, combien cet ouvrage eft digne d'admiration, il en récite plufieurs chants.

C'eft ainfi qu'un grand parleur pour entretenir fon babil, mêle inconfidérément à une differtation légere, ce que l'hiftoire a de plus férieux, & par ce mélange fi bizarre, fe rend ridicule, & ennuye en entaffant mille circonftances, qui n'ont aucun rapport au fujet de la converfation.

Une grande parleufe eft encore plus infupportable, qu'un grand parleur. Les femmes ont moins d'efprit que les hommes, elles difent moins de chofes avec plus de paroles, & laiffent plus de vuide dans un difcours.

Arpalice entre chez Lucinde d'un air languiffant & fe plaint d'un mal de poitrine, qui lui gêne la refpiration; Elle prie Lucinde de la difpenfer de lui témoigner toute fa joie de l'avancement de fon fils, je vous protefte, continue Arpalice, que c'eft en cette feule occafion, que je ferois bien aife de me difpenfer d'un filence, que j'ai plaifir à garder dans

dans toutes autres circonſtances. Je ſuis fort éloignée de ces femmes, qui veulent parler continuellement; quand une commence par malheur un diſcours, il faut que le reſte de la compagnie ſe taiſe jusqu'au ſoir. Mais enfin que peut-elle tant dire? ne lui ſeroit-il pas plus doux de reſpirer & de laiſſer parler les autres? Quand elle aura montré une robe, & qu'elle en aura fait approuver la couleur, qu'importe à l'aſſemblée, qu'elle l'ait achetée chez tel ou tel autre marchand, & que cette étoffe ait couté plus ou moins? faut il que cette parleuſe montre ſes coeffes, & qu'elle en faſſe deviner le prix & même chez quel marchand elle les a choiſies? Que je ſuis heureuſe de n'avoir jamais été tenté de nuire à ma ſanté à force de trop parler, & d'étourdir une aſſemblée! J'aimerois mieux renoncer au monde, que d'être auſſi incommode que ces parleuſes éternelles. Vous ſavez, continue Arpalice ſans reprendre haleine, que beaucoup de femmes, que je ne veux pas nommer, parceque je ne ſuis pas médiſante, rompent la tête depuis le matin juſqu'au ſoir aux gens, qui ont le malheur de ſe trouver avec elles dans quelque compagnie. Où prennent-elles tant de bagatelles? car entre nous elles ne ſont pas plus ſavantes qu'une infinité de femmes, qui parlent moins. Qu'on leur défende de parler de leur parure, on les réduit au ſilence. Pour moi, ſi l'envie me prenoit de vous entretenir de ces bagatelles, je vous aurois fait remarquer la robe, que j'ai aujourd'hui, qui eſt ſans contredit une des plus belles étoffes, que l'on puiſſe trouver à Paris. Voyez, je vous prie, plus vous l'examinerez, plus vous en ſerez ſatisfaite, je ne vous dis pas, qu'elle coute plus ou moins, que je n'en ai payé effectivement; je laiſſe ces menſonges à d'autres; N'avouez-vous pas, que la plupart des femmes manquent bien de ſincérité en cette occa-

occasion ? Pour moi je n'irai point dire, que cette étoffe est plus chere, qu'elle ne l'est, comme pourroit faire ma voisine ; cette femme est insupportable en cela. Croit-elle s'attirer plus de considération, si l'on vient à s'imaginer, que sa robe est plus chere, que celle d'une autre ? n'appréhende-t-elle pas au contraire de passer pour folle, si l'on croit, qu'elle paye trop cher ? n'attendez pas non plus, que je vous aille dire, que ma robe me coute moins, qu'elle ne vaut ; Je n'affecte pas de m'ériger en bonne économe pour trouver un mari. J'en ai un, que je ne changerois pas pour un autre; vous ne sauriez vous imaginer la complaisance, qu'il a pour moi ; il me donne à tout moment cent nouveautés agréables ; il veut toujours me mener à l'opera & à la comédie, & depuis deux ans, que nous sommes ensemble, il ne m'a parlé de ma conduite que pour l'approuver. Il est vrai, que je ne lui donne aucun sujet de s'en plaindre; il ne voit jamais chez lui de ces galans de profession ou plutôt de ces fainéans, qui n'ont d'autre occupation, que d'aller de ruelle en ruelle pour dire des douceurs à toutes les femmes. Peut-être trouvera-t-on que je ne suis pas assez belle pour les attirer ; Je vois cependant tous les jours mille coquettes, qui n'ont pas plus de charmes que moi, & qui ne laissent pas que d'être continuellement environnées d'une grande foule d'adorateurs. La voix manque à Arpalice, un rhume violent délivre l'assemblée de son babil, & chacun profite de ce moment pour s'en aller ennuyé de tout ce que cette femme a dit. Que le ridicule de Lisidor & d'Arpalice vous guerisse pour toujours de la démangeaison de vouloir continuellement parler aux dépens du bons sens, & de la complaisance de ceux qui sont avec vous.

En évitant de trop parler, ne tombez pas dans un défaut opposé, qui est la taciturnité; c'est le déstructeur de la conversation, je ne sais, lequel des deux défauts est le plus à blamer dans un jeune homme, ou une timidité niaise accompagnée d'un air honteux & embarrassé, qui l'empêche de déserrer les dents, ou une présomption effrontée, qui veut toujours briller sans donner le temps aux autres de dire le moindre mot. L'un & l'autre est également sot, ainsi évitez soigneusement d'être taciturne ou trop grand parleur.



CHAPITRE VII.

Qu'un homme, qui passe pour menteur, ou qui est grossiérement sincere, ne peut plaire dans la conversation.

On est bientôt las d'écouter un homme, que l'on ne croit point. On aime tellement la vérité, que ceux mêmes, qui ne la disent jamais, sont bien aises, que les autres ne la déguisent point. La fiction ne plait que dans les contes & la poésie, encore faut il qu'il y ait de la vraisemblance, & un récit, qui en manqueroit, n'attireroit pas une fort grande attention. Ainsi quand un homme a dessein de plaire par son entretien, il devroit mêler, ce me semble, un caractere de sincérité à l'agrément de ces expressions & de ces manieres. C'est par-là qu'un discours plait

&

& s'insinue ; au contraire on n'écoute qu'avec dépit & avec impatience ce que l'on ne croit pas.

Mais comment démêler une sincérité effective d'une, qui ne sera qu'apparente. Quoique ceux qui dissimulent, employent toute leur adresse à bien déguiser la vérité, cependant il n'est pas impossible de faire cette distinction, pourvu qu'on ait de la pénétration & du jugement. Un homme, qui veut paroître sincere sans l'être en effet, se découvre bien souvent, même par les soins, qu'il prend, à se cacher; Il n'oublie rien pour parvenir à ses fins, mais on s'apperçoit bientôt des efforts qu'il fait pour persuader. On remarque son empressement & le tour, qu'il donne à ses expressions. L'homme franc & sincere se conduit d'une maniere opposée; il va simplement où il veut aller. La franchise rend l'air plus ouvert, elle paroit dans les yeux, dans l'action & dans toute la contenance ; au lieu d'avoir trop recours aux ornemens du langage, elle les rejette comme inutiles ; elle est ennemie de l'ostentation, elle néglige même de paroître tout ce qu'elle est ; elle parle sans art & avec confiance, & cependant elle ne manque jamais de faire impression. Mais à peine s'est-on apperçu des artifices d'un homme dissimulé, que, bien loin de se plaire à l'écouter, on s'en défie, & on s'imagine qu'il est toujours prêt à tromper. L'ingénuité produit des effets bien différens ; elle s'insinue agréablement & nous fait sentir les impressions, qu'elle veut que nous recevions.

D'après ce tableau ne vous permettez pas le plus leger mensonge, & souvenez vous ; que le caractere d'un menteur est odieux & digne d'un souverain mépris. Il y a cependant des gens, qui se font une telle habitude de mentir qu'ils ne peuvent

 plus

plus s'en empêcher dans les choses mêmes les plus indifférentes; On leur rit au nez & on ne les croit pas, lors même qu'ils disent la vérité. Heureux, si vous êtes étonné de leur hardiesse à débiter des mensonges, & si vous êtes bien persuadé, que ce vice est si bas & si déshonorant qu'il n'en faut pas d'avantage pour perdre de réputation un homme, quelque mérite qu'il puisse avoir d'ailleurs. Envain on prend des précautions pour soutenir un mensonge; la vérité se découvre tôt ou tard malgré qu'on en ait. Les fourberies les mieux concertées, sont dévoilées par quelque endroit que l'on n'avoit point prévu. Fulvie est la plus jolie personne du monde & qui a l'esprit le plus réjouissant, mais elle a un si grand penchant à mentir, qu'elle ne sauroit dire la moindre chose sans y glisser quelque mensonge; aussi on n'ajoute plus foi à ce qu'elle dit; les vérités les plus certaines deviennent des fables dans sa bouche.

Rien n'est plus nuisible à un homme, qui cherche à se produire dans les bonnes sociétés, que le mensonge, puisqu'il détruit toute confiance. Le mensonge met le menteur à la gêne & embarrasse son esprit pour ne pas tomber dans des contraditions, qui le dévoileroient; au lieu que la vérité est simple & unie, & que pour être vrai, il ne faut dire que ce que l'on sait.

Il y a des mensonges excusables, quand il s'agit de défendre ou de pacifier une querelle, sans que personne soit offensée. Le désaveu d'une imprudence, ou le tour, que l'on donne à une chose pour la présenter sous un point de vue différent, quand cela peut produire un bien, ou prevenir un mal. Les flatteries mêmes, lorsqu'elles ne sont point lâches ni outrées, deviennent des mensonges utile

utiles, qu'une bonne intention rend compatibles avec le caractere de probité.

Dans toute autre circonſtance un homme d'honneur ſe fait une loi de ne dire jamais que ce qu'il penſe, & ne doit avoir rien de faux ou de trop concerté dans ſes manieres. Il fuit l'artifice, le déguiſement & les mauvaiſes fineſſes; La ſincérité eſt ſur le bord de ſes levres, mais elle n'eſt ni indiſcrete ni étourdie. La ſincérité n'oblige point à dire niaiſement tout ce que l'on fait, ni à ſe produire devant des perſonnes curieuſes qui tâchent de vous pénétrer & de vous dérober votre ſecret. Il faut donc mettre des bornes à votre ſincérité, car il n'y a rien de ſi ridicule & de ſi incommode dans la converſation, qu'un homme, qui diroit naïvement tout ce qui lui paſſeroit par l'imagination.

Il ne faut pas toujours tout approuver pour vouloir être ſincere, il faut encore moins ſe donner la liberté de blâmer tout avec trop de hauteur & trop de licence. Si rien n'eſt plus pernicieux qu'une flatterie baſſe & empoiſonnée, rien auſſi n'eſt plus incommode qu'une ſincérité groſſiere, qui dit tout ſans ménagement & ſans égard.

Un excès de ſincérité eſt quelque fois auſſi dangereux, qu'une complaiſance trop molle & trop étudiée. On devient l'effroi de toutes les converſations, quand on ſe donne la liberté de dire en face aux gens tout ce que vous penſes d'eux. Pourquoi ſe charger de donner des conſeils, ſi l'on ne les demande pas ? C'eſt un moyen ſûr de ſe faire haïr. On ne ſe ſoucie pas d'être redreſſé, on veut être flatté & applaudi, mais ce ſeroit une ſincérité barbare que de parler aux gens de leurs défauts naturels. Pourquoi dire à une femme, qu'elle a la

taille contrefaite, à celle-ci, qu'elle a trop d'embonpoint, à celle-là, qu'elle est trop maigre, à une autre, qu'elle n'a pas un maintien décent, ou qu'elle met mal son rouge. C'est le moyen de se faire fuir comme une peste.

CHAPITRE VIII.

Qu'un médisant & un diseur de bons mots dans la conversation sont haïs.

TOut le monde hait les médisants; on les regarde comme des bêtes féroces; on les craint, cependant on ne les fuit pas comme on fuit les tigres & les panthères. Ce sont eux au contraire qui brillent le plus dans une assemblée, on les écoute avec une satisfaction maligne, & on prend plaisir à leur conversation. La plupart des hommes aiment mieux écouter quatre satires qu'un panegyrique. Notre amour propre y trouve son compte; nous prenons plaisir à entendre parler des défauts des autres parcequ'il semble que les nôtres en deviennent moins considérables, & si nous nous reconnoissons quelques qualités, nous avons la satisfaction de voir que l'on nous éléve au dessus des gens dont on raconte les vices.

Cependant la médisance est le poison de la société. Lorsqu'elle n'a point de cause réelle, elle s'en forme d'imaginaires; elle déguise tout & donne des noms

noms à sa fantaisie; Elle appelle lacheté la prudence d'un Général d'armée qui se retire, elle peint la valeur comme une férocité; & ne parle d'une fermeté héroïque que comme d'une obstination brutale; Elle épargne encore moins les femmes, parce qu'elles sont moins en état de se vanger, quelque envie qu'elles en aient. Ainsi la piété dans la bouche d'un médisant passe pour bigoterie, la modestie pour pruderie, & la douceur pour bêtise. D'après ce tableau vous devez juger, qu'un médisant de profession fait horreur; on devroit le bannir de toutes les sociétés, d'autant plus que le vice annonce un esprit lâche, un cœur bas & rampant, & qu'il ne fut jamais le partage d'une belle ame.

Cependant la médisance est le sujet de presque toutes les conversations; il y a toujours qu'elqu'un qui fait le role de médisant & on lui applaudit; malheureusement jamais on n'a plus d'esprit que lorsque l'entretien roule sur la satire. On grossit les défauts des gens pour les rendre plus odieux & pour diminuer leur réputation; Quand la malignité ne trouve pas a y mordre, on empoisonne leur intention & l'on censure jusqu'au ton de leur voix. Quelle cruauté de s'acharner ainsi sur la réputation des gens, de censurer les actions les plus innocentes, de les montrer sous des jours & sous des couleurs monstreuses.

Telle est la corruption qu'il y a des personnes qui prétendent mériter par leur satire la réputation de bel esprit & d'un entretien agréable; delà ils n'epargnent qui que ce soit pas même leurs meilleurs amis. Ils poussent souvent la malignité au point de commencer par répandre quelques louanges sur ceux qu'ils veulent déchirer plus sûrement,

afin que les esprits n'étant pas prévenus, le poison puisse avoir un plus funeste effet.

C'est un caractère bien fâcheux que de dire toujours du mal de tout le monde, & de décrier toutes les personnes de mérite. Il y a cependant des gens assez mauvais, soit qu'ils le fassent par malignité, soit qu'ils jugent des autres par eux mêmes, pour enpoisonner les actions les plus saintes & les plus reguliéres, ils les rendent suspectes; ils y ajoutent méchamment de certaines circonstances qui les font passer pour criminelles. Il semble qu'Aminte ait une science infuse de tout ce qu'il y a de plus particulier dans les familles; Quand les faits lui manquent, elle compose sur le champ des histoires, & elle a l'art de les revêtir de certaines circonstances qui trompent les plus éclairés, & persuadent les plus incrédules; Elle ne raconte du bien de personne, & elle ne peut souffrir que les autres en disent. Pour leur fermer la bouche, elle a toujours en main une satire toute prête qu'elle débite d'un air malin & envenimé. Aminte est un monstre que l'on devroit chasser de la société & que tout le monde déteste.

Peut-être me direz vous que la médisance n'est pas toujours déplacée, qu'elle corrige les vices, & qu'elle leur fait chercher l'obscurité. Ne soyez pas si téméraire que de vous charger de cet emploi, il est trop dangéreux. La médisance, à la vérité, vous donnera matière à des saillies, votre esprit trouvera lieu d'y briller; mais vous vous feriez écouter par de trop mauvais endroits en vous érigeant en critique, en mettant au jour les vices d'autrui, & en les périphrasant.

Si le

Si le médisant jettoit un coup d'œil sur lui même, il verroit qu'il est souvent taché des défauts qu'il exagere si aigrement dans les autres.

Je vous propose deux moyens pour vous abstenir de la médisance qui est, dit l'écriture, l'abomination des bons, tandis qu'elle est le plaisir coupable des méchants. Le premier est d'aucoutumer votre esprit à regarder, les hommes par leur bel endroit, car il n'y en a pas un qui n'ait son fort & son foible, ses vertus & ses défauts ; & à toujours bien juger de leur conduite & de leurs intentions, vous excuserez leurs foiblesses, vous les couvrirez, & vous en parlerez bien. L'autre c'est de ne point écouter les médisants & de ne jamais applaudir à leurs traits pernicieux. La médisance n'est hardie que quand elle trouve des approbateurs ; mais le sérieux d'un visage triste glaçe la langue médisante.

Les bons mots ne sont pas toujours renfermés dans la raillerie, ou en peut dire dans toutes sortes d'occasions & sur toutes sortes de sujets. Mais comme on s'en sert ordinairement plus pour la satire que pour la louange, commençons par ceux qui tiennent de la raillerie. Un bon mot placé à propos est un éclair vif qui brille dans la conversation & plait d'autant plus qu'il est plus satirique. Quelque brillant qu'il put être, je ne voudrois point en être l'auteur, parcequ'il blesse nécessairement l'amour propre de celui sur qui il tombe. Malheureux celui qui sacrifie tout au plaisir leger de dire de ces sortes de bons mots, il devient bientôt l'ennemi & l'effroi de toutes les sociétés.

Mais il est une autre espèce de bons mots qui ne tiennent point de l'épigramme, qui marquent l'esprit & le jugement de celui qui les dit, tels sont ceux

 qu'on

qu'on nous raporte des Anciens, entre autres la réponse que fit Alexandre le grand à Parménion. Ce favori, pour engager son maitre à accepter des offres que Darius lui faisoit pour la paix & qui lui parroissoient avantageuses, lui dit : Seigneur je vous proteste que si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres avec joie ; & moi aussi, repliqua Alexandre, si j'étois Parménion. Cette réponse nous marque toute l'ambition de ce conquerant, qui ne pouvoit être satisfaite que par l'empire de toute la terre.

On peut encore quelque fois dire un bon mot en faisant une allusion, quand on se joue sur des paroles qui ont du raport entre elles, qu'on les répète & qu'on en varie le sens. Telle fut cette inscription que l'on mit sur plusieurs canons, lorsque le Maréchal de la Meillerage de la maison de la Porte, étoit Grand-maitre d'artillerie : *Voici la clef quand on refuse la Porte.* On peut se livrer moderément à ces sortes de bons mots lorsque l'occasion s'en presente, mais il ne faut pas s'en faire une habitude.



CHA-

CHAPITRE IX.

De quelle maniere on peut insérer des louanges dans la conversation, & de l'air, qu'il est bon d'y avoir.

IL est plus facile de parler des maximes, que l'on garde ordinairement pour louer, que de dire, avec quelle délicatesse on peut assaisonner les louanges pour les rendre agréables. Cette matière est si délicate, qu'elle ne souffre pas de médiocrité. De foibles louanges excitent moins la reconnoissance de la personne, à qui nous les adressons, que son dépit; si au contraire elles sont excessives, nous jettons dans la confusion ceux, que nous tâchons d'élever à une gloire, qu'ils ne méritent pas, & nous sommes méprisés des autres comme de misérables flatteurs.

Tout le monde n'a pas le tour d'esprit, qui est nécessaire pour louer finement; Aussi on s'en acquitte fort mal, & il faut, pour plaire, y apporter bien plus de façon, qu'on ne croit. Il n'est rien de plus ordinaire que l'usage des complimens, tout le monde se pique d'en faire, mais ils sont si usés, qu'on n'y fait plus attention. Il faut louer cependant, car tout le monde desire d'être loué. On trouve un plaisir bien sensuel à s'entendre dire des choses, qui flattent notre amour propre. Les personnes mêmes les plus austeres ont de la complaisance pour ceux, qui leur font la cour & qui prennent soin de leur faire remarquer les bonnes qualités qui sont en

eux;

eux; C'eſt le moyen le plus ſûr de s'emparer de leur eſprit.

Envain le ſage nous crie, que notre réputation ne dépend pas du caprice des hommes, ni des vaines louanges qu'on nous donne, mais des actions louables, que nous faiſons. La réputation fait tout; l'eſtime du monde nous amuſe & nous ſéduit, il ne faut donc pas s'étonner, ſi on la cherche avec tant d'empreſſement & d'avidité.

Pour louer avec grace il faut le faire d'un air grave, avec eſprit & dans des termes ſimples & familiers. On peut dire aux gens tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer de plus honnête & de plus flatteur ſans emprunter le ton du compliment. La louange, qui ſe laiſſe trop entre-voir eſt toujours groſſiere. On ſe tue à chercher des choſes extraordinaires; on loue une femme d'être ſavante, de briller, d'avoir beaucoup d'eſprit & d'être capable des affaires les plus difficiles, & on ne ſonge point à louer ſa modeſtie, ſa retenue, ſa régularité & l'application, qu'elle a, à veiller ſur ſon domeſtique, cependant voilà les qualités qui la rendent le plus recommendable & le plus digne de nos eloges. Tous les dons, qu'on a reçus de la Nature, peuvent être la matiere de vos louanges, comme une ame élévée, un cœur droit, ferme & généreux, un eſprit ſublime, vaſte & penétrant, une memoire heureuſe, un jugement ſolide, un diſcernement délicat.

Evitez deux défauts, de ne pas louer du tout, ou de trop louer. Le premier annonce un eſprit chagrin, à qui rien ne plait, qui ne trouve rien d'agréable, & c'eſt une eſpece d'injuſtice que de refuſer ſes applaudiſſements à celui, qui les mérite. Le ſecond montre une baſſe flatterie indigne d'un honnête

honnête homme. Mais lorsque vous louerez, faites bien attention à la qualité de la perſonne, aux circonſtances du lieu, du temps & de la choſe. Être toujours dans l'admiration, quand on parle aux gens, c'eſt une marque de bêtiſe ou d'une affectation, qui approche de la flatterie. Les perſonnes d'un bon goût, & qui ſont ſinceres, admirent peu & ne prodiguent pas leurs louanges. Ne peut-on pas dire aux gens quelqu'honnêteté, quand ils le méritent, ſans faire des exclamations? Ces louanges outrées ne font point d'honneur, ni à celui qui les donne, ni à celui qui les reçoit. Evitez de louer une perſonne d'une qualité, qu'elle n'a pas, ce ſeroit malignement lui dire des injures; & ne cherchez pas ſous des louanges apparentes à dévoiler certains défauts cachés.

C'eſt un grand avantage que d'avoir l'air aimable, mais c'eſt un avantage, qu'on ne peut acquérir qu'imparfaitement par les ſoins qu'on ſe donne; il faut que la nature le commence en nous & que nous cultivions enſuite ces diſpoſitions favorables; nous pouvons les polir & les perfectionner par le commerce des perſonnes, qui le poſſédent, ſi nous les imitons dans leur entretien & dans leurs manieres.

La bonne mine ne donne pas ſeule l'air agréable, On voit tous les jours de gens, qui ont une belle taille avec des traits réguliers, & que l'on ne trouve cependant pas agréables. L'air, que je voudrois définir, eſt l'ame de la bonne mine, il repand de l'agrément ſur toutes les choſes, qui en peuvent demander, comme dans le maintien, dans les habits, dans l'entretien, dans la maniere de ſe préſenter. La plupart des jeunes gens ſe piquent de le poſſéder & de triompher dans l'art d'être aimable, mais malheureuſement ils le ſont moins, qu'ils ne penſent;

Ils

Ils ne se moderent pas assez, & l'ardeur, qu'ils ont, leur fait porter les choses trop loin. L'air de politesse, dont nous parlons, demande de la douceur, & les jeunes gens ont, je ne sais quoi de brusque, qui ne convient pas au caractere de galant homme; Ils sont communément trop prompts à prendre ce qu'il y a de plus nouveau dans les modes, & ils les portent à l'extrême.

Il ne faut pas non plus, pour se rendre agréable dans la conversation, ne dire que des choses subtiles ou relevées; il n'est pas nécessaire de montrer un grand fond de science, & une vaste étendue de génie; Il suffit de parler d'un air aisé & que dans ce que l'on dit rien ne sente l'affectation, ni la contrainte. Les femmes savent répandre sur ce qu'elles disent, un enjouement & un tour agréable, ce qui rend leur conversation pleine d'agrémens. On prend avec elles ce que la lecture des meilleurs auteurs ni la conversation des plus savans ne donneront jamais.

Plusieurs s'imaginent, qu'il est du bel air d'en user familiérement avec les femmes, au lieu de vivre respectueusement avec elles, & se permettent des licences impardonnables, soit dans le maintien, soit dans les propos; ils poussent la rusticité au point de jurer devant elles, comme pourroient faire des gens du bas peuple. Rien de si contraire a l'air aimable que l'impolitesse; autant un homme impoli se fait haïr, autant celui, qui a un air poli, se fait aimer, il s'insinue, il va au cœur & le touche.



CHA-

CHAPITRE X.

Que pour plaire dans la conversation il faut être fort reservé & garder une exacte bienféance.

LEs jeunes gens ne font pas ceux pour l'ordinaire, dont l'entretien plait le plus, quelqu'agrément que leur puiffe donner la jeuneffe. Outre qu'ils n'ont pas encore l'efprit affez cultivé pour fournir à la converfation, ils font ordinairemenr trop empreffés à parler, & laiffent paroître plus d'impétuofité, que de retenue, mais ce qu'il y a de plus confidérable eft qu'ils examinent rarement ce qu'ils font, & devant qui ils parlent; Ils conneiffent peu la difcrétion, il eft cependant bien difficile, pour ne pas dire impoffible d'être poli & de plaire fans être difcret. La difcrêtion fait, qu'un homme fe poffede & le rend maître de lui, de fes paroles, de fes actions, de fes yeux, des mouvemens de fon vifage, enforte que rien ne lui echappe contre la bienféance, ou qui puiffe bleffer ceux, avec qui il s'entretient. Ainfi il ne dit précifement que les chofes qui conviennent au temps, aux lieux, à la perfonne, qui parle, & à celles qui écoutent. J'avoue, qu'il feroit bien difficile de juger des difpofitions, où font les perfonnes, qui compofent une affemblée. La plupart des hommes fe font une efpece de mérite d'être toujours fur leurs gardes, & de cacher leurs intentions; De plus l'humeur change, foit que la fanté s'altere, que l'ambition, l'amour ou le jeu tournent bien ou mal

mal, & que des interêts différens inſpirent de différentes inclinations. Mais il n'eſt pas néceſſaire que nous portions notre connoiſſance juſques dans l'intérieur des hommes ; que nous développions ce qu'il y a dans les replis de leur cœur ; que nous ſondions, s'ils ſont en effet ce qu'ils paroiſſent être. Il ſuffit, que nous ſachions, quel eſt leur rang, afin d'avoir pour eux la déférence, qui leur eſt due, & que nous conſidérions, qu'elle eſt leur capacité pour ne point parler trop hardiment devant des gens plus habiles que nous. Que penſeriez vous d'un jeune homme qui interrogeroit d'un ton familier quelqu'un, à qui il devroit du reſpect ?

Il y a de l'indiſcrétion à un homme d'une capacité médiocre de vouloir s'efforcer à dire de grandes choſes avec des expreſſions encore plus grandes ; Il s'expoſe à s'entendre dire avec un Ancien, qu'il veut parler beaucoup mieux, qu'il ne peut.

Evitez avec ſoin, qu'il ne vous échappe quelque parole, qui puiſſe être mal interprétée par de certaines perſonnes, qui empoiſonnent tout ce que l'on dit. Il ne faut point s'ingérer dans les ſecrets des autres, plus qu'ils ne le veulent eux mêmes, ni trouver mauvais, qu'ils ne nous découvrent pas le fond de leur cœur ; Il n'y a que les intimes amis, qui ne doivent point avoir de reſerve les uns pour les autres. Ce ſeroit bien pis que d'uſer de détours & de fineſſes pour leur arracher des ſecrets, qu'ils ne veulent pas nous dire. Cette curieuſe indiſcrétion revolte & nous fait regarder comme des perſonnes d'un commerce dangereux. C'eſt manquer à l'honnête homme que de réveler un ſecret confié, & c'eſt être bien indiſcret de dévoiler des démarches, que nous avons découvertes.

Quand

Quand des perſonnes, qui ont été liées enſemble, viennent à rompre, c'eſt l'uſage qu'elles ſe déchaînent l'une contre l'autre; chacun veut faire approuver ſon procédé, ſes raiſons frivoles, afin de mettre l'autre dans ſon tort. Pour mieux y réuſſir on décrie, autant que l'on peut, la perſonne, avec qui on a rompu; mais ce qui eſt de plus criminel, on abuſe alors des confidences, qu'elle a faites tandis que l'amitié duroit, & on révèle des ſecrets, qui devroient être enſévelis dans un ſilence éternel en conſidération de l'amitié, qu'on avoit autrefois pour elle. Il ne faut pas tant conſidérer la ſituation, où cette perſonne eſt à votre égard, que les ſentimens reciproques d'eſtime & d'amitié, qui vous attachoient l'un à l'autre. C'eſt une eſpece de perfidie que de ſe prévaloir du ſecret d'un homme, lors même qu'on a ceſſé d'être de ſes amis.

La premiere penſée, que nous ſuggere notre amour-propre, quand on nous montre quelques ouvrages; eſt d'y trouver à redire & de chercher des raiſons pour en diminuer le prix. Ce premier mouvement n'eſt pas toujours libre, & il nous échappe ſouvent malgré nous, d'autant plus que cet amour propre nous fait enviſager avec chagrin tout ce qui donne du relief aux autres & qui peut les élever au deſſus de nous. La diſcrétion nous fait cacher ces ſentimens, & nous empêche de faire une critique ſévere d'un ouvrage, où il y a de grandes beautés. C'eſt un foible aſſez ordinaire à la plûpart des hommes, principalement aux jeunes gens, de vouloir décider ſur tout, afin de perſuader le monde, qu'ils ont beaucoup d'eſprit & de délicateſſe; Mais la précipitation avec laquelle ils décident, fait juſtement le contraire de ce qu'ils prétendent. Ils ne veulent pas que l'on croye, qu'ils ignorent quelque choſe, & ils laiſſent voir une ignorance groſ-

fiere fur la matiere, dont il s'agit, en condamnant les bons endroits d'un ouvrage, & en louant les mauvais fans difcernement & fans regle. Un homme difcret évite ces jugemens précipités & ne s'expofe pas à la raillerie d'une affemblée en décidant fur des chofes qu'il ne connoit point. Ne vous hazardez point à dire votre fentiment, fi vous n'êtes bien fûr de votre fait. C'eft par là qu'on connoîtra, fi vous avez l'efprit jufte ou de travers. Cette hardieffe que mille gens font paroître à dire trop librement ce qu'ils penfent fur toutes fortes de fujets, eft la marque fûre d'un petit jugement. Ces décifions bizarres font connoître leur mauvais gout, & font pour l'ordinaire l'effet d'un fot orgueil.



CHAPITRE XI.

De la Raillerie & de la Plaifanterie.

ON a toujours regardé la raillerie comme un fel, qui affaiffonne la converfation & la rend agréable par un je ne fais quoi de piquant, qu'elle y repand: Mais elle eft d'un ufage fi difficile & même fi dangereux, fi elle n'eft accompagnée de certaines circonftances, qui en ôtent l'aigreur & l'amertume, qu'elle met la divifion dans une fociété, & qu'elle rompt les amitiés, qui paroiffoient le plus folidement établies. La fine raillerie doit réjouir les indifférens fans bleffer les intéreffés. Ce pas eft gliffant; comment relever les fottifes ou le foible des autres fans les offenfer?

Com-

Communément quand on raille une personne, on n'a pas toujours envie de l'offenser; on le fait plutôt pour s'amuser & pour faire rire l'assemblée, que par un dessein prémédité de les chagriner. Ainsi il faut s'arrêter & changer de discours aussitôt, que l'on s'apperçoit, que la plaisanterie embarrasse ceux à qui elle s'adresse.

A parler en général, je crois qu'il ne faut jamais se permettre la raillerie. Ceux qui font semblant de la souffrir enragent au fond du cœur. Il faut bien de la force d'esprit pour vouloir être raillé devant des personnes que l'on estime. De plus il est trop difficile d'assaisonner tellement les railleries, qu'elles ne puissent aigrir personne, ni aigrir ceux sur qui elles tombent. Les esprits tournés à la raillerie font rire quelque fois, mais ne se font jamais aimer.

Quelque mérite qu'un honnête homme puisse avoir, il est exposé aux froides railleries des mauvais plaisans; Les sots y applaudissent, mais ce sont des sots; les honnêtes, qui ne jugent point par prévention, lui rendent justice & ont compassion de ceux qui prétendent le tourner en ridicule. Il y a de certaines circonstances, où il faut avoir de la complaisance & entendre raillerie, à moins que de vouloir passer pour bizarre & pour ridicule. Ce n'est pas savoir vivre ni entendre ses intérêts que de se fâcher pour des choses, qu'on dit légérement & sans intention d'offenser personne. Si la raillerie est innocente, c'est être brutal que d'y répondre par des paroles offensantes. La plus sûre vengeance est une repartie prompte & délicate, qui punisse le plaisant & le défasse avec ses propres armes. Si la raillerie est outrée, on peut prendre un sérieux qui fasse sentir, qu'elle n'est pas agréable, & qu'on a droit de s'en offenser.

Si vous vous laissez donc aller quelquefois à la raillerie, que ce ne soient que de ces malices agréables accompagnées d'enjouement, qui divertissent sans offenser les personnes, & sans blesser un caractere d'urbanité, dont il me semble qu'il ne faut jamais se défaire. Ainsi que le malheur de votre voisin ne soit jamais le sujet de votre raillerie; il doit être plutôt le sujet de notre compassion, que celui de notre amusement. Il y auroit aussi une espece d'inhumanité à rire d'un homme ou d'une femme disgraciée de la Nature. Nous ne nous sommes pas faits; pourquoi donc nous reprocher des défauts corporels, comme à un sculpteur une statue mal proportionnée ?

Il y en a plusieurs, qui croient, qu'il est permis de railler ces gens, qui sont pleins d'eux mêmes, qui sont entêtés d'un faux mérite, en un mot qu'un excés de vanité rend ridicules; que l'on peut ne pas épargner un fanfaron, & ces personnes importantes, qui font la fortune de tant de monde par leur crédit; ces petits maitres, qui outrent les modes; enfin un avare, qu'une insatiable cupidité fait mourir de froid & de faim au milieu de l'abondance. Je ne voudrois pas me mettre à dos toutes ces personnes, en frondant leurs ridicules; Ils deviendroient mes ennemis, sans que je les eusse corrigés. Meprisez tous ces défauts, si vous trouvez moins de plaisir à ne les pas railler, vous y trouverez plus de sureté.

Les hommes aiment à être réjouis & divertis, ils préferent pour le commerce les personnes plaisantes aux sérieuses, mais ils les estiment moins. Il y a dans le caractere de plaisant je ne sais quoi de bas & d'affecté qui se fait mepriser. C'est un rôle bien difficile à soutenir que celui de plaisant; on risque beau-

beaucoup en s'y hazardant, & l'on s'expose à tomber dans le ridicule. Les plaisanteries, si elles ne sont bien ménagées, font le même effet que la raillerie. Il faut bien du discernement pour démêler ce qui pique d'avec ce qui est fade; il faut même un certain tour d'esprit naturel, qui trouve, pour ainsi dire, sous sa main, sans trop se peiner, les choses plaisantes, qu'il a à dire; car quand elles sont amenées de trop loin, elles ne font jamais un bon effet. Je crois, que le caractere de plaisant ne convient pas tant à un honnête homme, à parler en général, qu'à des misérables, que l'on souffre dans les compagnies, parcequ'ils font rire quelque fois.

Ne croyez pas, que tout le monde ait droit d'être plaisant impunément. J'avoue; que l'on aime naturellement ce qui réjouit, & que vous comprendrez assez difficilement, qu'un homme sérieux fasse autant de plaisir, qu'un autre, qui rit de bonne grace, & qui badine agréablement sur toutes sortes de sujets. Je ne parle pas d'un homme toujours renfoncé dans lui même, qui compte toutes ses paroles, qui ne sort jamais d'une gravité importune, qui glace les personnes les plus enjouées, & qui auroient le plus envie de rire. Mais il est certain, qu'un plaisant de profession, qui ne songe qu'à dire des choses réjouissantes, ennuye au lieu de divertir, & qu'un honnête homme ne doit pas se hazarder aisément à jouer de personnage.

Il faut bien distinguer le fin & l'agréable d'avec le bouffon & le turlupin. C'est une assez grande entreprise de réjouir les honnêtes gens, qui ne rient pas mal à propos. Ce qui fait rire le peuple & ceux qui n'ont qu'un esprit superficiel, fait souvent un effet contraire chez les personnes sensées;

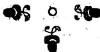
On ne plait à ceux-ci qu'en leur disant des choses naturelles, & les plaisanteries le sont très-rarement. Elles consistent la plupart dans des hyperboles outrées, dans des jeux de mots, des paroles à double sens, à qui on ôte leur signification naturelle pour leur en donner une autre selon le caprice de celui qui les a dites.

Je crois cependant qu'un homme d'honneur ne sort point de son caractere, quand il dit quelques folies ingénieuses dans les matieres réjouissantes & dans les occasions, où la plaisanterie peut être de bonne grace. Mais il ne s'échappera jamais à plaisanter des gens, s'il n'est bien sûr qu'ils ne le trouveront pas mauvais; encore ne s'y hazardera-t-il gueres, parceque souvent ceux, qui font semblant de rire, ont un secret dépit, & font souvent tout ce qu'ils peuvent pour s'en venger & l'on s'attire par-là tous les jours mille fâcheuses affaires. Une parole plaisante, que l'on aura dite à la volée, cause de grands chagrins, & traine après soi de longs repentirs. Il faut donc que la plaisanterie roule sur des sujets indifférents, qui n'interessent personne. Car pourquoi de gaieté de cœur se faire des ennemis pour un mot? Il n'est pas d'un honnête homme de tourner les autres en ridicule; C'est un trop mauvais emploi, qui a toujours de mauvaises suites. La plupart de ceux qui rient aux depens d'autrui, le font pour faire leur cour à de certaines gens, à qui ils ont envie de plaire. Mais c'est une mauvaise politique que de chercher l'amitié des uns, en s'exposant à la haine des autres.

Dans les plaisanteries, que l'on se permet, il faut distinguer la nature des sujets, dont on parle, car ce seroit agir contre le bon sens que de plaisanter dans des matieres fort sérieuses, ou quand on parle,

parle à des gens, qui ſont dans l'affliction, à moins que l'on ait le talent de donner un certain tour à ce que l'on dit, qui pût ſervir à les diſtraire des penſées, qui les affligent & amuſer leur douleur.

Si vous voulez donç vous permettre la plaiſanterie, qui convient aux honnêtes gens, il faut qu'elle ſoit fine & piquante; que vous ne diſiez rien de puérile, de bas ou de mal imaginé. Il faut y répandre un tour agréable, prendre ſon temps pour les bien placer, quand les gens avec qui l'on eſt, ou que les ſujets, que l'on traite, en ſont capables. Quand toutes ces circonſtances s'y rencontrent & que vous aurez quelque choſe d'agréable & de joli dans l'eſprit, qui puiſſe divertir une compagnie enjouée, je crois que ce ſeroit faire une injuſtice, ſi on ne la diſoit pas, de quelque caractere que l'on ſoit, & quelque rang que l'on tienne dans le monde. Ne ſoyez ni bouffon, ni plaiſant par profeſſion, c'eſt un mauvais rôle à jouer; il fait rire, mais il fait mépriſer & ennuye toujours à la fin. L'homme gai & agréable, qui ſait ſe ſervir du ſérieux & de l'enjoué, qui ſait plaire ſans perdre une certaine décence, qui nous conſerve le reſpect & l'eſtime des gens, qui nous rend dignes de leurs confidences, & qui eſt ſouvent plus propre, que nulle autre choſe, à nous en faire aimer avec tendreſſe. Cet agréable eſt fait pour plaire & pour égayer le ſérieux d'un cercle.



CHAPITRE XII.

S'il est permis de reprendre quelqu'un en conversation, où d'y critiquer quelques ouvrages.

ON voit tous les jours dans les compagnies tant de gens, qui font des fautes contre le langage ou contre la bienséance, que je trouverois fort embarrassé un homme, qui se mettroit dans l'esprit de les corriger. Je crois, qu'il vaut mieux être commode, parler & laisser parler, que de chicaner le monde sur un mot, que de vouloir montrer une supériorité de génie, pendant qu'on ne laisse voir que de la vanité & du chagrin. J'avoue même, que si un de mes amis parlant dans une assemblée, se servoit d'une maniere de parler qui fût contre la justesse ou contre l'usage, j'aimerois mieux le laisser dans son erreur, que de la lui faire connoître dans ce moment. La décence nous défend d'interrompre quelqu'un, soit pour mettre une autre matiere sur le tapis, soit pour lui répondre, avant qu'il ait achevé son discours, parceque en l'interrompant c'est lui marquer du mépris, ou c'est étourderie; & si c'est pour lui répondre avant qu'il se soit entièrement expliqué, c'est une présomption, qui rend ridicule, parcequ'il se peut faire, qu'on n'a pas compris ce que l'on vouloit dire.

Quand on raconte une nouvelle, bien des gens qui veulent faire les instruits, prennent incontinent la pa-

la parole & disent, qu'il y a longtemps qu'ils savent cette avanture. En agir ainsi c'est une grande impolitesse. Pourquoi priver quelqu'un du plaisir de raconter un fait, une nouvelle; c'est exciter son dépit & son indignation. Il ne convient à personne de décider avec hauteur sur les matieres, qui sont le sujet de la conversation. Les Savans sont regardés comme des fâcheux & des pédants, quand ils veulent régenter les autres & s'eriger en Souverains. Les sots, qui veulent parler des choses, qu'ils n'entendent pas, font paroître leur ignorance & ne s'attirent que du mépris. Un homme sage, qui ne parle qu'à propos, qui ne fait point d'étalage de sa science, & qui n'ambitionne point de se faire admirer comme un savant, s'attire par sa retenue l'estime & l'affection de toute assemblée.

Il est rare que des gens enivrées de leur mérite, en trouvent dans les autres, ou qu'ils leur rendent justice. Ils croient, que ce mérite imaginaire les met au dessus de tout, & les dispense des bienséances, comme si tout leur étoit dû, & qu'ils ne dussent rien à personne. Cette présomption est une espece d'yvresse, qui les empêche de se connoître, & qui les fait trouver à redire à tout ce que les autres disent. Ceux-là même, qui ont le plus d'esprit, font souvent des fautes grossieres; il y auroit, je crois, du danger à les reprendre, parceque le dépit, qu'ils ont de s'être trompés, est cause qu'ils s'obstinent à protéger leur extravagance, & ils traitent fiérement ceux qui les font appercevoir de leurs égaremens. Si vous soutenez dans la conversation quelqu'opinion fausse, ne vous obstinez pas à rejetter toutes les raisons, qu'on vous apporte, pour vous faire voir votre erreur. Une telle opiniâtreté est cause, que l'on entend souvent dans les conversations des disputes si ridicules, & vous

passeriez dans la société pour ne pas avoir un discernement capable de distinguer le vrai d'avec le faux, ou pour être d'un entêtement impardonnable.

Si quelqu'un vous interrompoit peu honnêtement, lorsque vous parlez, pour vous demander ce que vous dites, ne montrez point d'aigreur de cette malhonnêteté, mais dites la même chose d'une maniere plus claire & plus étendue. Cette modération vous faisant honneur, adoucira l'esprit rude de celui, qui vous auroit rompu en visiere.

Je ne voudrois pas faire paroître d'empressement à juger de ces pieces nouvelles, que l'on montre dans les compagnies; mais si je ne pouvois me défendre d'en dire mon sentiment, je ne pancherois pas trop vers l'indulgence, & je voudrois encore moins aller jusqu'à un excès de sévérité. Un juste milieu est le parti, qu'il faut prendre dans ces circonstances. Si l'on ouvre une question, on ne doit point se presser de dire son sentiment; & quand on est dans le cas de le dire, il est prudent de l'exposer d'une façon à ne pas prétendre, qu'il ait la préférence. On défere à ceux, qui par une supériorité de génie, se sont fait une réputation décidée, en agir autrement seroit se manquer à soi-même, & s'exposer à être frondé. Il y a mille occasions, où il est fort indifférent à la compagnie, si une chose avancée est, ou n'est pas, si un événément s'est passé d'une façon ou d'une autre, même s'il est vrai dans le fond. Les jeunes gens ne peuvent avoir trop de circonspection, parcequ'ils sont moins ménagés. On saisit avidement les plus petites circonstances pour les réprimer; leurs cervaux s'échauffent, & la conversation devenant bruyante, la compagnie en souffre.

Si on

Si l'on vous donne jamais un ouvrage à examiner, pour en savoir votre sentiment; si l'on s'imagine, que vous êtes assez habile pour donner de bons avis, & que l'on vous mette un manuscrit entre les mains, avant que de le faire imprimer, vous devez dire ingénuement tout ce que vous en penserez, & vous vous rendriez indigne de la confiance, que l'on auroit en vous, si vous en usiez autrement. Mais gardez vous bien de chercher des fautes dans une piece, qui seroit fort approuvée; Outre que ce seroit vouloir troubler un auteur dans la jouissance de sa gloire, ce seroit encore choquer une infinité de gens habiles qui se sont déclarés pour cet ouvrage.

On avoit toujours cru, qu'Alcidon avoit une connoissance fort étendue sur toutes sortes de matieres, tandis qu'il n'en parloit que par monosyllabes; mais depuis qu'il a voulu faire l'habile & décider en Docteur sur tous les ouvrages, il a fait voir la foiblesse de son jugement. Il approuve ce qu'il y a de plus mauvais dans une piece, & proscrit les meilleurs endroits. Il a détrompé le public, qui le regardoit comme un génie du premier ordre. Il n'est pas toujours avantageux de se laisser approffondir & de se faire connoître tel que l'on est effectivement.



CHA-

CHAPITRE XIII.

Que pour plaire dans la conversation il faut être maître de son humeur.

ON peut dire en général, que l'esprit chagrin est le fléau de la société, qu'il bannit toute la douceur du commerce. L'esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, pas même de soi, que l'on fait à tout propos mille plaintes sans fondement, & que l'on s'attire par ses bizarreries la haine de ceux, qui vivent avec nous. Un homme de ce tempérament croit toujours, qu'on a manqué aux égards qui lui sont dus, il fait des reproches très-aigres pour les moindres bagatelles, que son chagrin lui grossit & lui représente comme des monstres ; Les complimens les plus flatteurs, les paroles les plus caressantes lui paroissent suspectes ; les plus grands services ne le touchent point ; les plus grands succès ne le satisfont pas : il a toujours quelque chose qui le chagrine, & il envisage tout par le mauvais côté, pour se faire de la peine ; enfin il est né pour se tourmenter lui-même, & pour tourmenter les autres. Un homme né chagrin désapprouve indifféremment ce qui lui est utile ou préjudiciable. Le plaisir, qu'il trouve à censurer, lui ferme les yeux sur ses propres intérêts, l'élevation de ces amis ne le touche point ; il se lamente pour les personnes les plus indifférentes. Les hommes en place sur-tout sont en but à sa mauvaise humeur ; Quoi qu'ils fassent, & de quelqu'événement que leurs actions soient suivies, il les interprete toujours

jours en mauvaise part, pour avoir occasion de les blamer : Il les accuse de peu de discernement, quand ils font des graces, & il les accuse d'injustice, quand ils sont obligés de punir le crime.

Les personnes les plus raisonnables ont quelque fois des momens de dégout & de chagrin, où elles ont bien de la peine à se supporter elles mêmes. Je crois qu'il feroit à propos de demeurer chez soi & de n'aller voir personne, quand on se trouve dans cette situation. Pourquoi aller porter chez les autres l'ennui qui nous tyrannise; c'est s'exposer à être regardé comme un homme fâcheux & incommode. Autant le caractere d'un homme chagrin est dur & nous est préjudiciable dans la société, autant la souplesse de l'esprit nous est avantageuse, pour nous concilier l'affection des autres. Heureux sont ceux, à qui la Nature a donné cette souplesse! mais ceux, à qui elle l'a refusé, sont dignes de notre estime, quand ils tâchent de l'acquérir.

Celui, qui est maître de son humeur, n'aborde pas d'un air ouvert & riant ceux, que la mélancolie domine; Mais s'il va chez un Prince ou telle autre personne, qui aime les plaisirs, il n'y porte pas un visage, dont la tristesse & l'austérité sembleroient condamner la joie. Il adopte facilement les sentimens de ceux, avec lesquels ils vit : Il loue les sciences devant un savant; mais quand il s'entretient avec un guerrier, qui n'a que sa bravoure, il ne fait mention que des Capitaines, que la seule impétuosité de courage a rendu victorieux. Si cependant celui, à qui il veut plaire, joint l'étude des belles lettres à la Science de la guerre; pour lors il cite les instructions, qu'Aristote avoit données à Alexandre, l'éloquence, qui avoit rendu

du César célebre avant ses conquêtes, & la politesse de Scipion, à qui on veut que Térence doive celle qui paroît dans ses ouvrages. Tantôt il donne la préférence aux Sciences sur la bravoure, tantôt à la bravoure sur les Sciences, suivant les différentes personnes, avec lesquelles il s'entretient. Il est sérieux ou gai, de tel ou de tel autre sentiment dans les matieres indifférentes, suivant les différentes circonstances.

On ne doit pas taxer d'inégalité un changement qui est fondé sur la raison. Nous voyons à tout moment, que le commerce de la vie demande, que l'on parle différemment en un même jour. Je croirois manquer à la bienséance, si je ne me réjouissois avec un ami qui se marie avantageusement, & je ferois encore une faute plus considérable, si je ne paroissois sensible à l'affliction d'un de mes parens, qui viendroit de perdre son fils unique. Un homme, qui ne veut vivre que pour lui seul, & ne prendre aucune part à ce qui peut arriver aux autres, n'a qu'à renoncer au monde, & à se retirer avec son indolence dans une solitude. Il ne faut point aller dans une assemblée pour y faire paroître une passion contraire à celle, qui y regne; il ne faut point y montrer une mine, qui condamne les sentimens dont toute une compagnie est prévenue. Rien ne seroit plus opposé aux maximes de la société qu'une telle conduite, & une personne qui s'opposeroit à la suivre, s'exposeroit à ne se faire jamais d'amis. Nous avons à tout moment occasion de déférer aux opinions des personnes, à qui nous avons dessein de plaire, & c'est un moyen bien sûr de gagner l'amitié de ceux, avec qui nous vivons. Il me semble qu'un jeune homme ne doit point regretter le temps, ni les peines, qu'il se donne pour se former dans la maniere d'entrer délica-

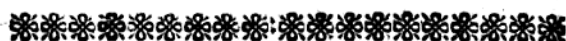
délicatement dans les sentimens des autres; c'est en cela que paroit l'adresse des gens du monde; ils n'approuvent jamais sans tâcher de justifier l'approbation, qu'ils ont donné. Ainsi leurs raisons ne sauroient être désagréables à ceux, dont ils éprouvent le sentiment, & témoignent au reste de la compagnie, qu'il n'y a affectation ni flatterie dans leurs discours.

Encore que nous soyons maîtres de notre humeur, il ne faut jamais abuser de ce pouvoir pour trahir nos sentimens, pour soutenir le mensonge, ou pour donner des louanges aux actions ou aux paroles, qui n'en méritent pas Mais servons nous de ce pouvoir sur notre humeur pour la sacrifier à celle des autres, pour renoncer à nos volontés, afin de nous accommoder à celles des personnes, à qui nous voudrons donner des marques de notre soumission, en acceptant une partie contre notre penchant, en sacrifiant notre inclination à la bienséance, c'est ainsi que nos actions témoigneront notre déférence. Nos paroles & notre silence même n'en donneront pas de moindres marques. Si une personne, à qui je serois fâché de déplaire, donne des louanges à un mal-honnête homme, qui m'auroit désobligé, ou qu'il ne connoîtroit pas bien, je tâcherois de vaincre mon ressentiment, & j'ajouterois à un mouvement de générosité un sentiment, qui me feroit taire, puisque je ne pourrois pas être de l'opinion de celui, que je ne voudrois pas desobliger.

C'est principalement dans le commerce des femmes, qu'il faut être maître de son humeur; elles exigent beaucoup de complaisance & de déférence; c'est même le seul moyen de leur plaire. La beauté, qu'elles ont en partage, les flatteries continuelles,

les, dont on les repait, font qu'elles executent fur les hommes une efpece de tyrannie; mais leur empire finit avec leur beauté & leurs charmes. Pour lors leurs défauts paroiffent dans toute leur étendue; & rebutent fouvent. Mais pour qu'une femme puiffe toujours plaire dans le commerce du monde, il faut qu'elle ne forte point de fon caractere, qu'elle garde toutes les bienféances, & qu'elle ait principalement beaucoup de caractere. On paffe mille chofes à une perfonne pleine de charmes & d'agremens, que l'on ne pardonneroit pas à une autre qui feroit d'un âge plus avancé. Les femmes, qui ont paffé la premiere jeuneffe, doivent avoir des manieres plus retenues, plus auftères & ne point affecter d'être enjouées. Il faut qu'elles foient prudes par politique, quand elles ne font plus ni belles ni jeunes, & que le temps de plaire eft paffé. Cette fituation eft trifte & caufe des fouvenirs bien douloureux à la plupart des femmes, dont la beauté a été fouvent encenfée. Pour fe confoler, qu'elles fe fouviennent que l'efprit peut remplacer les agrémens du vifage, & qu'elles peuvent retenir la foule chez elles par leurs manieres, par leur complaifance & par leur entretien, comme elles faifoient par leurs charmes. Une perfonne d'efprit fe fait toujours rechercher, tout le monde fe fait un plaifir de la voir & d'en être connu. La beauté s'ufe & on fe laffe à la fin de regarder toujours de belles couleurs, mais on ne fe laffe jamais d'entendre de bonnes chofes avec tous les agrémens, que les perfonnes fpirituelles favent répandre dans tout ce qu'elles difent. Artemife dans un âge décrépit fe voit tous les jours entourée des plus honnêtes gens de Paris, à peine lui refte-t'il un fouffle de vie & affez de force pour répondre aux queftions, qu'on lui fait; cependant fon entretien a des charmes, dont les perfonnes de bon goût ne fauroient

sauroient se défendre : sa mémoire lui fournit sur le champ tout ce qu'elle a vu dans le cours de sa vie, & on apprend dans les récits qu'elle en fait mille circonstances curieuses. Son esprit a conservé toute sa vivacité malgré l'abattement de son corps que l'âge a usé, desorte que l'on peut dire d'Artemise, qu'elle est encore jeune par la meilleure partie d'elle-même, quoiqu'elle paroisse plus vieille, & plus décrépite que la Sybile.



CHAPITRE XIV.

Que pour parler juste des passions, des vices & des vertus, il faut ordinairement descendre du discours général dans des distinctions particulieres.

L'Esprit de philosopie, qui se répand par-tout, fait, que la morale devient souvent le sujet des conversations On parle des vertus & des passions, mais pour en parler juste, il faut nécessairement en venir aux distinctions particulieres, parceque les différentes religions ont établi différentes vertus. On vit autrefois en Grece une République, où l'on pardonnoit le larcin, pourvû qu'il fût fait avec adresse Ainsi on trouve des distinctions à faire, quand on parle de la vertu en général, puisqu'elle n'est pas également révérée de toutes les nations ; Toutes ne la regardent pas de

T même

même forte, & je ne fais s'il ne feroit pas embarraſſant de dire préciſément ce qu'elle eſt. J'avoue qu'il y a une equité naturelle, qui eſt approuvée généralement ; mais il n'eſt pas moins certain, qu'elle eſt diverſement pratiquée. Il n'y eut jamais d'obligation plus indiſpenſable, que celle, qui veut, que les enfans ſervent les perſonnes qui les ont mis au monde, ſur tout lorsqu'elles ſont d'un âge avancé, & qu'elles ſe voyent affligées d'une maladie douloureuſe. Tous les peuples de l'Europe gardoient une ſi juſte maxime, & néanmoins les Scythes qui poſſédoient une trés-grande étendue de pays, accuſoient d'inhumanité les enfans, qui laiſſoient leurs peres dans les ſouffrances d'une maladie incurable ; pour eux ils donnoient la mort comme un coup de grace, & trouvoient bon de terminer ainſi les douleurs de leurs parens. Ils portoient plus loin leur prètendue charité ; ils mangeoient leurs corps, au lieu de les bruler ou de les enterrer, n'imaginant rien de plus pieux que de donner cette ſépulture à leurs parens, pour les changer en leur propre ſubſtance, & les faire revivre en eux-mêmes, autant qu'il étoit en leur pouvoir. Nous regardons cette piété filiale comme une bizarrerie, & un homme, qui parmi nous ſuivroit la coutume des Scythes, feroit puni du dernier ſupplice.

Je penſe, qu'il ne faut pas moins diſtinguer les vices & les vertus ſelon les profeſſions des perſonnes, que ſelon les coutumes des pays. Une vertu ne nous rend recommandables, qu'à meſure qu'elle nous convient. Un homme conſacré au ſervice des autels doit préférer la connoiſſance de la religion à toutes les autres ſciences, & il faut que ſa piété ſoit aſſez grande pour rendre ſes paroles & ſes actions capables de donner un bon exemple. Il eſt permis à un homme de guerre de briller d'une autre

autre maniere, la valeur doit être sa vertu, & ce qui regarde la discipline militaire ou l'art de fortifier, doit faire sa principale application. De plus on ne doit pas appeller vaillant un homme, qui aura fait une belle action par impétuosité de hardiesse, & on ne doit pas accuser de lâcheté une personne qu'une terreur panique aura saisi dans quelque occasion. Pour la véritable valeur, il faut qu'en toute rencontre le courage soit disposé à entreprendre de vaincre les obstacles, qui s'opposent à ses desseins ; Comme un homme ne doit passer pour lâche, que lorsqu'il est accoutumé à fuir le péril. C'est ainsi que nous devons raisonner sur les vertus & sur les vices Un Magistrat ne sera pas loué comme juste, pour avoit rendu justice une seule fois, il faut pour mériter cet éloge, qu'il soit dans une ferme & continuelle volonté de rendre à chacun ce qui lui appartient.

Qu'est-ce donc que cette vertu en général, dont on parle tant dans les conversations ? J'avoue, qu'il n'est pas trop facile de répondre à cette question ; je croirois cependant volontiers, que cette vertu, dont on se forme une idée si belle, & que l'on croit si propre à nous faire vivre heureusement, est proprement ce que nous appellons justice ; Elle doit être la vertu de tout le monde, & si nous avions tout le fond d'équité, qui seroit nécessaire pour le commerce de la vie, on ne verroit ni procès, ni magistrats ; on rendroit tout ce que l'on seroit obligé de rendre & l'on commenceroit par le culte, que l'on doit à Dieu : Les sujets obéiroient à leurs Souverains ; les enfans à leurs peres ; & comme personne ne voudroit avoir ce qui ne lui appartiendroit pas, on ne parleroit ni de vol, ni de meurtre, la médisance. même seroit bannie de toutes les sociétés.

 Venons

Venons aux paſſions. La plupart du monde regarde l'ambition, l'amour, & la haine, comme la ſource de tous les maux, & c'eſt ordinairement leur violence qui porte à commettre les injuſtices, que l'on ſe trouve obligé de punir, ou qui terniſſent la réputation. Je conviens que l'impétuoſité des paſſions n'entraine que trop ſouvent juſques au crime. Mais ne peuvent-elles pas auſſi nous être du grand ſecours pour nous élever à la vertu héroïque ? Sans l'ambition, nous ne verrions point de conquerant, on ne parleroit point d'Alexandre ni de Céſar, & l'on ne feroit pas des actions éclatantes, qui donnent une réputation immortelle. Deſorte, qu'au-lieu de condamner les paſſions, je voudrois, qu'on en fit un bon uſage, & qu'on les rendit utiles.

Nous aimons les effets de la clémence & de la compaſſion; nous admirons ce que produiſent l'amour de la gloire & la fuite de l'infamie, & quelque décriée que ſoit la crainte, elle fait en mille occaſions une partie de la prudence; c'eſt par elle, que nous prévoyons les maux & que nous les évitons. Que ne pourrions nous pas remarquer encore, ſi nous examinions les autres paſſions? L'amour par exemple, combien n'eſt-il pas difficile d'en donner une idée générale? Quoique cette paſſion ſoit univerſelle, il eſt peu de perſonnes, qui puiſſent faire connoitre ce qu'elle eſt. Un ancien Philoſophe dit, que l'amour eſt un je ne ſais quoi, qui vient de je ne ſais où, & s'en va je ne ſais comment. Un Poëte célebre en fait une deſcription auſſi peu claire dans ces vers ſuivans:

Il eſt des noeuds ſecrets, il eſt des Simpathies,
Dont par un doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par un je ne ſais quoi, qu'on ne peut expliquer.

Mais

Mais ſans nous engager dans des ſubtilités, qui ne ſerviroient qu'à fatiguer l'eſprit, & ſans prétendre examiner, qu'elle eſt la nature des paſſions, concl ons, que nous ne devons pas condamner les paſſions, parcequ'elles ſont indifférentes d'elles mêmes, & que s'il arrive quelquefois, qu'elles troublent le cours de notre vie, il y a d'autres occaſions, où elles peuvent nous être d'un grand ſecours; que le point eſſentiel eſt de les bien diriger; que pour parler ſenſément des vertus & des paſſions, il faut deſcendre dans les différentes circonſtances qui peuvent les changer.



CHAPITRE XV.

S'il eſt bon de ſe préparer pour les converſations ordinaires, & avec quelle vénération & retenue il faut y parler des choſes ſaintes & des affaires de l'Etat.

LA lecture, que nous pouvons faire tous les jours, & le monde, que nous voyons à tous momens, tiennent lieu d'une préparation inſenſible & continuelle pour les converſations, où le hazard peut nous faire rencontrer; c'eſt par ces deux moyens que notre mémoire s'enrichit d'une infinité de connoiſſances, dont elle nous fait part enſuite dans les occaſions, où nous pouvons en avoir beſoin.

L'Hiſtoire & les Belles Lettres ſont le magazin, où nous devons puiſſer, de quoi orner notre eſprit, & de quoi fournir aux charmes de la converſation. Nous trouvons dans l'étude de l'Hiſtoire & des Belles Lettres l'utile & l'agréable. Quel puiſſant motif pour engager un jeune homme à s'y adonner! Que pourroit il ſe propoſer de mieux? La plupart des jeunes gens conçoivent tous ces avantages & ſont avides de ſe les procurer. Ils ſentent, que l'on ſe donne par leur commerce une ſupériorité ſur les hommes, qui les ignorent, & des reſſources charmantes & infallibles dans tous les temps pour ſoutenir agréablement une converſation. Mais malheureuſement le plus grand nombre de ceux, qui chériſſent les Belles Lettres, qui les aiment, qui veulent les cultiver, ne s'y prend pas, comme il faut, pour en tirer tout le fruit qu'il auroit lieu d'en eſpérer On s'y addonne ſans travail & ſans application; les uns étudiant ſans méthode & ſans regle, de cueillir ces fleurs qui ſe préſentent tout de ſuite, & que l'on peut ſaiſir ſans effort, ils refuſent de ſe mettre en état dn connoître l'eſſence du beau & des routes, qui peuvent y conduire. D'autres liſent avec tant de rapidité & tant de diſtraction, ils mêlent dans leurs études tant de parties différentes, que quand ils auroient ſous les yeux les traits, qui devroient les frapper, marqué & déſigné, les nouvelles images, que leur inconſtance naturelle vient leur préſenter ſans ceſſe, ne permettroient jamais, qu'ils ſe fiſſent une idée véritable des Belles Lettres & qu'ils ſe formaſſent aſſez le goût pour ſaiſir dans la ſuite tout ce qui eſt capable de les flatter.

Les ouvrages de littérature ſe préſentent d'un air ſi gracieux, ſi engageant, en même temps ſi facile; ils nous offrent leurs beautés d'une maniere ſi

aiſée,

aiſée, qu'il ſemble aux jeunes gens, qui ſont naturellement prévenus en leur faveur, qu'il ſuffit de céder aux douces impreſſions de ces ouvrages, de les lire ſimplement pour s'inſtruire parfaitement dans les Belles Lettres. Mais outre que cet uſage fait échapper quantité de beautés, c'eſt qu'il ne conduit jamais à connoitre la ſource & les principes de celles, dont ils ſont frappés; Par-là ils ne jouiſſent que d'une partie de leurs richeſſes, encore ne ſavent-ils pas pourquoi.

Notre ſentiment reçoit de l'extenſion par l'entendue des connoiſſances, que nous acquérons. & notre ame peut mieux ſe développer; Mais l'étude de l'art & des regles doivent toujours les diriger, crainte de nous égarer ſur les principes du beau, & crainte de prendre du clinquant pour de l'or véritable. Combien dans les arts de choſes très-belles, avouées telles par les connoiſſeurs, & qui ne ſont pas ſenties par ceux, qui ne connoiſſent pas les regles, qui les ont produites? Que d'endroits delicats, de traits heureux, de beautés fines ne ſont point apperçues, faute de connoître le vrai beau.

Il eſt donc eſſentiel de connoître les regles des Belles Lettres pour en ſentir toute la beauté, & pour ſe mettre en état d'en parler avec juſteſſe dans les converſations. Un eſprit, qui ne s'aſſujettit point aux regles & aux principes donne ſouvent dans l'erreur. Ainſi il faut qu'un jeune homme, qui ſe livre à l'étude des Belles Lettres; en apprenne les regles, pour mieux en ſentir les beautés, & pour ſavoir les répandre agréablement dans les différentes converſations, où il ſe trouvera.

Un quelqu'un, qui voudroit follement avoir des matieres prêtes pour toutes ſortes de converſations,

 devroit

devroit donc faire un recueil de toutes les choses remarquables qu'il liroit & qu'il entendroit dire, & prévoir dans ce recueil ce qu'il diroit dans telle ou telle assemblée; Il ne pourroit souvent exécuter son projet, parceque souvent on n'y parleroit de rien, qui auroit rapport aux belles choses, qu'il auroit préparées.

J'ai connu un homme qui parloit avec beaucoup de facilité & qui néanmoins ne plaisoit point du tout parcequ'on croyoit qu'il avoit étudié ce qu'il disoit, & je m'appercevois, que cette opinion ne contribuoit pas à lui établir une reputation fort agréable. Il est cependant des occasions, où l'on doit se présenter avec l'esprit préparé pour un entretien ordinaire, quand même on devroit s'appercevoir, que l'on auroit étudié ce que l'on diroit: Par exemple s'il vient des Ambassadeurs d'un pays fort éloigné & peu connu; il est probable, qu'on en parlera dans toutes les compagnies, & qu'il sera prudent de s'instruire sur une matiere, qui fera l'entretien de la plupart des assemblées. Desorte qu'il est bon de connoître l'étendue & la situation du pays, d'où nous vient cette ambassade. On peut lire dans quelque relation de voyages les forces & le gouvernement de la nation. On peut même s'instruire de l'intérêt qu'elle a de rechercher notre alliance, ou pour en avoir de l'appui ou pour l'établissement de quelque commerce. S'il paroit quelque phénomene, on peut encore chercher dans la Physique, de quoi s'instruire & se mettre en état de fournir à une telle conversation.

L'excessive liberté, que l'on se donne de parler avec irrévérence de ce qui est saint & sacré, des ministres du Seigneur, de son culte & de ces cérémonies, désigne l'homme impie & ingrat. Malheureux

heureux celui qui ose d'une bouche facrilége, tourner la religion en ridicule, & faire briller font esprit aux dépens des faints myfteres qu'il devoit révérer, il fait moins briller fon efprit, que les corruption de fon cœur. Que celui, qui veut tout foumettre à fa raifon, eft téméraire ! infenfé qu'il eft, il ne peut connoître le myftere de fa nature, & il veut décider de celle de fon Dieu ! Ainfi quand vous parlerez de la religion, que ce foit de façon, que l'on connoiffe votre piété, la droiture de votre cœur & fa reconnoiffance envers la Providence. Tout homme doit être fincérement pénétré des obligations qu'il a à l'Etre fuprême, qui en le créant l'a mis en état de participer à la gloire éternelle, & qui par tous les biens, dont il le comble fans ceffe, exige une reconnoiffance illimitée.

Si vous parlez de quelqu'erreur ou de quelqu'héréfie, il ne faut jamais mêler dans ces récits ce qui pourroit les faire goûter. Elles font quelquefois plus dangereufes, que les opinions des libertins. Pour convaincre ces derniers, il ne faudroit que les prier de confidérer le cours du foleil, les mouvemens des aftres & les productions de la terre. Ils verroient, que l'homme n'a pu mettre l'ordre, que nous admirons dans l'Univers, lui qui ne peut feulement régler une fimple digeftion en lui-même, & qui a ignoré long-temps qu'il fe fait une circulation de fang dans fes veines. N'avouera-t'on pas que celui qui gouverne fi bien une fi vafte machine, doit être infiniment fage & puiffant, & s'il eft tel, pouvons-nous lui refufer nos adorations & le culte, qu'il a droit d'exiger ? Cependant lorfqu'en matiere de religion vous foutiendrez le bon parti, ne parroiffez pas enorgueillis de vos avantages, dites vos raifons

de bon fens avec dignité, fans aigreur & fans oftentation.

Les Souverains étant les images de Dieu, les fujets doivent obferver la même retenue à leur égard. Un homme de bien a toujours un véritable amour pour fa patrie, pour fon Prince & fes miniftres, & pour ceux, en qui il met fa confiance. Il n'y a point d'amis dans l'indifcretion, il y en a tant de faux, & de prêts à tout facrifier à leur fortune. Un mot lâché imprudemment peut attirer des disgraces terribles. Il eft même des hommes affez lâches pour nous provoquer fous le voile de l'amitié, & qui par de fauffes confidences nous arrachent les penfées les plus fecrettes de nos cœurs. De pareilles perfidies, en nous donnant de l'horreur, nous font connoître la fcrupuleufe exactitude, avec laquelle nous devons nous tenir dans une retenue fevère pour tout ce qui a rapport aux affaires du gouvernement. Nous pouvons dire nos fentimens de la politique des autres nations, pourvu néanmoins que nous connoiffions les intérêts & les maximes, qui les font agir; mais quand nous raifonnons fur l'Etat où nous vivons, il me femble qu'il ne faut jamais porter les conjectures trop loin, ni d'être trop pénétrant; encore moins décider fur les démarches d'un miniftre, condamner fes opérations ou y répandre un ridicule. Que l'exemple de plufieurs illuftres malheureux vous retienne dans les bornes, que la prudence vient de vous dicter!



Table des Chapitres contenus dans cet ouvrage.

XIII.

Maniére de faire des Complimens.

Sur



L'ART



L'ART DE PLAIRE DANS LA CONVERSATION.

Chapitre

du

Chapitre XV.



